Special Book Collection
Brandeis University Library

"The search for truth even unto its innermost parts"

In Honor of

40th Wedding Anniversary

Jessie and Louis I. Kramer

The Gift of

A Group of Friends

Brandeis University National
Women's Committee

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Boston Library Consortium Member Libraries

http://www.archive.org/details/quelquesnoticesp00louv

QUELQUES NOTICES

POUR

L'HISTOIRE,

ET LE RÉCIT DE MES PÉRILS

DEPUIS LE 31 MAI, 1793.

JEAN-BAPTISTE LOUVET,

L'un des Représentans proscrits en 1793.

Juste ciel ! éclaire ce peuple malheureux pour lequel je desire la liberté. ..... Liberté ! ..... elle est pour les âmes fieres, qui mépriſent la mort et ſavent à-propos la donner. Elle n'eſt pas pour ces hommes corrompus, qui, ſortant du lit de la débauche ou de la fange de la miſere, courent ſe baigner dans le ſang qui ruiſſelle des échafauds. Elle eſt pour le peuple ſage, qui chérit l'humanité, pratique la juſtice, mépriſe ſes flatteurs, connoît ſes vrais amis, et reſpecte la vérité. Tant que vous ne ſerez pas un tel peuple, O mes concitoyens, vous parlerez vainement de liberté, vous n'aurez qu'une licence dont vous tomberez victimes chacun à votre tour ; vous demanderez du pain, on vous donnera des cadavres ; et vous finirez par être aſſervis.

Extrait littéralement des défenſes manuſcrites de la Citoyenne ROLAND, aſſaſſinée par le Tribunal Révolutionnaire le 19 *Brumaire, an deuxieme (*9 *Novembre,* 1793).

Prix : 5 liv. à Paris, 6 liv. dans les Départemens, *franc de Port par la Poſte.*

[Il faut affranchir les lettres et l'argent.]

A PARIS:

Chez J.-B. LOUVET, Libraire, Palais Egalité, Galerie Neuve, derriere le Théâtre de la République, No. 24.

Et à LONDRES:

Chez J. JOHNSON, St. Paul's Church-Yard,
Et chez DE BOFFE, Gerard-Street, Soho.

[Prix ~~SIX~~ 4 CHELINS à LONDRES.]

L'an 3e de la République.

AVERTISSEMENT.

Des Cavernes du Jura, le 19 Avril, 1794,
— 30 Germinal, an deuxieme de la Ré-
publique, une et indiviſible.

ICI, comme là-bas, le tems me manque. Je jette des notes, et voilà tout. Qu'on ne s'attende ni à la conciſion du ſtyle, ni à l'abondance des détails. A vrai dire, je n'écris ni l'hiſtoire, ni même ce qu'on appelle des mémoires. Je conſigne des notes qui puiſſent m'aider, ſi quelque jour de vrais loiſirs me ſont donnés, ou aider quelqu'autre, ſi je ne puis jamais reprendre la plume. Mais qu'on s'attende à la vérité; car, je proteſte, que, pénétré de reſpect

pour elle, je regarderois comme un crime la ſeule penſée de l'altérer. C'eſt elle d'ailleurs, c'eſt elle ſeule, qui peut nous juſtifier. Elle ſeule peut détruire cet immenſe échafaudage de calomnies abſurdes ou atroces dont ils nous ont accablés, afin de nous aſſaſſiner enſuite.

Paris, ce 16 *Pluvioſe, an* 3*e.*

Voilà ce que j'écrivois dans un tems où j'étois loin d'eſpérer que moi-même j'imprimerois ces *notices*. Je croyois eſquiſſer mon ouvrage poſthume, c'eſt pour cela qu'en retraçant toute ma vie révolutionnaire, j'ai donné auſſi quelques détails ſur ma vie privée. Ce n'eſt point par les ſuggeſtions de l'amour-propre, trop ſouvent mépriſable et petit, que j'ai été déterminé à parler de moi; je m'y ſuis réſolu pour l'intérêt public, auquel les circonſtances ont voulu que j'appartinſſe. Un modeſte ſilence ſur nos actions perſonnelles ne nous eſt plus permis.

Ils

Ils nous ont imputé tant de mal, qu'ils me forçent à révéler le peu de bien que j'ai fait.

Et vous, que j'ai tant aimés dans votre vie privée, que j'ai si souvent admirés dans votre vie publique; bons amis, bons parens, bons peres, époux tendres; vous, les fondateurs de la liberté républicaine, pour laquelle vous êtes morts en lui donnant encore vos vœux, reste précieux des proscrits du 31 Mai; vous, qu'a dévorés cette Gironde, où je vous quittai par une témérité qui me fut salutaire, où vous restâtes par une confiance qui vous perdit;* vous, que j'embrassois, hélas, pour la derniere fois, et qui maintenant de l'élysée où vos ombres reposent; réclamez nos communes pro-

* On sait aujourd'hui la fin tragique de Salle, Guadet, Barbaroux, et Valady. Quant à Péthion et Buzot, je l'annonce avec douleur, il y a mille à parier contre un qu'ils ne sont plus. De sept que nous étions dans ce fatal département de la Gironde, je reste seul.

meſſes, croyez que je remplirai mes devoirs. Le jour s'approche, où toutes vos vertus ſeront publiées; que ne puis-je retrouver les mains fideles, à qui vous confiâtes vos derniers écrits! Que ne m'eſt-il donner d'aller bientôt fouiller cette terre ſainte, où vous les avez dépoſés! Et s'il étoit vrai que, pour achever de vous faire connoître, il fallut encore aujourd'hui quelque courage, qu'avec orgueil, me rappellant votre fin glorieuſe et marchant au même but, j'aimerois à répéter, après un des hommes de *Tacite*,

" La terre peut me manquer pour vivre; elle
" ſauroit me manquer pour mourir."

Au reſte, on trouvera, qu'en rappellant, dans ces mémoires, quelques faits de la vie politique de *nos amis*, je leur ai reproché quelques fautes. C'eſt qu'avant d'écrire pour eux, j'écris pour la République. C'eſt qu'ils ſont trop grands-hommes pour être flattés. C'eſt que d'ailleurs leurs fautes ont

toutes

toutes été vertueuſes ; c'eſt que toutes ont pris leur ſource dans la pureté de leurs mœurs, dans l'extrême bonté de leurs cœurs. Ces gens de bien n'ont pu croire aux forfaits que le jour qu'ils en ſont tombés les victimes.

Je finis par un avertiſſement indiſpenſable. Qu'en liſant ces mémoires, on veuille bien ſe rappeller ſouvent à quelle époque ils furent terminés. Robeſpierre régnoit encore. Quand donc je parle des comités et des tribunaux, ce n'eſt jamais que de ceux de Robeſpierre qu'il s'agit. Ah puiſſe le génie de la République ſoutenir toujours le bras des hommes courageux qui ont au 9 Thermidor changé la face de la France. Et moi, dont les vains efforts avoient entrepris beaucoup plutôt ce qu'enſuite leur puiſſance a conſommé, puiſſé-je, bientôt à mon poſte, ſeconder leurs efforts pour la guériſon des profondes plaies dont les *ultra-révolutionnaires* ont frappé la patrie.

QUELQUES NOTICES POUR L'HISTOIRE;

ET LE RÉCIT DE MES PÉRILS DEPUIS LE 31 MAI.

JEAN-BAPTISTE LOUVET,
l'un des Représentans proscrits en 1793.

Des grottes de St-Emillion, dans la Gironde; aux premiers jours de Novembre, 1793.

TOUT ce qui peut rendre heureux un homme sensible dont les goûts sont simples, je l'avois obtenu avant la révolution. Je vivois à la campagne, que j'aimois avec passion. J'y composois des ouvrages, dont le succès avoit commencé ce que j'appellois ma petite fortune. Elle étoit petite en effet, comme mon ambition. Vivement épris de l'indépendance, j'avois compris de bonne heure que le seul moyen de me l'assurer étoit de borner,

autant

autant que poſſible, mes beſoins; auſſi le luxe, enfant de la coquetterie des premiers jours de mon adoleſcence, je l'avois chaſſé. J'avois appellé la ſobriété, ſi néceſſaire à la ſanté de chacun, plus néceſſaire au travail d'un homme de lettres. J'avois tellement borné toutes mes dépenſes, que huit cents francs par année me faiſoient vivre. Les ſept premiers volumes de mon premier ouvrage, imprimé à mes frais, me rapportoient un bénéfice beaucoup plus grand.

Enfermé dans un jardin, à quelques lieues de Paris, loin de tout importun, j'écrivois au printems de 1789 ſix petits volumes, qui devoient, précipitant encore la vente des premiers, fonder ma petite fortune. Ils euſſent produit trois fois autant, ſans les grands évènemens qui, dans le cours de cette année, s'attirant toutes les attentions, vinrent, pour ainſi dire, étouffer les ouvrages frivoles, et donnerent d'ailleurs mille facilités de plus à ces corſaires en librairie qui ne vivent que de la dépouille des auteurs. A-propos de ce petit livre, j'eſpere que tout homme impartial me rendra la juſtice de convenir qu'au milieu des légeretés dont il eſt rempli, on trouve au moins, dans les paſſages ſérieux, par-tout où l'auteur ſe montre, un grand amour de la philoſophie, et ſur-tout des principes de républicaniſme aſſez rares encore à l'époque où j'écrivois.

Cette révolution qui venoit, ſinon détruire nos eſpérances, du moins en différer l'accompliſſement,

nous

nous aurions dû ne la pas aimer. Mais elle étoit belle et juſte. Le moyen de ne pas nous paſſionner pour elle, au détriment même de notre intérêt le plus cher ? J'en ſerai quitte, diſois-je à mon amie, pour faire quelqu'autre ouvrage et travailler un peu plus de tems. Si le retardement apporté à notre bonheur produit le bonheur du genre-humain, pourrions-nous ne pas trouver quelque douceur dans nos ſacrifices? .... et mon amante applaudiſſoit.

Quelle femme ! quelle généroſité ! que de grandeur ! comme elle étoit digne de l'immortelle paſſion qu'elle m'inſpiroit ! Nous avions été, pour ainſi dire, élevés enſemble. Notre amour étoit né, avoit crû avec nous. Mais comme elle entroit dans ſa ſeizième année, on l'avoit obligée d'épouſer un homme riche. Celui-ci l'avoit emmenée à cent lieues de moi. Elle étoit revenue ſix ans après. C'eſt à cette époque que nous étant revus, nous ſentîmes ſe développer dans toute ſa force cette paſſion qui ne doit mourir qu'avec nous, hélas ! et qui peut-être prépare à mon amante bien des dangers et des malheurs. Je pourrois dire aujourd'hui ſon nom ſans la compromettre, car elle eſt mon épouſe, et je n'éprouverai pas de perſécutions qu'elle ne veuille partager, mais ſon innocente famille ſeroit expoſée aux plus lâches vengeances de nos perſécuteurs. Il faut déguiſer ſon nom.

Je lui donnerai celui de la généreuſe fille, de la digne épouſe de deux républicains dont j'ai deſſiné

les grands caracteres dans une epiſode de mon premier roman. Qui m'eut dit, en 86, lorſque j'écrivois les combats, les perils, toutes les nobles infortunes de Pulawſki, que bientôt ma deſtinée auroit avec la ſienne tant de frappans rapports ; mais que pour ma conſolation, pour mon bonheur, je trouverois dans mon amie, alors ſeulement parée de toutes les grâces touchantes, de toutes les timides vertus de ſon ſexe, le fier courage, les fortes réſolutions, toutes les mâles vertus que le nôtre lui-même a ſi rarement ? Qui me l'eut dit qu'elle auroit toute la force, toute la magnanimité que je me plaiſois à donner à l'épouſe de Lowzinſki ? Comment l'aurois-je deviné, grands dieux, qu'elle éprouveroit preſque tous les malheurs que je prêtois à *Lodoïſka?* C'eſt donc ainſi que je l'appellerai.

J'étois auprès d'elle à vingt lieues de Paris, lorſque la nouvelle de la priſe de la Baſtille nous arriva. Auſſi-tôt je reçus de ſes mains un don à tous égards précieux : la cocarde tricolore. Le trouble inexprimable que je reſſentis, les larmes qui vinrent à mes yeux, comme elle attachoit ſes rubans à mon chapeau, étoient-ils un preſſentiment des rudes travaux, auxquels je ſerois un jour entraîné dans ces grandes entrepriſes qui ne me touchoient alors qu'indirectement ? Quoiqu'il en ſoit, cette unique cocarde portée par moi dans cette petite ville où l'ariſtocratie veilloit faillit m'attirer de fâcheuſes affaires. Si la grande nouvelle ne s'étoit le lende-

main pleinement confirmée, on me faiſoit un procès criminel. Tel étoit ma pénible entrée dans la carriere.

Long-tems je ne fus que ſpectateur. Je m'étois promis de l'être toujours. Aſſez d'hommes alors défendoient les chers intérêts du Peuple. Celui de mon amour m'occupoit preſque tout entier.

Mais, après l'affaire d'Octobre 1789, *Mounier* ayant, dans un écrit vraiment incendiaire, pris à tâche d'accuſer Paris, alors exempt de blâme, au lieu d'accuſer courageuſement la faction d'Orléans, ſeule coupable des forfaits qui avoient ſouillé la juſte inſurrection de ces journées, l'indignation me mit la plume à la main. Je publiai cette brochure intitulée *Paris juſtifié*. Elle me valut mon entrée aux Jacobins, où l'on n'étoit alors reçu qu'avec les titres d'un vrai civiſme et de quelque talent. C'étoit, je crois, dès le troiſieme mois de ſon inſtitution. Preſque toujours à la campagne, j'allois rarement aux ſéances; et je m'y renfermois dans le rôle d'obſervateur.

Tous mes ouvrages du moins furent déſormais dirigés vers le but de la révolution. Ainſi *Emilie de Varmont*, roman enterpris dans l'intention de prouver l'utilité générale, et quelquefois la néceſſité, du *divorce* et du *marriage des prêtres*.

Ainſi deux comédies reſtées dans le porte-feuille. L'une en cinq actes, intitulée *L'Anobli Conſpirateur* ou le *Bourgeois Gentilhomme du dix-huitieme Siecle*.

J'y

J'y attaquois, par le ſarcaſme de la comédie, le ridicule préjugé de la nobleſſe, vieille ou neuve; et cela deux ou quatre mois avant le décret qui l'abolit. Celui qui empecha qu'on ne la reçut au *Théâtre de la Nation*, parcequ'elle étoit *incendiaire*, diſoit-il, ce fut *N*....., depuis commiſſaire du comité de ſalut public auprès de Wimpfen, à l'époque de l'inſurrection de Caen : N..... qui, après cette révolution du 31 Mai, affirmoit, dans les départemens inſurgés, que lui et la montagne étoient les vrais républicains; et que nous, fondateurs de la République, nous étions les royaliſtes. J'allai porter mon *Anobli* au Théâtre Français, rue de Richelieu. L'un de ſes entrepreneurs, Monſ. d'Orfeuil, n'entendit la lecture des trois premiers actes qu'avec une mortelle impatience. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il m'interrompit, s'écriant : il me faudroit du canon pour jouer cette piece. C'eſt cet homme, ariſtocrate fieffé avant le 10 Août, qui nous accuſe maintenant de royaliſme, et ſe donne pour républicain. C'eſt ce monſtre d'impoſture et de cruauté qui préſidoit cette horrible commiſſion, qui, dans *Commune Affranchie*, a, ſur huit mille victimes, fait égorger ſix mille républicains. C'eſt lui qui prétend qu'il n'y a eu que dix-ſept cents exécutions.

L'autre comédie étoit une ſatyre amere et très-gaie des momeries de la cour de Rome. Son titre étoit, *L'Election et l'Audience du Grand-Lama Siſpi*. Le manuſcrit

manuscrit est resté entre les mains de Talma, du Théâtre de la rue de Richelieu.

La seule que je parvins à faire jouer, fut une espece de farce, appellée *la Grande Revue des Armées noire et blanche*. Son titre indique assez son objet. C'étoient quelques ridicules jettées sur l'armée de Coblentz. Elle eut vingt-cinq représentations.

J'allois dans toutes les occasions importantes à ma section. Là je parlois quelquefois, car l'aristocratie y venoit souvent en force, et du côté des patriotes les sujets manquoient. J'y parlois donc de loin en loin, mais je fuyois *les honneurs du bureau* qu'il m'eut été facile d'obtenir. L'un des premiers je m'inscrivis sur les registres de la garde nationale ; l'un des premiers je fournis ma contribution patriotique ; l'un des premiers je fus juré d'accusation. Ainsi je remplissois tous les obscurs devoirs de la révolution, me dérobant sans cesse à ses éclatans bénefices. Jamais on ne me vit chercher les triomphes de la tribune et les douceurs de la popularité. Le moment étoit venu, où malgré moi, pour ainsi dire, j'allois me montrer.

La plûpart des défenseurs de la cause populaire lui avoient été successivement arrachés ; les uns par la mort, les autres par la corruption. La Cour en étoit venue au point de conspirer ouvertement contre la Constitution acceptée. Tous les partis qui travailloient à la détruire étoient assurés de l'appui du monarque. On encourageoit à la fois par des

émiſſions de numéraire, des journaux bien payés, d'officieux *vétos*, par toutes les plus déteſtables manœuvres du machiavéliſme enfin, les bicamériſtes de La Fayette, les prêtres de l'abbé Maury, les nobles de l'armée de Condé. J'étois du petit nombre de ſes philoſophes hardis, qui avoient, à la fin de 1791, déploré le ſort d'une grande nation obligée de s'arrêter à mi-chemin dans la carriere de la liberté, et de ſe dire affranchie lorſqu'elle avoit encore une Cour et un Roi. Trop heureux cependant d'avoir vu réformer tant d'antiques abus, j'avois comme pluſieurs autres promis de bonne foi fidélité à cette conſtitution châtrée, eſpérant que le tems ameneroit avec lui, ſans ſecouſſe, ſans déchirement, ſans hémoragie, la guériſon des dernieres plaies. Oui, par le ciel qui lit dans les cœurs, je jure que ſi la Cour n'eut pas mille fois et continuellement tenté de nous ravir une demi liberté, je n'aurois jamais attendu que du tems notre liberté tout entiere. Mais il devenoit inconteſtable que la Cour conſpiroit; que, non contente de fomenter toutes les révoltes intérieures, elle appelloit l'étranger. Un Roi coupable, en violant tous ſes ſermens, nous délioit des nôtres. C'étoit l'ancien deſpotiſme qu'il nous vouloit rendre: eh bien! nous lui donnerions la République. Et dans les imminens dangers de la Patrie, nul ne pouvoit plus ſans crime ſe diſpenſer d'aller groſſir le trop foible bataillon, le bataillon ſacré qui combattoit pour elle.

J'appris

J'appris à ma Lodoïska les penſées qui me travailloient. Son amour en frémit; ſon civiſme ne put qu'applaudir. Tu veux que je le permette, me dit-elle. Hélas! à quel tems renvoyons-nous les doux projets de la cabanne!* A travers quels orages nous allons paſſer! Il ne faut néanmoins, je l'avoue. Mais puiſſe un ſi grand ſacrifice t'obtenir la reconnoiſſance des hommes! Puiſſent-ils ne nous jamais forcer à nous en repentir!

Dès-lors je deſcendis dans la terrible lice. Indigné des manœuvres de ces nobles, qui, pour l'établiſſement des plus intolérables abus, alloient armer l'Europe contre leur Patrie, je fis, à la barre de l'Aſſemblée Légiſlative, le 25 Décembre, 1792, *ma pétition contre les Princes.* Elle eut dans le Sénat et dans tout l'empire un prodigieux ſuccès, dont elle n'étoit pas, je crois, tout-à-fait indigne. C'eſt du moins l'un des meilleurs morceaux qui ſoit ſorti de mes mains. Les journaux l'ont diverſement dénaturée. Baudouin en a fait, par ordre de l'Aſſemblée, une petite édition, dont j'ai revu les épreuves. C'eſt celle-là qu'on peut conſulter.

Je fis encore deux pétitions, l'une contre celle du Département de Paris, qui avoit prié le Roi de mettre ſon *véto* ſur le décret des prêtres, je crois. L'autre, je ne ſais pour quel objet. Toutes deux

---

* J'aurai occaſion de dire ce que s'étoit.

furent encore imprimées chez Baudouin, par ordre de l'Assemblée.

Puis, en Janvier, 1792, dans une discussion de premiere importance, je parus à la tribune de cette Société célèbre, où je m'étois tenu jusqu'alors dans la plus complette obscurité.

Des cavernes du Jura, le 19 Avril, 1794, 30 Germinal, an 2e de la République Française, une et indivisible.

APRÈS mille périls, j'arrive dans ces solitudes. J'y espérois un asyle. Y en a-t-il encore pour un républicain sur la terre? D'un moment à l'autre, je puis être obligé de quitter ces lieux pour aller .... O! Dieu, tu me recevras dans ton sein!

Plus que jamais le tems me manque. Il ne s'agit pas d'écrire des mémoires, il faut jetter des notes, sacrifier les faits les moins importans, la plûpart des détails. Que la personne, à qui j'ai laissé dans la Gironde le premier cahier, songe à le joindre à ceux-ci; je crois alors en être resté au moment où j'allois pour la premiere fois parler aux Jacobins.

C'étoit sur la grande question de la guerre. A cet égard, j'observois, je crois, que quatre factions

tions diviſoient alors l'Etat. Celle des Feuillans, à la tête deſquels étoit La Fayette, nommé général en chef; il conſentoit à laiſſer les Autrichiens pénétrer ſur le territoire Français, penſant avec leur ſecours écraſer les Jacobins, et obtenir la conſtitution Anglaiſe. Celle des Cordeliers, travaillant à renverſer Louis XVI. pour placer ſur ſon trône Philippe d'Orléans. Les chefs évidens de celle-là étoient Danton et Robeſpierre; le chef ſecret, Marat. Obſervez que Robeſpierre et Danton avoient le mutuel deſir également diſſimulé de ſe ſupplanter quelque jour; celui-ci comptant bien dominer tout-à-fait le conſeil de régence, dont Philippe n'eut jamais été que le maître apparent; celui-là ſe flattant de parvenir à la dictature, après avoir triomphé de tous ſes rivaux. Le troiſieme parti, encore peu nombreux, mais conſidérable par des talens tranſcendans, entre leſquels on diſtinguoit Condorcet, Roland, Briſſot, étoit celui des purs Jacobins qui vouloient la République. Il eſt à obſerver que preſqu'aucun Jacobin n'étoit Cordelier, mais que preſque tous les Cordeliers étoient Jacobins, et faiſoient à ceux-ci une guerre ouverte dans leur ſalle même, Robeſpierre portant preſque toujours la parole pour les Cordeliers. Les combats des deux partis et leur poſition, au commencement de 92, ſont aſſez bien peints dans une brochure que j'ai publiée vers la fin de la même année, ou le commencement de 93; elle

eſt intitulée, *A Maximilien Robeſpierre et a ſes Royaliſtes.* Enfin, la quatrieme faction étoit celle de la Cour, qui ſe ſervoit de toutes les autres pour les écraſer toutes; de La Fayette, en le flattant des deux chambres; des Cordeliers, en les pouſſant ſur les Jacobins; des Jacobins, en les excitant à faire une inſurrection qu'elle eſpéroit tourner à ſon profit. Ainſi, La Fayette ayant ouvert la France aux étrangers, les Jacobins ayant marché ſur le château des Thuileries, autour duquel on comptoit les égorger tous, il n'y avoit ni conſtitution de 89, ni conſtitution Anglaiſe, ni République; il y avoit établiſſement de l'ancien régime avec toutes ſes oppreſſions, plutôt augmentées qu'adoucies.

Ce fut dans ces circonſtances que ſe mût aux Jacobins la grande queſtion, ſi on devoit déclarer la guerre à l'Autriche. Les Cordeliers ne la vouloient pas, parcequ'elle donnoit trop de pouvoir à La Fayette, le plus grand ennemi de d'Orléans; les Jacobins la vouloient, parceque la paix, continuée pendant ſix mois, affermiſſoit aux mains de Louis XVI. un ſceptre deſpotique, ou bien aux mains de d'Orléans un ſceptre uſurpé, et que la guerre ſeule, une prompte guerre, pouvoit nous donner la République. A cette occaſion donc éclata la plus forte ſciſſion entre la faction Robeſpierre et le parti Briſſot. Moi, qui n'avoit pas même encore vu celui-ci, moi, qui ne penſois à rien qu'à la République, je parlai dans cette queſtion.

tion. Mon premier diſcours fit beaucoup d'effet; mais dans le ſecond, l'un des meilleurs morceaux que j'aie compoſés, j'accablai Robeſpierre; il le ſentit, ne put répondre un mot ce jour-là, balbutia cinq ou ſix réponſes les jour ſuivans, écrivit, écrivit, écrivit, et mit en campagne tous les limiers de la Cordeliere pour calomnier dans les cafés, dans les groupes, l'orateur nouveau.

A peine je deſcendois dans la carriere, et déjà mes périls commençoient. Une choſe digne de remarque, c'eſt que je n'ai jamais pu ſavoir s'il eſt vrai que la popularité a quelques douceurs. Dès que j'ai ſervi le peuple, on m'a calomnié près de lui, et plus je mettois d'ardeur à ſoutenir ſes intérêts, plus il me pourſuivoit de ſa haine. Il eſt bien vrai qu'après mes deux diſcours aux Jacobins, imprimés et envoyés par-tout à leurs frais, j'allai rapidement au ſecrétariat de la ſociété et à ſa vice-préſidence. Il eſt aſſez piquant de remarquer à cet égard que les députés ſeuls pouvoient être préſidens, et que celui qui le fut en même tems que j'étois vice-préſident, c'était Bazire. Ainſi, ſi les purs Jacobins avoient emporté la vice-préſidence, la préſidence étoit échue aux Cordeliers. Cependant, au moment où j'écris, Bazire a été guillotiné, et moi, je languis dans l'exil. Robeſpierre s'eſt fait jour entre deux. Mon élection cependant étoit l'ouvrage de quelques républicains éclairés; mais la maſſe, la foule idiote,

déjà toute Robespierrisée, me detestoit. Voici le premier moyen dont s'avisa le futur dictateur pour faire disparoître en ses premiers jours un nouvel athlete, dont le courage et les moyens l'allarmoient fort.

Avec Dumouriez, qui se disoit alors républicain comme il se dit aujourd'hui Feuillant, comme il se dira demain aristocrate, si cela convient à sa vaste ambition, appuyée au reste sur d'immenses talens, avec Dumouriez étoient au ministere trois vrais républicains, Roland, Servan, Claviere: tous quatre vouloient la guerre. Je ne connoissois encore aucun d'eux, aucun d'eux ne me connoissoit que par mes succès dans cette discussion récente où j'avois conquis à leur opinion tous les Jacobins de bonne foi. Il falloit un ministre de la justice; les quatre ministres jetterent les yeux sur moi; il fut arrêté qu'au prochain conseil on présenteroit mon nom au roi, qui m'eût infailliblement accepté, parcequ'à cette époque il entroit dans les plans de la cour de composer tout le ministere, absolument comme les nouveaux ministres le demandoient. C'étoit le surlendemain que devoit se tenir le conseil; mes dès la surveille, Robespierre et tous les Cordeliers apprirent que j'allois être nommé. Le lendemain voici ce qu'ils firent.

Dès le matin les limiers allerent crier dans les groupes qu'arrivé de Coblentz depuis trois mois, je m'étois insinué aux Jacobins pour les diviser.

A midi je me promenois sur la terrace des Feuillans, passant près des groupes très agités, et ne me doutant pas que c'étoit moi que leurs cris menaçoient. Chabot, que je ne connoissois que de vue, vint charitablement m'en avertir, et d'un ton très-officieux il ajouta, que je ferois bien de ne point aller le soir aux Jacobins où je pourrois courrir quelques risques. On va voir que ces Messieurs auroient trouvé commode de me calomnier sans que je fusse là pour répondre. Je ne tins compte de l'avis; j'allai le soir aux Jacobins. Une heureuse circonstance me permit de traverser, sans être reconnu, les cours, où des spadassins, aujourd'hui pour la plûpart membres du tribunal révolutionnaire, m'attendoient armés de gros bâtons. J'entrai dans la salle au moment ou l'éternel dénonciateur Robespierre dénonçoit vaguement des émigrés introduits dans la société, &c. et les tribunes, imbues des propos de la matinée, d'applaudir avec fureur. Robespierre finissoit par demander qu'une commission examinât ces nouveaux reçus, et qu'on les chassât de la société. Je demandai la parole pour appuyer la motion; Robespierre s'y opposa, disant que je voulois troubler la société, et puis il recommença à m'inculper d'émigration indirectement, et ayant bien soin de ne me pas nommer. J'insistai pour la parole; les tribunes, ayant reçu le signal, se leverent furieuses. Je voyois de toutes parts des poings et

des

des bâtons. Cinquante Jacobins, indignés, vinrent ſe grouper autour de moi, offrant de m'accompagner juſqu'à ma porte. Un d'eux (il s'appelloit Bois) me dit: Moi, je fais mieux, ils ne veulent par t'entendre; ils t'entendront. Puis, ſe jettant au milieu de la ſalle; Oui, ſans doute, s'écria-t-il, il y a un traître ici. Les Cordeliers alléchés ſe turent auſſi-tôt, et les douces tribunes de les imiter. Mais ce traître, je ne veux pas l'accuſer indirectement; je le nomme; c'eſt Louvet. Auſſitôt je me précipitai à la tribune. Robeſpierre voulut encore m'enlever la parole, il n'étoit plus tems. Dénoncé nominativement, je devois répondre. La ſociété l'ordonna. Je le fis; je rendis compte de toute ma vie révolutionnaire depuis 89, citant des faits, les lieux, les perſonnes. Ma juſtification eut un tel ſuccès, que les tribunes même finirent par applaudir. Eh bien, le lendemain Robeſpierre répandit le bruit que je m'étois fait dénoncer moi-même, pour avoir l'occaſion de faire mon panégyrique, et cela, parceque je voulois être miniſtre de la juſtice!

Je ne craignois pas de l'être; mais je jure que je ne le deſirois pas. Le jour même que le conſeil devoit ſe tenir, je reçus à dix heures du matin une lettre complimenteuſe du député Hérault-Séchelle, que *je ne connoiſſois point.* Cet intrigant m'annonçoit ma nomination, à laquelle il avoit bien contribué, diſoit-il. Puis il demandoit une des premieres

mieres places des bureaux pour un de ſes anciens ſecrétaires, peut-être, comme lui, agent ſecret de l'Autriche. Un autre vint me dire qu'il quittoit Dumouriez, qui lui avoit certifié qu'en effet je ſerois nommé le ſoir. Mais dans un dîner où ſe trouverent les miniſtres et quelques députés, tout changea. Un lourd perſonnage, aſſez ignorant, et ſur-tout fort timide, Duranton de Bordeaux, me fut préféré. Ce fut la première faute du parti républicain. Il l'a payé bien cher. Elle a ſur-tout coûté bien du ſang et des larmes à mon pays. Eh! par quelle étrange fatalité faut-il que le changement des deſtinées d'un homme agiſſe ſi puiſſamment ſur les deſtinées d'un empire? que, ſi j'avois été miniſtre de la juſtice, j'aurois aſſurément ſigné cette fameuſe lettre de Roland, à laquelle Duranton, ambitieux et foible, refuſa d'accéder. Coupable dans le ſens des trois miniſtres, on me renvoyoit avec eux. Partageant leur honorable diſgrace, j'obtenois auſſi l'eſtime publique; avec eux je rentrois le 10 Août, j'étois miniſtre de la juſtice; le royaliſme déguiſé ne commettoit pas ſur le berceau de la république les horreurs de Septembre; la faction des Cordeliers ne forçoit point, par la terreur, l'élection de ces députés de Paris, dont quelques-uns ont été ſi funeſtes à la France. Le gouvernement Anglais, n'ayant pas de moyens d'exciter contre nous ſon peuple, cherchoit vainement un prétexte de guerre; Robeſpierre, s'il ne changeoit pas, ſuccomboit;

avec

avec lui tomboient ou n'oſoient ſe montrer Pache et ſon inſolente commune; Chaumette, Hébert, *le grand exterminateur*, et cette foule de vils coquins payés par les puiſſances. La république étoit fondée!

Cependant Lanthenas m'entraîna chez le miniſtre de l'intérieur, qui avoit un vif deſir de me connoître. O! Roland, Roland, que de vertus ils ont aſſaſſinées dans ta perſonne! que de vertus, de charmes, et de talents, dans la perſonne de ta femme, plus grand-homme que toi! tous deux me preſſerent d'écrire pour une cauſe qui avoit beſoin de l'intime réunion de tous les hommes propres à la faire valoir. La guerre étoit déclarée. La cour, viſiblement d'accord avec l'Autriche, trahiſſoit nos armées; il falloit éclairer le peuple ſur tant de complots, j'écrivis *la Sentinelle*. Le miniſtre de l'intérieur en faiſoit les frais. Ma très-modique fortune n'auroit pu ſuffire à l'impreſſion d'un journal-affiche, dont pluſieurs numéros furens tirés à plus de vingt mille. Ceux, qui ont étudié Paris et les départements, ſavent combien *la Sentinelle* a ſervi la France à l'époque où l'étranger, enhardi par ſes alliances intérieures, menaçoit de tout envahir.

A quelque tems de-là, Dumouriez, voulant régner au conſeil, culbuta les miniſtres Servant, Claviere, et Roland. Le jour même on vint me confier qu'il penſoit à me donner l'ambaſſade de Conſtantinople. Il y eût même quelques journaux qui l'annoncerent; ce qui n'empêcha pas que je n'inſéraſſe, dans le

numéro

numéro ſuivant de *la Sentinelle*, un paragraphe fort vif contre la conduite du miniſtre favori ; auſſi n'ai-je plus entendu parler de mon ambaſſade.

Ce fut à-peu-près à la même époque que Briſſot et Guadet voulurent me faire envoyer commiſſaire à Saint-Domingue. Guadet ſur-tout inſiſta long-tems avec la plus grande chaleur. Deux paſſions également fortes me retinrent ; l'amour de Lodoïſka, qui n'étant pas ma femme alors, n'auroit pu me ſuivre, et l'amour de ma patrie en péril. Sur mes refus réitérés, on donna cet emploi à Santhonax. Si je l'euſſe accepté, Santhonax ſeroit actuellement proſcrit à ma place, et moi je ſerois, à la ſienne, la guerre aux Anglais dans Saint-Domingue.

Vint enfin l'inſurrection du 10 Août. Ce que j'ai fait dans cette journée, je l'ai dit ailleurs ; mais ce que je n'ai pas dit, c'eſt que j'ai contribué à ſauver des ſoldats Suiſſes, que les ſatellites de d'Orléans, qui avoit fui à la premiere décharge, vinrent pour maſſacrer quand le combat fût fini. Je fit filer pluſieurs de ces malheureux dans les corridors de l'Aſſemblée, d'où ils paſſerent au comité diplomatique, dans les armoires duquel Briſſot et Genſonné en cacherent pluſieurs. Un autre fait non moins piquant dans une autre genre, c'eſt que Danton, qui s'étoit caché pendant le combat, parut après la victoire, armé d'un grand ſabre, et marchant

à la tête du bataillon des Marſeillois, comme s'il eût été le héros de ce jour. Quant à Robeſpierre, plus lâche encore et non moins hypocrite, il n'ôſa ſe montrer que plus de vingt-quatre heures après l'affaire; ce qui ne l'empêcha pas de s'en attribuer tout le ſuccès au conſeil de la commune, où il alla commander en deſpote le ſurlendemain 12.

Et, le 2 Septembre ſuivant, ils nous menaçoient tous. L'affreux Robeſpierre proſcrivoit à la tribune; *le grand exterminateur* rendoit ſes arrêts de mort. Le ſupplice de Briſſot, de Vergniaud, de Guadet, de Condorcet, de Roland, celui de la citoyenne Roland, celui de ma Lodoïſka, le mien, étoient décidés. Vils impoſteurs, infâmes royaliſtes, étions-nous déjà des fédéraliſtes alors? non; mais, pour le ſervice des puiſſances, vous inventiez d'autres calomnies!

Etions-nous des fédéraliſtes dès les premiers jours de la Convention? et, cependant, vous nous proſcriviez déjà; vous proſcriviez les deux tiers de l'Aſſemblée; vous placardiez qu'il falloit *une nouvelle inſurrection; qu'à voir la trempe de la plûpart des députés à la Convention vous déſeſpériez du ſalut public. O Peuple babillard*, diſiez-vous, *ſi tu ſavois agir!**

Etions-nous des fédéraliſtes en Février, 1793? Dans le nombre des calomnies, dont vous nous pourſuiviez ſans relâche, vous n'aviez pas encore

---

* Voyez les placards de Marat.

imaginé

imaginé celle-là; et, cependant, vous nous proſcriviez.

Vous nous proſcriviez le 10 Mars; et, loin de ſonger à nous accuſer de fédéraliſme, vous donniez, comme je le démontrerai tout-à-l'heure, l'exemple de l'établir.

Quelques jours après, vous véniez à la barre de l'Aſſemblée nous proſcrire par la bouche de *Pache*. Vous demandiez vingt-deux têtes, en attendant mieux; et vous nous accuſiez de tous, excepté de fédéraliſme.

Le 31 Mai vous veniez, le ſabre à la main, nous ſaiſir, et ce n'étoit pas encore de fédéraliſme que vous nous accuſiez.

Et, même, pluſieurs ſemaines après, lorſque vous aviez chargé l'ingénieux Saint-Juſt d'imaginer nos crimes, O abſurdité! c'étoit le fédéraliſme et le royaliſme enſemble que vous nous reprochiez!

Quelques mois après, le fédéraliſme reſta ſeul. Mais dans quel bouche? grands dieux, dans celle de Barere!

Si jamais il exiſta le fédéraliſme, ce fut par vous ſeuls, par vous, qui nous l'imputez.

Vous le proclamiez au 2 Septembre, dans votre circulaire, où vous déclariez méconnoître l'Aſſemblée Repréſentative, centre unique de raliement; où vous diſiez de votre municipalité de Paris *qu'elle venoit de ſe reſſaiſir de la puiſſance du Peuple*; où vous invitiez les autres ſections de l'empire à adopter vos meſures;

où,

où, par conſéquent, vous diſiez, en d'autres termes, à chaque département, toute l'autorité, tous les tréſors, tous les moyens de gouvernement, ſont à moi. Pour vous, plus de liberté, point de république; à moins que, de votre côté, vous ne vous hâtiez de *reſſaiſir* auſſi la portion de pouvoir qui vous revient; auquel cas, ſi vous pouvez éviter l'anarchie, vous avez le fédéraliſme.

Vous le proclamiez de nouveau dans le manifeſte de votre révolte avortée du 10 Mars, où vos inſurgens demandoit, *comme meſure ſuprême et ſeule efficaſe, que le département de Paris, partie intégrante du Souverain, exerce, en ce moment, la ſouveraineté qui lui appartient.* De ſorte que, pour établir le fédéraliſme, chaque département n'avoit qu'à vouloir auſſi, d'après vos aggreſſions et votre exemple, EXERCER ſa portion de ſouveraineté; ſauf, au moins, à reconnoître, ſur certain points, un lien commun, que vous, dans votre tyrannie, vous n'admettiez pas.

Il exiſta le fédéraliſme; lorſque, dans chaque département, un Montagnard, inveſti de pouvoir ſans bornes, alla dicter des loix arbitraires, auxquelles le département voiſin n'étoit pas ſoumis. Il exiſta; lorſque une douzaine de dictateurs, démembrant l'empire commun, s'alla créer une douzaine d'empires. Il exiſta, lorſqu'au Nord, Lebon; dans le Midi, Maignet; à l'Oueſt, Carrier; Collot-d'Herbois, dans Lyon; régnerent deſpotiquement, chacun ſelon ſes caprices, au gré de ſes paſſions, de diverſes manieres;

manieres; eh quelles manieres, grands dieux! les barbares, ils ne s'accordoient que sur un point: verser le sang par flots, et par flots encore!

Certes il exista le fédéralisme, il exista pour le crime; mais il n'exista que par vous, tyrans, et pour vous.

Cependant, s'écrient quelques hommes étrangement abusés, les départemens se sont *fédéralisés* pour marcher contre la Convention. Contre la Convention! Jamais. Pour elle, toujours. Mais d'ailleurs *fédéralisés?* Que voulez-vous dire? Elles étoient donc *fédéralistes* au 14 Juillet les sections de Paris, qui, chacune en particulier trop foible, se *fédérerent* pour renverser la Bastille? Ils étoient donc fédéralistes, le 10 Août, ce bataillon du Finistere, ce bataillon de Marseille, et ces nombreux bataillons de Paris, qui se *fédérerent* contre le château? Et ces douze cent mille soldats, qui de toutes les parties de la République courent aux frontieres, et se *fédérerent* contre l'étranger qu'ils écrasent, ce sont donc des fédéralistes? Enfin se fédérer, c'est donc se fédéraliser? Quel misérable abus de mots! quelle pitié!

Mais, quand on pense que cet abus de mots a pu conduire sur l'échafaud plus de cent mille républicains, et les républicains les plus courageux, les plus éclairés, les plus probés, quelle horreur!

Je ne répéterai point ici ce que j'ai imprimé ailleurs sur les travaux du corps électoral de Paris.

Au moins les élections des départemens pouvoient remédier à ce mal. Péthion, Sieyes, Thomas Payne, Condorcet, Guadet, &c. rejettés par la faction de Paris, furent élus par le peuple des départemens; celui du Loiret, où je n'avois pas un ami particulier, pas une correſpondance, où je n'avois jamais paru, me nomma l'un de ſes députés. Voilà pourtant ce qu'ils ont appellé intriguer, eux qui dans la capitale avoit forcé leur élection par les poignards!

Ce fut au 10 Août, 1792, que je me chargeai de la réduction du journal des débats. Ils ont oſé dire dans le menſonge Amar, appellé acte d'accuſation des députés *fédéraliſtes*, qu'on me payoit 12,000 livres par an pour mentir à l'Europe dans ce journal. Voici le fait: après le 10 Août, Baudouin, propriétaire de ce journal, qui le ſentoit perdu, ſi quelque patriote connu et de quelque talent ne le ſoutenoit pas, vint me conjurer de le prendre. Je refuſai: alors, il alla ſolliciter, et m'apporta des billets de Guadet, de Briſſot, de Condorcet, qui me prioient de m'en charger. Je me rendis. Baudouin m'offroit tout ce que je voulois. Le dernier rédacteur, qui étoit peu connu, touchoit 6000 livres; j'en demandai 10,000 livres, et certes Baudouin fit un excellent marché, car bientôt ſes abonnés triplerent. J'employai deux collaborateurs, encore ma chere Lodoïſka étoit-elle obligée d'y travailler beaucoup. Hélas! et c'eſt la ſource du plus grand malheur qui

peut-

peut-être m'accable aujourd'hui ; peut-être, tandis que, languiſſant dans un dangereux exil, j'attends cette épouſe ſi chere, peut-être, eſt-elle arrêtée ! C'eſt à cette époque que mes ennemis l'ont connue ; c'eſt alors qu'ils ont pu apprécier ſes talens littéraires, ſon âme forte, et la tendreſſe qu'elle me portoit. C'eſt alors qu'Amar, ſous prétexte de la reconduire, vint chez moi pluſieurs fois malgré elle. Il vouloit, diſoit-il, lui faire ſa *cour*, et m'éclairer ſur les pieges que me tendoient Roland, Briſſot, et tous mes prétendus amis ; c'eſt à-dire, qu'envoyé par la faction, il oſoit ſe flatter de ſéduire mon amie et de me corrompre. Au reſte, il nous vit dans notre intérieur, et en déſeſpéra bientôt. Un jour, ſortant de l'Aſſemblée, où il venoit de faire une motion ſanguinaire, il s'approcha de ma femme, et lui voulut dire quelques *douceurs*. Celle-ci l'interrompant, lui dit, froidement, Monſieur, je viens d'entendre ce que vous avez dit à la tribune, et je vous mépriſe. Il ne revint plus chez nous, il devint notre ennemi le plus cruel. C'eſt lui qui n'a pas rougi d'attacher ſon nom à cette piece infâme, à cet acte d'accuſation qui a conduit les plus vertueux républicains à l'échafaud ; c'eſt lui qui dit que je *mentois à l'Europe :* oui, je mentois, car je diſſimulois une partie de ta laideur et de la laideur des tiens. Enfin, c'eſt lui qui, membre de ce comité de ſûreté-générale, maintenant inveſti de tout le pouvoir néceſſaire pour produire un mal ſans bornes,

c'eſt lui qui, miniſtre des proſcriptions d'un nouveau Sylla, tout-puiſſant pour le crime, tient peut-être ma femme dans la cimetiere de ſes priſons. O Lodoïſka, ma chere Lodoïſka! ſi tu péris, j'aurai cauſé ta mort, mais je ne te ſurvivrai pas long-tems!

Le 21 Septembre, la Convention commença, et dès le ſecond jour Robeſpierre et Marat allerent aux Jacobins prêcher l'inſurrection contre la Convention; le premier oſa, quelques ſemaines après, ſe plaindre à la Convention de ce qu'il appelloit les calomnies répandues contre lui, et défier un accuſateur: à l'inſtant même je demandai la parole. L'accuſation que j'intentai contre lui produiſit le plus grand effet; cinquante députés atteſterent les attentats que je rappellois, et dont le moindre devoit conduire cet homme à l'echafaud. Le lâche crut ſa derniere heure arrivée, il vint à la tribune me demander grace. Si Péthion, qu'ils n'avoient pas alors aſſez calomnié pour lui ôter ſon immenſe influence, ſi Péthion, que j'interpellai pluſieurs fois, eut voulu dire publiquement le quart de ce qu'il ſavoit, Robeſpierre et ſon complice étoient décrétés ſur l'heure. Alors, déteſtés dans la République entiere, n'ayant dans Paris qu'un parti très inférieur à celui de la Convention, ils recevoient le châtiment de leurs crimes. L'infâme d'Orléans et une vingtaine de brigands ſubalternes rentroient dans leur nullité; un Barrere, un Lacroix, un ramas de vils intrigans,

toujours

toujours prêts à traîner le char du parti dominant, reſtoient *Rolandiſtes :* la République étoit ſauvée!

Péthion, Guadet, Vergniaud, firent donc cette faute de ne pas répondre aux fréquentes interpellations par leſquelles je les appellois en témoinage, et un autre pouſſa la foibleſſe juſqu'à me blâmer dans ſon journal d'avoir intenté cette accuſation.

Cependant Robeſpierre avoit été tellement atterré, qu'il avoit demandé huit jours pour répondre. Ce terme expiré, il meubla de tous les Jacobins et Jacobines qu'on put rencontrer, les tribunes qui ſe trouverent pleines dès neuf heurs du matin. Le dictateur parla deux heures, mais ne répondit point: je comptois l'écraſer dans ma réplique. Les *Girondiſtes* ſe leverent avec *la Montagne* pour m'empêcher de parler. Je ne vis plus pour moi que le fier Barbaroux, le brave Buzot, le vertueux Lanjuinais, et notre vigoureux *côté droit*. Briſſot, Vergniaud, Condorcet, Genſonné, penſerent qu'un *ordre du jour*, s'il ſauvoit Robeſpierre, le déſhonoroit aſſez complettement pour lui ôter à jamais toute influence ; comme ſi devant cette faction ſanguinaire il s'agiſſoit d'honneur, comme ſi l'impunité phyſique ne devoit pas l'enhardir à tous les forfaits! Cette énorme faute du parti républicain me navra le cœur ; dès-lors je prévis que les hommes à poignard l'emporteroient tôt ou tard ſur les hommes à principes ; dès-lors j'annonçai à ma chere Lodoïſka qu'il falloit de loin nous tenir prêts à l'échafaud ou à l'exil.

Salle, Barbaroux, Buzot, et moi, nous ne ceſſions de dénoncer la faction d'Orléans. Briſſot, Guadet, Péthion, et Vergniaud, ne nous ſecondoient jamais que très-foiblement. Hébert et Marat calomnioient ſans ceſſe dans leurs journaux très-populariſés. Pache, après avoir trompé Roland par ſon hypocriſie de républicaniſme et de vertu, trompoit la Nation et la trahiſſoit en déſorganiſant tout au miniſtere de la guerre, en ſuſcitant mille entraves au génie conquérant de Dumouriez, alors très-ſincerement républicain, quoiqu'il en puiſſe dire aujourd'hui. Les armées ſe rempliſſoient des apôtres de l'indiſcipline et de toute eſpece de brigandage; les états-majors ſe peuploient des brigands dévoués à la faction. Les bureaux de la guerre, les Jacobins, les Cordeliers, les ſections où trente coquins dominoient par la terreur, retentiſſoient des cris de la révolte; nos tribunes nous inſultoient, nous menaçoient, ne nous laiſſoient plus la liberté de parler, et cependant nos malheureux amis voyoient à tant de maux un remede unique, *le plan de conſtitution qu'ils achevoient*; et quand un leur parloit d'un coup de vigueur contre les conjurés, ils répondoient avec le plus déplorable ſang-froid, qu'il falloit ſe garder d'aigrir ces hommes naturellement violens.

En général, il eſt tems de faire cette remarque, que, parmi des victimes du 31 Mai, on comptoit beaucoup d'hommes diſtingués par de rares talens, capables d'épurer la morale, de régénérer les mœurs, d'augmenter

d'augmenter la prospérité d'une république en paix, de bien mériter de la patrie par leur conduite privée, par des vertus publiques ; mais qu'il n'y en avoit pas un d'eux qui fut accoutumé au bruit des factions, propre à ces coups vigoureux par lesquels on peut abattre des conjurés ; pas un même qui fut en état de soupçonner des desseins ennemis, d'embrasser d'un coup d'œil le vaste plan d'une conjuration, et s'ils l'eussent enfin reconnu, de le vouloir combattre autrement que par des principes de morale et de pompeux discours. J'en excepte Salle, Buzot, et Barbaroux, qui dès le principe reconnurent bien la faction d'Orléans, et se joignirent à moi pour la combattre dans toutes les occasions. Mais leur pénétration ne put s'étendre plus loin, il n'y eut jamais que Salle à qui je pusse persuader que l'Autriche et l'Angleterre avoient leurs principaux agens dans les Jacobins, et je me souviens que Gaudet, Péthion, et Barbaroux même, se récrioient encore dans la Gironde, six mois après le 31 Mai, lorsque je disois qu'assurément Marat et sa bande étoient aux puissances. Quelquefois, dans des momens d'indignation, Guadet le disoit bien, mais c'étoit par une espece de métaphore ; et certes il n'auroit jamais voulu prendre ce qu'il appelloit cette hypothese pour base de sa conduite dans l'Assemblée. Trop honnêtes gens, ils ne pouvoient croire à de pareils forfaits ; aussi ne cessois-je de

leurs répéter que tôt ou tard ils en seroient les victimes.

Peu-à-peu j'ai anticipé sur les évènemens. Revenons à l'ordre du jour sur l'accusation contre Robespierre. Ne pouvant parler, je pris le parti d'écrire et d'imprimer ma réponse, ainsi intitulée, *A Maximilien Robespierre et à ses Royalistes.* C'est là que j'ai peint toutes les manœuvres de Robespierre aux Jacobins pendant 1792; la faction des Cordeliers; les turpitudes du corps Electoral de 1792; les desseins de la faction d'Orléans; les ambitieux projets des différens chefs. Presque tout ce que j'annonçois, s'est réalisé par la suite, si ce n'est que, contre mon attente, et contre toute probabilité, le très-médiocre Robespierre a triomphé de Danton. Je dis, très-médiocre, parceque les pompeux rapports qu'il publie, depuis que réunissant comme principal membre du comité de salut public tous les pouvoirs, il dispose aussi des assignats, ne peuvent en imposer à quiconque le connoît aussi bien que moi. Détestable auteur et très-mince écrivain, il n'a aujourd'hui d'autre talent que celui qu'il est en état d'acheter.

Le Ministre de l'Intérieur, Roland, qui sentoit l'irréparable faute de *cet ordre du jour*, voulut, autant que possible, l'amender, en faisant connoître à la nation tous les crimes des dictateurs de Septembre. Il fit passer un grand nombre d'exemplaires de ma brochure dans les départemens, et je ne

doute

doute pas que cette grande publicité n'ait retardé de plusieurs semaines les affreux succès de la faction.

A-peu-près dans le même tems, Buzot et moi nous lui portâmes un coup non moins sensible. Nous demandâmes et nous obtînmes le décret d'expulsion des Bourbons. Une révolte des Jacobins, des Cordeliers, et de la Commune, nous le fit rapporter; mais du moins nous en tirâmes cet avantage d'avoir forcé la faction de se produire, de maniere qu'il n'y eut plus que les gens tout-à-fait aveuglés et de mauvaise foi qui pussent la contester, ou la voir ailleurs que sur la fameuse *Montagne*.

Assurément j'avois bien mérité l'honneur d'être chassé de cette société des Jacobins, où l'on ne comptoit peut-être plus trente de ses anciens membres, et qui n'étoit plus remplie que de Cordeliers. Je fus rayé le même jour que *Roland*, *Lanthenas*, et *Girey-Dupré*, collaborateur du journal de Brissot, jeune homme plein de républicanisme, de courage, et de talent.

Nous voici à l'affaire de Capet, sur laquelle j'ai quelques détails importans à donner. Salle ouvrit et motiva dans l'Assemblée l'opinion de l'appel au Peuple. Je la soutins, on peut voir par quels motifs, et si les évènemens ont vérifié mes prédictions. Mon discours, qui ne fut pas prononcé à la tribune, parcequ'on ferma la discussion à l'instant

l'inſtant où j'allois parlé, a du moins été imprimé. Parmi nos orateurs, Vergniaud répondit à Robeſpierre, et l'écraſa. Digne et malheureux Vergniaud, pourquoi n'as-tu pas plus ſouvent ſurmonté ton indolence naturelle ? et ſur-tout pourquoi, lorſqu'ils environnoient la Repréſentation de mille embûches mortelles, pourquoi tes yeux ont-ils refuſé de voir? Après le 10 Mars ils ſe fermoient encore ; ils ne ſe ſont ouverts qu'au 31 Mai, hélas, et trop tard !

Que d'horreurs ! et ce n'étoit que le prélude des horreurs qu'ils nous préparoient. Nous n'étions pas loin du 10 Mars : un ennemi bien redoutable et bien peu attendu alloit groſſir le nombre déjà trop grand de nos ennemis : Dumouriez alloit auſſi ſe joindre à la faction d'Orléans.

Au moment ou j'écris, ſes mémoires ont paru. Il y prétend avoir toujours été monarchiſte ; mais je dois à la vérité de déclarer et de prouver qu'il fut, pendant quelque tems, un très-ſincere républicain.

Qu'il ait déſiré que Louis XVI. ſe maintînt ſur le trône, alors que, devenu ſon premier miniſtre, il régnoit plus que lui, je le conçois ; mais qu'après le 10 Août il fut demeuré le fidele ſerviteur d'un prince découronné, je crois connoître aſſez l'ambitieux général, pour affirmer que cela ne ſe pouvoit pas. D'ailleurs ne m'eſt-il pas connu qu'après cette journée du 10 Août, Dumouriez fut le premier dénonciateur de La Fayette, qui faiſoit prêter

à ſes

à ſes troupes ſerment d'obéiſance au Roi ? Ne ſais-je pas bien qu'à cette époque il écrivit lettres ſur lettres à la Commiſſion des 21 de l'Aſſemblée Légiſlative, et que ce fut ainſi qu'il obtint le commandement-général ? N'eſt-il pas connu de l'Europe que ſans lui Brunſwick étoit à Paris avant la fin de l'automne ? Il me dira que pour l'honneur et la ſûreté de la France, un très-zélé monarchiſte pouvoit bien ne pas vouloir que l'étranger vînt dicter des loix juſque dans la capitale, et qu'il devoit encore déſirer de reprendre ſur lui Verdun et Longwi. Je l'accorde : mais la victoire de Gemmappe ? mais la conquête de la Belgique ? mais l'invaſion projettée et preſque effectuée de la Hollande ? N'étoient-ce pas là des actes plus que conſtitutionnels ?

Après avoir dans une campagne à jamais fameuſe, avec trente-cinq mille ſoldats nouveaux, arrêté, repouſſé, chaſſé, preſque détruit cent mille vieux ſoldats, les meilleurs de l'Europe, et commandés par un des généraux les plus célèbres ; après avoir repris deux places fortes ; vaincre à Gemmappe, conquérir la Belgique, et bientôt porter à toutes les puiſſances un coup déciſif, en s'emparant des ports et des tréſors de la Hollande ; puis avec une armée fiere de ſes victoires, renforcée de ſoixante mille Brabançons et Bataves, revenir ſur Cobourg, le battre, forcer l'Autriche à la paix, l'Angleterre au ſilence, toute l'Europe à l'admiration. Devenir

ainſi

ainſi le véritable fondateur de la République Françaiſe, et l'arbitre des deſtinées du monde : ce rôle étoit aſſez grand pour tenter le plus ambitieux des hommes, et l'homme du plus grand génie.

Dumouriez y aſpira, Dumouriez l'eut rempli. Mais la faction de l'étranger, qui ne craignoit rien tant que lui, ſentit de bonne heure qu'il falloit lui préparer des revers, dont l'effet inévitable ſeroit de le culbuter ou de le forcer à venir vers elle. C'eſt pour cela que Pache, alors miniſtre de la guerre, et Haſſenfratz, le chef de ſes bureaux, s'appliquerent à laiſſer les troupes de Dumouriez manquer de tout ; c'eſt pour cela qu'ils jetterent dans cette armée le plus grand nombre poſſible de ces petits ſoldats Orléaniſtes, infatigables apôtres du pillage et de l'indiſcipline ; c'eſt pour cela que le conſeil, où Roland n'étoit plus entendu qu'avec humeur ; où chacun s'uniſſoit contre ſa vertu trop auſtere ; où Monge et Pache décidoient, et ſur lequel Dumouriez, qui a grand ſoin de ne le pas dire, ſait pourtant très-bien que le parti républicain de la Convention ne pouvoit plus rien à cette époque ; c'eſt pour cela, dis-je, que le conſeil déſola la Belgique de ce *Ronſin*, de ce *Chepy*, de cet *Eſtienne*, de cette bande de commiſſaires du pouvoir exécutif, ſecretement et ſpécialement chargés de faire haïr la France et ſur-tout ſon gouvernment *prétendu* républicain, et d'employer pour cela toutes les violences, toutes les extorſions, toutes les eſpeces de deſpotiſmes,

de brigandages, tous les forfaits que de tels scélérats pouvoient inventer: comme certains commissaires investis, loin de la Convention, de plus de pouvoir qu'ils n'en avoient dans son sein, et de même chargés par la faction de rendre la *soi-disant* République à jamais détestable dans les départemens. C'est pour cela que l'un des commissaires conventionnels, choisis par *la Montagne*, alors toute puissante, pour aller dans la Belgique, fut *Lacroix*, plus capable à lui seul de détrousser les Belges que cette nuée de voleurs déjà dépêchés par le conseil. C'est pour cela que Marat, principal agent de l'Angleterre, ne cessoit de déchirer le général dans ses feuilles journellement colportées jusques sous les tentes de Dumouriez: c'est pour cela qu'il ne cessoit de travailler à lui enlever la confiance des soldats; c'est parcequ'il savoit de quels pieges on l'environnoit, que d'invincibles obstacles on préparoit sur ses pas, et quelles dernieres trahissons on lui réservoit; qu'il *prédisoit* avec assurance, qu'au printems le général seroit émigré. Et ces moyens leur ont réussi! et Dumouriez, trahi dans ses brillantes espérances, n'a pas rougi de pactiser avec ceux qui venoient de lui ravir tous ses moyens, toute sa fortune, et toute sa gloire; contre ceux auxquels il devoit tout, et qui aux jours de leur puissance avoient travaillé de tous leurs moyens à ses succès! Il n'a pas rougi de pactiser avec les Lacroix, les plus vils coquins que la terre ait jamais vomis,

contre

contre les Vergniaud, Condorcet, Thomas Payne, et d'autres infortunés républicains, auxquels, malgré les calomnies que chacun leur prodigue maintenant, la postérité, l'impartiale postérité, rendra justice. Et dans ses mémoires, ce n'est pas au digne chef de l'horrible Montagne que Dumouriez adresse ses plus fréquens reproches; c'est à mes malheureux amis, que, tantôt par des omissions volontaires, tantôt par des réticences affectées, tantôt par des calomnies directes, il voudroit prodiguer l'opprobre des différens décrets qu'ils ont constamment combattus et dont ils ont été les victimes. C'est encore sur la tombe des républicains qu'il vient insulter à leurs vertus qu'il a persécutées, à leurs bienfaits qu'il a trahis! O Dumouriez! on peut ainsi faire sa cour aux Rois de l'Europe; mais l'histoire est là qui n'eût parlé que de tes talens, et qui devra raconter, avec ton horrible perfidie, toutes tes bassesses.

Malgré les manœuvres d'Hassenfratz et de Pache, Dumouriez commença sa campagne, et déjà son heureuse audace triompha de tous les obstacles. La faction vit que malgré tout il prendroit la Hollande; et dès-lors le Général *Stingel* (je crois) laissa libre passage à Cobourg, qu'il étoit si facile d'arrêter. Une colonne de trent mille Impériaux tomba du ciel apparemment, sans qu'on l'eût apperçue, et culbuta nos cantonnemens. Force fut à Dumouriez de laisser son expédition si heureusement commencée, et de revenir dans la Belgique se remettre à la tête d'une

d'une armée frappée de découragement. Il lui rendit quelque force, quelque consistance, quelque discipline, et obtint encore un avantage assez important à Tirlemont.

La journée de Nerwinde vint ensuite. La défaite de l'aîle gauche entraîna la perte de la bataille. Ecoutez *Miranda*,* il vous dira qu'il fut sacrifié par Dumouriez: écoutez Dumouriez, il vous dira que Miranda se fit battre exprès pour lui arracher la victoire. Moi qui sais que la faction détestoit également l'un et l'autre, je penche à croire que ce fut elle, et elle seule, qui fit les désastres de ce jour. Il étoit décisif; et tout semble annoncer que les premiers, qui, dans l'aîle gauche de Miranda, crierent *Sauve qui peut!* et la débanderent, étoient ces desorganisateurs payés, ces Cordeliers, dignes émissaires de Marat, dignes agens de Lacroix.

Quoiqu'il en soit, l'expédition de la Hollande étoit manquée sans retour, une bataille perdue décidoit la perte de la Belgique; il ne restoit au général, pour couvrir la frontiere, qu'une armée toute découragée, déjà très-reduite, et que les désorganisateurs alloient travailler avec plus de succès. Voilà Dumouriez dans la situation où depuis longtems la faction brûloit de l'amener. A ses yeux la République est désormais perdue; s'il continue de se

* Je crois Miranda à tous égards irréprochable.

battre

battre franchement pour elle, il se perdra tôt ou tard lui-même ! encore un revers, et ses mortels ennemis, les Jacobins, le pousseront à l'échafaud. Que faire cependant ? à quelle cour demande asyle ? quel roi recevra, quel roi ne poursuivra pas, le vainqueur de Brunswick ? Il y avoit bien un autre parti à prendre, plus prompt, plus sûr, plus généreux : assurer la retraite de ses troupes, les ramener sur la frontiere, les placer dans la situation la moins défavorable, de-là écrire à la Convention, — et Dumouriez fait écrire, — écrire une lettre digne de son auteur et des circonstances, dévoiler sans ménagement, non pas quelques foiblesses de tel ou tel républicain, mais tous les crimes de nouveaux royalistes, toutes les infâmes manœuvres de *Pache*, toutes les scélérates propositions de Lacroix ; enfin tous les forfaits d'une faction impie et du cruel étranger qui la soldoit ; puis, à l'exemple du dernier des Brutus et de tant d'autres généraux de l'antiquité..... mais à quoi bon une telle folie ? rien, qu'à sauver son honneur ! rien, qu'à assurer sa gloire ! rien, qu'à lui donner une des premieres places dans l'histoire ! qui lui ! il imiteroit *ces fous de la Convention*, qui dans leur propos vont citant sans cesse, non pas comme il le dit les Romains, mais, ce qui est un peu différent, les héros de Rome ! non, un tel moyen ne pouvoit nullement convenir au général : jusque-là, sans doute, il avoit été ré-

publicain

publicain *pour ſes intérêts*; mais romaneſque il ne l'avoit pas encore été.

D'autres penſées étoient propres à ſéduire un homme de ſon caractere. Il lui paroiſſoit déſormais impoſſible que la France ne retombât pas ſous le joug de la royauté; ſi les étrangers nous donnoient un roi, ce ne ſeroit qu'à travers des flots de ſang et avec le depotiſme abſolu. C'étoit donc, ſelon cet homme, rendre aux Français un ſervice réel que de traiter en dehors avec Cobourg, en dedans avec *Philippe*, pour le rétabliſſement de la conſtitution de 1789; et dans ce dernier plan le général étoit encore un perſonnage de grande importance. Il eſt vrai qu'il falloit trahir ſes engagemens devant l'Europe, livrer aux poignards des gens de bien cruellement trompés, et dévorer la honte de s'aſſocier aux plus mépriſables des hommes, Lacroix et Marat. Nulle conſidération ne le put retenir. Comme Lacroix et quelques-uns des ſiens vivoient encore, et jouiſſoient même d'une grande popularité au moment où il a publié ſes mémoires; comme par conſéquent ces prétendus *républicains* pouvoient ſervir la cauſe des rois, et qu'il importoit de ne pas leur ôter leur maſque, Dumouriez n'a fait qu'indiquer ſes ſecrettes conférences avec eux. Il avoue du moins l'entrevue de Bouchain. Ce fut quelques jours auparavant, ſans doute, qu'entre ces trois hommes la nuit du 10 Mars fut arrêtée. Ce fut dans la Belgique que tout fut décidé entr'eux.

Ce fut là que la nuit du 10 Mars fut arrêtée, ce fut là que les rôles se distribuerent. De son camp, au sein duquel il demanderoit un roi, le général annonçeroit dans ses manifestes qu'il alloit marcher contre *l'anarchie* et au secours de *la saine majorité* de la Convention : ainsi il donneroit de puissans prétextes aux Jacobins, auxquels il auroit l'air de déclarer la guerre, contre les députés républicains, dont il seindroit de se porter le défenseur. Ainsi il appuyeroit merveilleusement les cris de proscription de Marat, qui ne manqueroit pas de désigner tous *les Girondistes* aux poignards de la foule hébêtée, à laquelle il crieroit, Voilà les royalistes ! voilà les traîtres ! voilà les complices de Dumouriez ! alors on n'avoit autre chose à faire que de donner à la Convention Nationale une séance de nuit, dans le cours de laquelle on dirigeroit sur les républicains tous les coupe-jarêts des Cordeliers, qui ne manqueroient pas de réclamer tous les décrets d'accusation nécessaires ; et même, au besoin, de couper eux-mêmes *les vingt-deux têtes déjà promises à Cobourg*.

Cet affreux complot du 10 Mars, si bien préparé, comment échoua-t-il cependant ? Par le concours des hazards les plus singuliers ; et l'on va s'étonner encore ici des grands effets produits par de petites causes.

Pour être plus près de la Convention, j'avois pris mon logement rue Honoré, très peu au-dessus des Jacobins. Il étoit neuf heures du soir : ma Lodoïska,

doïska, qui, rentrée chez nous, m'attendoit, entendit un affreux tumulte et d'horribles cris. Toujours inquiette pour moi, qui, depuis trois mois, comme la plûpart de mes amis, ne vivoit qu'au milieu des périls, continuellement poursuivi, menacé, outragé, forcé d'avoir des armes pour ma défense et de découcher toutes les nuits, ma chère épouse descendit, et fut jusqu'aux tribunes de l'horrible société d'où partoit tout le bruit. Elle entendit proférer mille calomnies, mille horreurs. Elle vit éteindre les bougies, tirer les sabres. Elle ne sortit de-là qu'avec une multitude forcenée, qui alloit aux *Cordeliers* chercher des auxiliaries, avec lesquelles elle reviendroit incessamment se porter sur la Convention. Lodoïska rentroit quand je revins. Aussi-tôt je volai chez Péthion, où quelques-uns de mes amis étoient rassemblés. Ils causoient paisiblement de quelques décrets à rendre dans quelques semaines. Dieu sait avec quelle peine je les tirai de leur sécurité! Enfin, j'obtins qu'aucun d'eux ne se rendroit à la séance déjà commencée, mais que dans une heure nous nous réunirions, tous les principaux proscrits, dans telle maison où les conjurés ne pouvoient nous deviner. Puis je me rendis promptement à la séance où je trouvai *Kervelegan*, député du Finistere. Ce brave homme courut au fond du fauxbourg Saint-Marceau prévenir un bataillon de *Brestois*, très-heureusement arrivé et retenu à Paris depuis quelques jours, et qui se tint toute la nuit sous les armes,

n'attendant, pour marcher à notre ſecours, qu'une réquiſition ou qu'un coup de tocſin. Moi cependant j'allois de porte en porte avertiſſant Valazé, Buzot, Barbaroux, Salle, et pluſieurs autres. Briſſot étoit allé prévenir les miniſtres de ce qui ſe paſſoit, et déjà celui de la guerre, le brave et malheureux *Beurnonville*, ayant eſcaladé les murs de ſon jardin, avoit rejoint quelques amis, avec leſquels il faiſoit patrouille. Après deux heures de courſe, par une nuit noire et pour ainſi dire au milieu de mes aſſaſſins, je révins au rendez-vous indiqué. Péthion y manquoit. Il étoit pourtant fort expoſé s'il reſtoit chez lui. Je retournai le chercher, et ce trait-ci va le peindre. Comme je le preſſois de venir avec moi, il alla vers ſa fenêtre, qu'il ouvrit; puis, ayant examiné le ciel, *Il pleut*, dit-il, *il n'y aura rien*. Quoique je puſſe lui dire, il s'obſtina à reſter.

Ce ne fut pas la pluie qui arrêta les conjurés, mais cette double meſure de notre abſence et de l'avertiſſement donné *aux Breſtois*. Ils balancerent quand ils ſurent que le décret d'accuſation, qu'ils auroient obtenu, ne pouvoit être ſuivi de l'arreſtation ſoudaine de leurs victimes; et leur courage, toujours ſi grand lorſqu'il ne s'agiſſoit que d'aſſaſſiner, les abandonna tout-à-fait lorſqu'ils apprirent qu'il faudroit combattre. Ils n'étoient que trois mille; les *Breſtois* étoient quatre cents: le moyen de riſquer l'attaque! ils n'oſerent.

Cependant

Cependant ils s'étoient crus d'abord ſi sûrs de leurs coups, qu'avant minuit ils avoient envoyé *officiellement* déclarer leur *insurrection* contre la repréſentation nationale *à la municipalité*, qui ne manqua pas d'en donner avis à la Convention deux grandes heures après, c'eſt-à-dire, lorſque tout devoit être terminé. Ainſi la conſpiration, quoiqu'échouée, eût une ſorte de publicité, du moins dans Paris; et certes, pour prevénir une ſeconde tentative de cette eſpece, à ſuppoſer, comme je le crois, que nous ne puſſions encore tirer vengeance de celle-ci, il convenoit du moins que nous lui donaſſions la plus grande authenticité. Je crus que telle étoit l'intention de Vergniaud, lorſque le lendemain, nous étant raſſemblés une vingtaine pour arrêter ce qu'il y avoit à faire ſur cet évènement, il ſe chargea de la dénonciation. Certes, je ne lui euſſe point abandonné cette entrepriſe, ſi j'avois pu deviner de quelle maniere il comptoit la remplir. Son diſcours fut beau, mais exceſſivement nuiſible. Il prit à tâche d'y tromper l'opinion publique, qui ſe prononçoit déjà très-fortement contre les deux ſociétés parricides, auxquelles une dénonciation vigoureuſement franche, portée devant la France entiere à la tribune de la Convention, eût donné le plus terrible coup. Tout au contraire, il attribua le mouvement du 10 Mars à l'ariſtocratie; c'étoit l'ariſtocratie ſans doute, c'étoit le royaliſme; mais le royaliſme et l'ariſtocratie des Cordeliers et de quelques me-

neurs Jacobins, voilà ce qu'il falloit dire, voilà ce qu'il ne dit pas. Auſſi les deux ſociétés furent-elles charmées du commode manteau que Vergniaud leur donnoit ; et lorſque, dans mon étonnement, je lui demandoit le motif d'une auſſi étrange conduite, il me dit qu'il avoit jugé très utile de dénoncer la conſpiration, ſans nommer les vrais conſpirateurs, *de peur de trop aigrir des hommes violens, déjà portés à tous les excès*. . . . Bon Dieu ! voilà pourtant quelles règles de conduite, quels ménagemens mal-entendus, préparoient les affreux ſuccès de la faction. Encore s'ils n'avoient perdu que nous ! mais ils ont perdu la République !

Le comité Valazé, compoſé, je crois l'avoir déjà dit, mais qu'on me pardonne les répétitions, j'écris avec tant de hâte, compoſé des républicains les plus vigoureux, de ces membres *du côté droit*, qui ne reſſembloit gueres aux côtés droits des deux premieres aſſemblées, profondément affligé de cette nouvelle faute *des Girondins*, me chargea de la réparer, en préparant auſſi une plus ſérieuſe dénonciation de ce complot du 10 Mars. Je l'écrivis, mais je ne pus obtenir de la prononcer. La Montagne, qui redoutoit ma véracité, employoit toujours tous les moyens de ſon exécrable tactique, menaces, cris, clôture de diſcuſſion, révolte des tribunes, pour m'empêcher de parler. De-là vient que dans les derniers tems on ne me voyoit jamais à la tribune. Je pris le parti de faire im-

primer

primer ce discours. On y trouvera toutes les principales circonstances, tous les principaux auteurs* de cette conspiration. Je n'y ait rien avancé que de très-exact ; et malheureusement presque toutes les conjectures que j'y ai hazardées sur les évènemens, dont l'avenir me paroissoit gros, ont encore été des prédictions. Son titre est, *A la Convention Nationale et à mes Commettans, sur la Conspiration du* 10 *Mars et la Faction d'Orléans.* Il fut réimprimé dans plusieurs départemens ; à Paris je fus obligé d'en faire tirer jusqu'à six mille exemplaires. Elle eût produit un effet incalculable, si quelques insolens proconsuls, qui, déjà établis dans les départemens, n'y respectoient plus rien, n'en eussent, en ouvrant les paquets, arrêté beaucoup chez les directeurs des postes. Il est impossible de se figurer quelle rage saisit les conspirateurs, quand ce petit ouvrage parut. Ils n'oserent le dénoncer à l'Assemblée, bien sûr que je ne craindrois pas de l'y soutenir, et qu'il en acquerroit plus de publicité. Six mois après, *Amar* en parla indirectement dans l'acte d'accusation con-

* J'en excepte Bourdon de l'Oise. La suite a fait voir, je crois, qu'il n'étoit qu'égaré. Il faut bien qu'il le soit encore, puisqu'aujourd'hui il reste l'ennemi des députés proscrits et mon ennemi. Cela ne m'empêchera pas de lui rendre cette justice, de déclarer qu'il ne paroît pas qu'il ait vraiment appartenu à la faction d'Orléans.

tre les républicains, mais il se garda bien d'en rappeller le titre. En général ils ont grand soin de ne parler de moi que lorsqu'ils y sont forcés ; et surtout ils voudroient bien ensevelir dans le plus profond oubli mes écrits à la Convention. Mon nom, en effet, mon seul nom, rappelle tous les criminels desseins dont je les accusois et qu'ils ont remplis. Aujourd'hui Marat est reconnu *Royaliste*, et bientôt Robespierre sera *tout-à-fait Dictateur*. Je l'ai vu dès 1792, et ce qui est plus méritoire peut-être, j'ai eu le courage de le dire. Dans ce dernier écrit sur la nuit du 10 Mars, non content d'annoncer leur but, j'ai indiqué leurs moyens. J'ai fait voir qu'ils iroient à la tyrannie par le brigandage ; qu'afin, de pouvoir régner, ils pilleroient ; que, pour piller, ils assassineroient. Tout ce que je pouvois dire alors je l'ai dit ; ce qui m'étoit impossible de dire, je l'ai indiqué. Je n'ai rien épargné pour mettre à nud les deux factions dans toute leur laideur. Hélas ! je criois dans le désert ; les conspirateurs étouffoient ma voix autant que possible, et mes amis écoutoient sans entendre. Aussi, plus persuadé que jamais de notre chûte prochaine et infaillible, je disois tous les jours à ma chere *Lodoïska*, Ces hommes-là courent à l'échafaud ; il faudroit promptement me séparer d'eux, *si leur parti* n'étoit pas celui du devoir et de la vertu.

Aujourd'hui

Aujourd'hui j'invite les amis de la liberté, s'il en reſte encore, à rechercher cette brochure du 10 Mars, devenue très rare. Qu'ils la liſent pour ſe faire au moins une idée de l'eſprit de terreur ou d'aveuglement dont étoit frappé un gouvernement, qui, ainſi averti des embûches mortelles dont on l'environnoit, ne fit pas un mouvement pour les rompre. Qu'ils liſent; c'eſt mon dernier écrit dans la Convention: c'eſt, en quelque ſorte, mon teſtament politique; et je ne diſſimule pas que je le regarde comme un morceau précieux pour l'hiſtoire.

Je me contenterai d'ajouter que c'eſt à cette époque, à jamais fatale, du 10 Mars, 1793, qu'il faut rapporter la deſtruction de la liberté de la preſſe, l'entiere violation du ſecret des lettres, les premieres atteintes généralement portées aux propriétés, la naiſſance de la guerre de la Vendée, ſi conſtamment, ſi cruellement, entretenues par Marat, par les municipaux de Paris, par Pache, Ronſin, et la foule de leurs complices, l'envoi de quelques proconſuls dans les départemens; la premiere tentative de la fondation de *ce comité de ſalut public*, qui tyranniſe aujourd'hui la France, et la création de ce tribunal révolutionnaire, qui la couvre de ſang: évènemens odieux, établiſſemens exécrables, qui n'étoient encore que le prélude et les moyens de tous les fléaux, de toutes les épouvantables plaies, dont mon pays alloit être frappé. . . .

Amis

Amis de la liberté, gémiſſez, gémiſſez donc, mais n'oubliez pas que ces crimes ne furent pas ceux de la république. La république ! ils ne nous ont jamais permis de l'établir ! c'étoit pour l'avilir, pour la rendre haïſſable, pour la perdre à jamais, qu'ils affectoient ſans ceſſe de mêler ſon nom à leurs cruelles turpitudes. Tous les forfaits qu'ils ont commis, ce ſont encore ceux de la royauté.

Je ne quitterai pas cet article ſans une obſervation de quelqu'importance. Lorſque la *force* eût arraché ce décret du tribunal révolutionnaire, nous ſentîmes qu'il falloit du moins nous réunir pour bien choiſir ſes prétendus *jurés*. Nous parvînmes, en effet, à nommer d'honnêtes gens; mais auroient-ils accepté ? Marat n'attendit pas l'évènement. Il cria à la contre-révolution, menaça d'appeller le peuple, fit caſſer le ſcrutin, fit décréter ſa liſte. On ſent bien qu'il n'y avoit mis que les brigands les plus déterminés; c'étoient pour la plûpart des maſſacreurs de Septembre : ils n'ont pas changé de rôle, ils ont ſeulement changé de théâtre; et maintenant, comme alors, c'eſt toujours au nom *de la loi* qu'ils aſſaſſinent. Quelques-uns étoient tirés du milieu de *ces défenſeurs de la République*, nouvelle ſociété de brigands qu'on ne pouvoit comparer qu'aux Septembriſtes. Dans le nombre, figure un monſieur *Nicolas*, perſonnage curieux, dont Camille Deſmoulin parle dans l'un

l'un des cinq numéros de ſon Vieux Cordelier. On y verra que ce vrai Jacobin, d'abord réduit à vivre de pommes-cuites, doit ſa petite fortune de deux cents mille livres, qu'il mange avec toutes les mauvaiſes filles, et le droit de vie et de mort qu'il exerce contre tous les gens de bien, au gros bâton dont il raſſura la lâcheté naturelle de monſieur Robeſpierre, au moment où celui-ci commença à ſonger qu'à force de bavarder, de calomnier, et de proſcrire, il pourroit bien devenir roi de France.

Cependant Dumouriez, avide de ſang républicain, attendoit nos têtes. Il dût être étonné d'apprendre le mauvais ſuccès de la nuit deſirée; mais, trop avancé pour faire un pas en arriere, il paſſa le *Rubicon*. On peut lire dans ſes mémoires l'hiſtoire de ſes opérations, qui n'eſt que celle de ſes fautes. Imprévoyance, légereté, préſomption, voilà tout ce qu'on y trouvera. En moins de quinze jours tous ſes plans avorterent. Il avoit tout arrangé, excepté les moyens d'exécution. Très-grand ſur un champ de bataille, Dumouriez eſt très-petit dans les champs de l'intrigue. Malheureuſement pour lui on ne ſe bat pas toujours, et plus malheureuſement, dès qu'il ne ſe bat plus, il a la fureur d'intriguer.

Nous commençions à reſpirer, lorſqu'un Bordelais, fait priſonnier à la bataille de Nerwinde, puis délivré par un échange, vint raconter à Guadet,

ſon

ſon ami, qu'ayant été à portée de ſe lier d'amitié intime avec un des officiers de l'armée impériale, il avoit appris de lui que l'état-major de Cobourg ſe flattoit qu'avant peu vingt-deux têtes tomberoient dans la Convention. Guadet me rapporta cette nouvelle, dont nous plaiſantâmes; mais jugez de notre ſurpriſe et des réflexions qui la ſuivirent, lorſqu'à quelque tems de-là, Monſieur Pache vint à la tête des prétendues ſections de Paris préſenter la fameuſe pétition qui nous proſcrivoit, au nombre de *vingt-deux*. Je crois que ce fût cette preuve irréſiſtible de la connivence des principaux de la Montagne avec l'Autriche, qui enfin pouſſa Guadet, naturellement plein de force et de courage, à faire contre Marat ce vigoureux diſcours qui valut à celui-ci ſon trop célèbre décret d'accuſation, et cette abſolution plus célèbre qui auroit dû finir d'éclairer toute la France ſur l'infamie de ce Tribunal Révolutionnaire et de la faction qui l'avoit créé.

J'ai, ſur cette pétition contre les vingt-deux, quelques anecdotes aſſez piquantes à rapporter; et qu'on me pardonne les anecdotes, elles ſervent à peindre les hommes; et d'ailleurs ce n'eſt pas l'hiſtoire que j'écris. Je jette à la hâte quelques notes pour elle. Une main plus heureuſe fera le choix ..... Mais la tyrannie le permettra-t-elle? O dieux!

Après

Après que Pache eût lû la pétition, Boyer-Fonfrede demanda la parole : il en uſa avec beaucoup de grace et d'eſprit ; et quand il en vint à ces mots, ou à-peu-près, *Quant à moi, je regrette de n'être pas au nombre de ceux ſur leſquels la Municipalité de Paris appelle aujourd'hui les poignards !* preſque toute l'Aſſemblée ſe leva par un mouvement ſpontané : preſque tous crierent, *Tous ! tous !* On venoit de toutes parts nous féliciter et nous embraſſer. Il n'y eut qu'une cinquantaine de féroces Montagnards, qui, conſternés d'un effet ſi contraire à leurs deſſeins, garderent leurs places et le ſilence. Ce fut pourtant la même Aſſemblée, qui le 2 Juin rendit, contre les mêmes proſcrits, ſur l'énoncé des mêmes calomnies, un décret d'accuſation ; il eſt vrai qu'alors trois mille Jacobins gardoient toutes les iſſues de la ſalle, et tenoient quatre-vingt pieces de cannon braquées contr'elle.

Et, lorſque Pache, après ſa mémorable lecture, quittoit la barre pour entrer dans la ſalle, un député (Maſſuyer) fut à lui. *N'auriez-vous pas encore,* dit-il au Maire éhonté, *une petite place pour moi ? il y auroit cent écus pour vous.* Ce fut là, ſans doute, le crime capital du malheureux Maſſuyer, et l'unique cauſe de ſa proſcription. Après le 31 Mai, ils le mirent hors la loi ; il a péri ſur l'échafaud.

Ce qu'il eſt important de remarquer, c'eſt que cette premiere liſte de proſcription, ayant été de vingt-deux membres, la ſeconde liſte, apportée quelques ſemaines après à la Convention par les municipaux

municipaux et les adminiſtrateurs de Paris, fut encore de vingt-deux, quoique tous les noms ne fuſſent plus les mêmes. Au moment du décret d'accuſation, Marat fit faire encore, de ſon autorité ſouveraine, quelques changemens. Il en ôta quelques noms, celui de *Lanthenas* par exemple; mais il eut ſoin de les faire remplacer par d'autres, et en pareil nombre, remarquez bien; de maniere que les proſcrits furent toujours vingt-deux. Enfin, lorſqu'après la priſe de Lyon, le procès des députés républicains ſe fit Péthion, Buzot, Guadet, Salle, Valady, Barbaroux, et moi, nous n'étions pas dans leurs mains. La liſte auroient dû par conſéquent ſe trouver réduite d'un tiers; cependant elle fut encore complettée; et les victimes, conduites à l'échafaud, ſe trouverent, ſi non vingt-deux, du moins vingt-un. Cette étrange identité de nombre, à quatre époques différentes, donne lieu de préſumer que le nombre de vingt-deux têtes, toujours ſuivi, étoit apparemment celui, que, par un des premiers articles de ſon traité ſecret avec les puiſſances étrangeres, *la Montagne* s'étoit engagée de fournir.

Encore, s'ils étoient ſatisfaits d'avoir obtenu la chûte et la mort des républicains, mais ils les pourſuivent dans la tombe! Mais, non contens d'inſulter à leur malheur, ils continuent de calomnier leurs vertus! Que le pere de l'anarchie, le chef des hommes de ſang, le grand exterminateur, un Marat, le plus corrompu, le plus vil, le plus impu-

dent

dent des royaliſtes gagés par l'étranger, l'eût fait, je l'aurois trouvé tout ſimple. Il ne me paroîtroit pas moins naturel, que Robeſpierre, envieux de toute eſpece de mérite, avide de tout pouvoir, continuât à s'efforcer de rendre haïſſables les hommes qui l'écraſoient de leurs talens, les ſeuls, peut-être, qui puſſent apporter d'invincibles obſtacles à ſes projets de tyrannie ; les ſeuls dont la mémoire encore, s'élévant contre lui, le pourroit précipiter de ce trône, où maintenant il touche de ſa main hypocrite, calomniatrice, et ſanglante ; de ce trône, où il ne lui faut plus qu'un forfait pour s'aſſeoir. Mais, qu'un homme, juſtement fameux, en qui l'on vit briller de grands talens, auquel d'ailleurs la multitude ne peut ſoupçonner actuellement quelqu'intérêt à altérer la vérité, et qui, bien que travaillé d'une immoralité profonde, ne paroiſſoit pas néanmoins aſſez complettement perverti pour faire cauſe commune avec les plus mépriſables mortels, que Dumouriez, dans des mémoires publiés ſix mois après l'inique condamnation des plus dignes républicains, ſe joigne pour les décrier encore à la tourbe de leurs bourreaux, on peut s'en étonner, on doit ſe demander pourquoi ?

Le moyen le plus facile de déſhonorer l'homme le plus eſtimable qu'on voudroit perdre, Dumouriez l'emploie contre ceux-ci, ſans nulle pudeur. Tout le mal que d'autres ont fait, il le leur impute ; tout le bien qu'ils ont voulu faire, il le leur conteſte,

teſte. Tous les décrets ridicules ou odieux qu'il ſait bien que la Montagne arrachoit par ſa vile tactique ou par la terreur, il affecte de les donner pour l'œuvre de toute la Convention; et, ſi vous en exceptez quelques exterminateurs, ce n'eſt jamais aux membres de cette hideuſe faction qu'il adreſſe les épithetes les plus flétriſſantes.

Quoiqu'il arrive, c'en eſt aſſez ſur Dumouriez: revenons à la Convention. Depuis longtems j'avois prévu les malheurs du 31 Mai; ils arriverent, quand je commençois à ne plus attendre. Marſeille venoit enfin de terraſſer les buveurs de ſang; Bourdeaux ne les avoit pas laiſſés approcher de ſes murs; le *Jura*, preſque tout le Midi, ſe levoit contre la *Montagne*; il ne manquoit plus que Lyon à cette coalition ſainte: Lyon prit les armes, et chaſſa ſa municipalité contre-révolutionnaire. A cette derniere nouvelle, la Montagne ſentit qu'il n'y avoit plus de ſalut pour elle, que, dans un coup de déſeſpoir, elle ſe ſaiſit des cordes du tocſin.

Dans la nuit du 30 au 31 Mai, l'orage s'annonçoit ſi violent, que la néceſſité de découcher pour la cinquantieme fois peut-être s'étoit fait ſentir. Une chambre écartée, où ſe trouvoient trois mauvais lits, mais de bonnes armes et de bons diſpoſitions pour la défenſe, nous reçut, Buzot, Barbaroux, Guadet, Bergoing, Rabaud-Saint-Etienne, et moi. A trois heures du matin, le bruit du tocſin nous réveilla. A ſix heures, nous deſcendîmes bien armés.

Loin

Loin du lieu des séances, nous prîmes cependant le parti de nous y rendre. Près des Thuileries, nous traversâmes plusieurs groupes de coquins, qui, nous ayant reconnus, firent mine de nous attaquer. Ils n'y auroient pas manqué, s'ils n'avoient vu nos armes. Je me souviens que l'un d'entre nous, Rabaud-Saint-Etienne, étoit si inquiet qu'il n'auroit pas fait grande résistance. Pendant toute la route il s'écrioit, *Illa suprema dies!* . . . . hélas, je ne devois pas le revoir!

Quand nous entrâmes dans la salle, trois Montagnards s'y trouvoient déjà. En montrant l'un d'eux, je dis à Guadet, Vois-tu quel horrible espoir brille sur cette figure hideuse? Sans doute, s'écria Guadet, c'est aujourd'hui que Clodius exile Cicéron. Le Montagnard ne nous répondit que par son affreux sourire.

Ce jour-là pourtant leur espérance fut trompée. Elle écrit principalement fondée sur le désarmement projetté de la section de la Butte des Moulins, qui, depuis trop longtems, leur donnoit de l'inquiétude. Cette opération préliminaire achevée, ils nous accusoient de lui avoir fait prendre la cocarde blanche, et le décret d'accusation étoit enlevé. Quelque chose dérangea le plan. La section, instruite des calomnies répandues contre elle, et de la descente du faubourg Saint-Antoine, eut le bon esprit de sentir qu'elle ne devoit pas plus quitter ses armes que son innocence, et que c'étoit à la vic-

toire à la juſtifier. Elle ſe retrancha dans le Palais-Royal, chargea ſes armes, braqua ſes canons, les chargea à mitraille, et tint les mêches allumées. Cinq ſections environnantes ſe diſpoſoient à l'appuyer. Les quarante mille hommes du faubourg Saint-Antoine, arrivés ſur la place, en face du Palais-Royal, arrêterent, quoiqu'on pût leur ſuggérer, pour les pouſſer à combattre, qu'il convenoit d'envoyer une députation pour vérifier les faits. La députation, reçue au milieu du brave bataillon de la Butte des Moulins, trouva la cocarde tricolore ſur tous les chapeaux, et le cri de la République dans toutes les bouches. On ſe réuni, on s'embraſſa, l'on danſa, et pour cette ſoirée le complot des Jacobins avorta.

Le lendemain, comme j'entrois à la ſéance, on vint m'apprendre que la municipalité venoit de faire arrêter la citoyenne Rolland. Il me devint ſenſible que le cours des forfaits n'avoit été que ſuſpendu. J'engageai les principaux proſcrits à ſe réunir: pour la derniere fois nous allâmes dîner enſemble. Moins occupés de notre repas, que de la ſituation très critique où nous étions, nous examinions quel parti reſtoit à prendre, lorſque le tocſin recommença à ſe faire entendre de toutes parts. Un moment après, quelqu'un vint donner à Briſſot la fauſſe nouvelle, qu'on étoit allé mettre les ſcellés dans nos domiciles reſpectifs. Tremblant pour ce que me reſtoit de plus cher, pour ma Lodoïſka, que peut-

être

être ils alloient arrêter, je répétai ſuccinctement, mais avec chaleur, mon opinion et les puiſſans motifs dont je l'appuyois. Déſormais nous ne ferions plus rien à la Convention, où la Montagne et les Tribunes ne nous permettoient plus de dire un mot, rien qu'animer les eſpérances des conjurés, charmés d'y pouvoir ſaiſir d'un ſeul coup toute leur proie. Il n'y avoit non plus rien à faire à Paris, dominé par la terreur qu'inſpiroient les conjurés, maîtres de la force armée et des autorités conſtituées, ce n'étoit plus que *l'inſurrection départementale qui pût ſauver la France.* Nous devions donc chercher quelqu'aſyle ſûr pour cette ſoirée, et demain et les jours ſuivans partir les uns après les autres, uſant de nos divers moyens, et nous réunir ſoit à Bourdeaux, ſoit dans le Calvados, ſi les inſurgés, qui déjà s'y montroient, prenoient une attitude véritablement impoſante. Sur-tout *il falloit éviter de demeurer en ôtage entre les mains de la Montagne; il falloit ne pas retourner à l'Aſſemblée.*

Que ne m'avez-vous cru, Briſſot, Vergniaud, Genſonné, Mainveille, Valazé, vous tous honorables victimes que la poſtérité vengera? C'etoit *Leſage* et moi qui vous avions, le 10 Mars, arrachés à la fureur de vos ennemis. Secondés par vous, nos efforts pour le ſalut de la liberté n'auroient peut-être pas été plus heureux. Peut-être, tous enſemble, n'aurions-nous pas réuſſi davantage à réveiller dans les cœurs l'ardent amour de la patrie, la haîne vi-

goureuſe dûe à l'oppreſſion, mais du moins je n'aurois point à gémir aujourd'hui ſur votre chûte prématurée.

Preſſé de courir au ſecours de Lodoïſka en péril, je les quittai, ne ſachant pas encore ce qu'ils arrêteroient; je ne pus décider mon épouſe à quitter ſa maiſon, qu'après l'avoir aſſurée que moi-même je n'y rentrerois plus. Elle courut chercher la mere de Barbaroux, avec laquelle elle alla ſe réfugier chez une parente. C'eſt de-là qu'elles entendirent durant toute la ſoirée le tocſin, la générale, et les cris des furieux, qui demandoient nos têtes. Tremblante, déſeſpérée, hors d'elle-même, la pauvre mere de mon digne ami pouſſoit des gémiſſemens ſourds, et tomboit dans de longs évanouiſſemens. *On vous élévera*, s'écrioit-elle, *des hommes parfaits, pour que vous les égorgiez.* Les yeux ſecs, mais le cœur déchiré, mon épouſe, craignant que je n'euſſe pu gagner l'aſyle indiqué, n'attendoit que la mort. En quelques heures, beaucoup de ſes cheveux blanchirent. Quelle poſition, grand Dieu! et ce n'étoit, O ma chere Lodoïſka! ce n'étoit que le commencement des épreuves auxquelles te condamnoient mon ſort cruel et la tendre généroſité qui te portoit à le partager.

J'étois chez un ami, ſur lequel je devois compter toujours. Il m'avoit, dix ans auparavant, rendu d'importans ſervices; peut-être en reconnoiſſance de ceux dont mon pere avoit aidé ſa jeuneſſe. La

mienne

mienne n'avoit pas eu de plaisirs dont son fils, à-peu-près du même âge, n'eût été le compagnon ou le confident. Sa mere prétendoit m'aimer comme elle l'aimoit, et ne me donnoit pas d'autre nom. Il y avoit, dans cette maison, une niece et trois neveux, qui m'étoient bien chers. Je les avois vus naître. Ils avoient grandi sous mes yeux chez leur pere, que j'avois plusieurs raisons de chérir, et qui nous fut enlevé trop tôt. Depuis plusieurs années chez leur oncle, ils répondoient aux témoinage de ma tendre amitié par une amitié pareille. Depuis quelque tems j'avois pu leur rendre service presque à tous. M'écartant pour eux, et pour eux seuls, du principe sévere, et mal-entendu peut-être, de n'user de mon crédit pour aucun ami, pour aucun parent, pour personne qui tînt à moi, si ce n'est dans le cas d'une injustice à réparer, considérant d'ailleurs que cette famille d'honnêtes gens, ruinée par la révolution, renfermoit plus de talens qu'il n'en falloit pour les emplois auxquels je les faisois appeller, j'avois placé dans les bureaux, si non très bien, au moins assez avantageusement, le pere et le fils. Le plus jeune des neveux, et puisse-t-il m'aimer toujours autant que je le chéris encore ! je l'avois mis dans une maison d'éducation, où il devoit recevoir des instructions analogues aux grandes dispositions qu'il annonçoit. Enfin, ma Lodoïska et moi nous caressions cette idée, que, dès qu'il se présenteroit un parti convenable, nous donnerions la

moitié de notre modique fortune pour établir la niece. Qu'on me pardonne ces détails ; ils paroîtront minutieux, bientôt on jugera qu'ils étoient néceſſaires.

Je paſſai quinze jours dans cette maiſon, puis trois ſemaines chez un brave jeune homme dont j'aurai occaſion de parler une autre fois.

Cependant la journée du 2 Juin avoit été fatale à la plûpart de mes amis. L'hiſtoire remarquera ſans doute que cette émeute eût lieu pour la délivrance d'Hébert, contre lequel la commiſſion des vingt-un avoit prouvé qu'il travailloit à diſſoudre la Convention, et convaincu aujourd'hui d'avoir été l'agent des puiſſances étrangeres, et contre une eſpece de fou furieux du nom de *Varlet*, qu'ils ont guillotiné depuis comme voleur. L'hiſtoire remarquera que trois mille brigands deſtinés contre la Vendée furent long tems cantonnés à deux lieues de nous, puis ramenés au jour critique pour nous aſſiéger dans notre ſalle. L'hiſtoire remarquera que le Comité *Révolutionnaire* de la commune étoit preſque tout compoſé d'étrangers, de l'Eſpagnol *Guſman*, du Suiſſe *Pache*, de l'Italien *Dufourny*, et que Marat étoit de Neufchâtel. L'hiſtoire remarquera que les conjurés, ayant eu ſoin de placer les bandes, dont ils étoient ſûrs, tout près et autour de notre ſalle, de maniere que les bataillons d'honnêtes gens ne puſſent en approcher, et l'inſidieuſe motion d'aller vers

le

le peuple ayant été décrété, *Hérault-Sechelle*, préſident de l'Aſſemblée, et par conſéquent marchant à ſa tête, fit mine de conduire les repréſentans du peuple vers les citoyens, mais qu'arrêté par un cordon de troupes et par *Henriot*, que les conjurés venoient de nommer commandant, par Henriot, qui ſignifia au préſident qu'il ne paſſeroit pas, et le chapeau ſur la tête cria, *Canonniers, à vos pieces!* Hérault-Sechelle, dis-je, à qui ſon rôle avoit été preſcrit, rentra effectivement, et ſe contenta de promener les repréſentans dans le jardin des Thuileries, de toutes parts cerné par les troupes municipales. L'hiſtoire remarquera, qu'il eſt aujourd'hui reconnu de tous, que ce Hérault-Sechelle étoit un agent des puiſſances. L'hiſtoire remarquera que le décret d'arreſtation des vingt-deux fut rendu ſur la motion de Couthon. L'hiſtoire remarquera que le 2 Juin, au moment où le tocſin ſonnoit encore, où la Convention aſſiégé n'avoit plus d'exiſtence, et rendit le décret d'arreſtation contre les vingt-deux et la commiſſion des douze, Marat dit au peuple *qu'il lui falloit un chef*; et je ne doute pas qu'aujourd'hui le comité de ſalut public n'ait cent mille preuves irréfiſtibles que Chaumette étoit avec Marat, l'un des principaux agens de l'étranger, comme *Châlier* à Lyon, et *Savon* à Marſeille; mais le publier ſeroit auſſi jetter trop de défaveur ſur les Robeſpierre, Barère, et autres tyrans, qui ne ſont montés où ils

ſe trouvent que par ces infames échellons; d'ailleurs ces trois brigands ſont morts; ils ne peuvent plus rien contre le Septemvirat de ſalut public; au lieu qu'Hébert et Chaumette, étant pleins d'audace et de vie, il a bien fallu les guillotiner pour régner, et, pour les guillotiner, dire ce qu'ils étoient. L'hiſtoire, ſi une main libre peut l'écrire, remarquera ſur-tout, en citant ce libelle, ayant pour titre, *Procès de Briſſot et de ſes Complices*, la foule des dénonciations ridicules et contradictoires qu'il renferme, l'invraiſemblance des niaiſeries qu'on fait répondre à mes infortunés amis, tandis qu'il ne dit pas un mot du beau diſcours de Vergniaud, ſi redoutable à la faction, qu'elle ne rougit pas d'en faire défendre l'impreſſion et la publication. L'hiſtoire remarquera que ce libelle fait aujourd'hui leur plus belle juſtification, puiſqu'il conſtate que des ſept témoins entendus contr'eux, quatre ont été Chaumette, Hébert, Chabot, et Fabre-d'Eglantine, maintenant reconnus pour avoir été les agens des puiſſances, et deux autres ſont Pache et Léonard-Bourdon, qui ſeront auſſi dévoilés dès que l'intérêt du comité de ſalut public l'exigera. Mais ce qu'il faut dire à l'hiſtoire, c'eſt que le 20 Mai une autre conſpiration devoit être exécuté contre les républicains de la Convention. On avoit fabriqué des pieces de correſpondances entr'eux et Cobourg. Dans la nuit du 20 au 21 Mai on devoit

voit arrêter chacun des vingt-deux au moment où il rentreroit chez lui ; le conduire dans une maiſon iſolée du faubourg Montmartre, où tout étoit diſpoſé pour les forfaits médités. Là, chaque victime parvenu à une piece du fond, trouvoit des Jacobins qui la Septembriſoient, et on les enterroit toutes dans une foſſe déjà creuſée dans un jardin dépendant de cette maiſon : le lendemain on annonçoit leur émigration, et l'on publioit leur *prétendue* correſpondance avec Cobourg. Le plan avoit été délibéré chez Pache, maire de Paris. La commiſſion des vingt-un avoit les preuves de toutes ces abominations ; plus de cinquante dépoſitions écrites et ſignées les atteſtent : une partie des pieces étoit entre les mains de Bergoing, l'un des membres de cette commiſſion des vingt-un, lequel les dépoſa enſuite entre les mains des adminiſtrateurs du Calvados, qui, au moment de leur paix, n'auront pas manqué de les remettre à la Montagne. Une partie plus conſidérable étoit au pouvoir de Rabaud (St.-Etienne) ; je ne ſais ſi elle aura été ſauvée.

Cependant les départemens indignés parloient de vengeance. Buzot, qui ne s'étoit pas laiſſé prendre, et Barbaroux qui venoit d'échapper à ſes gendarmes, étoient avec Gorſas à Caen, devenu le chef de l'inſurrection de l'Oueſt. Ma chere épouſe avoit été voir pluſieurs fois Valazé, mis chez lui en état d'arreſtation, et qui ne voulut jamais profiter des cent mille facilités qu'il avoit pour ſon évaſion, diſant, comme

Genſonné,

Genſonné, qu'il étoit utile à la république que le plus grand nombre des députés accuſés partît pour aller échauffer tous les cœurs; mais qu'il convenoit que quelques-uns reſtaſſent pour ôtage et garans de l'innocence de ceux qui partoient. Il avoit dit à ma Lodoïſka, que je ſerois bien néceſſaire dans le Calvados: celle-ci me voyoit dans un aſyle ſûr, et ſentoit à quels périls j'allois m'expoſer, quand j'en ſortirois; mais dans cette âme généreuſe, la patrie l'emportoit ordinairement ſur l'amour. Pour m'aider à quitter ma retraite, elle n'attendoit que les paſſeports qu'on devoit envoyer de Caen, à Valazé, pour moi. Ils arriverent enfin: ce fut le 24 Juin que ma femme et moi nous partîmes de Paris. A Meulan, nous fûmes obligés de changer de voiture. Notre nouveau conducteur étoit un furieux Maratiſte, qui vomiſſoit mille injures contre ces *coquins de députés* qui alloient dans les départemens mettre tout en feu. Il ajouta que l'un d'eux, Buzot, avoit d'abord trompé les habitans d'Evreux, mais qu'enfin ceux-ci déſabuſés venoient de l'arrêter, et l'alloient reconduire à Paris. Jugez de mon émotion! Celle de Lodoïſka n'étoit pas moins vive. Pourtant nous ſoutînmes gaiement cette converſation, qui ne finit qu'à la couchée. Le lendemain d'aſſez bonne heure nous entrâmes dans Evreux, où nous reconnûmes tous les menſonges de la veille. Cette ville étoit toujours en pleine inſurrection. Différens obſtacles nous y arrêterent juſqu'au ſoir.

Nous

Nous allions partir, lorſque je vis paroître un homme, que d'abord je pris pour un ſpectre. C'étoit Guadet : déguiſé en garçon tapiſſier, il avoit fait vingt-deux lieues, à pied, dans la journée, le plus ſouvent par des chemins de traverſe. Le lendemain il me repréſenta qu'au milieu des dangers et dans la vie pénible et périlleuſe que nous allions mener, il ne convenoit point d'emmener nos femmes avec nous. Je me reproche de l'avoir cru trop facilement. Je ne me rappelle pas, ſans une vive douleur, les larmes que notre ſéparation fit verſer à ma femme. Si je l'euſſe emmenée, peut-être nous ſerions à-preſent en Amérique.

Guadet et moi nous arrivâmes à Caen le 26. Les huit départemens, ſavoir, cinq de la ci-devant Bretagne et trois de la Normandie, étoient coaliſés. Ils venoient d'envoyer à Caen leurs commiſſaires, et leur force armée étoit ſur le point d'arriver. Wimpfen, général de toutes les troupes, avoit juſques là borné tous ſes exploits à des voyages et des paroles. Sous les plus frivoles prétextes, il différoit toute eſpece d'organiſation. Je le vis bientôt, et je n'eus pas de peine à me convaincre qu'il étoit un franc royaliſte, car il ne prenoit pas celle de le diſſimuler. Je demandai à Barbaroux et à Buzot ce qu'ils pouvoient attendre d'un tel homme, pour le ſoutien de notre cauſe. Celui-ci me répondit, que Wimpfen étoit homme d'honneur, royaliſte à la vérité, mais incapable

de

de trahir ſes engagemens. Je trouvai que l'autre étoit entierement ſéduit par les qualités très aimable de Wimpfen. Guadet et Pétion, qui venoient d'arriver, ne concevoient pas mes allarmes. Ils s'étonnoient de mon exceſſive promptitude à ſoupçonner quiconque n'étoit pas Républicain comme moi. Dès lors je vis que tout devoit aller à Caen, comme tout avoit été à Paris. Wimpfen étoit aimé des *Normands*, il avoit dans l'adminiſtration du Calvados un parti conſidérable; il s'étoit attiré la confiance des *Bretons*. Pour le deſtituer, il n'eût fallu rien moins que le concours de tous nos moyens, de tous nos efforts; et je me voyois ſeul. Tout alloit donc manquer dans cette partie de la République. D'ailleurs, beaucoup de *Normands*, qui annonçoient pour nous les diſpoſitions les plus favorables, parceque, ſur la foi des journaux, ils nous avoient cru royaliſtes, changerent abſolument, dès qu'ils eurent appris, par nos diſcours, et ſur-tout par nos actions, à nous connoître mieux. Mes dernieres eſpérances ſe porterent donc vers le Midi. Si ma femme eût été à Caen, nous aurions été nous jetter à Honfleur, ſur un bâtiment qui retournoit à Bourdeaux, et comme il nous eût été très-facile de reconnoître auſſi-tôt que là rien n'alloit mieux qu'ailleurs, nous nous ſerions embarqués ſur le premier bâtiment Américain, et nous ſerions aujourd'hui tranquilles à Philadelphie.

Trois

Trois ſemaines s'écoulerent ainſi, pendant leſquelles Wimpfen ne fit rien que porter à Evreux les deux mille hommes arrivés de divers départemens. Cependant le bruit public groſſiſſoit tellement cette petite troupe, qu'on la diſoit à Paris forte de trente mille hommes. Déjà les gens de bien ne craignoient plus d'y parler haut, et de ſe préparer à renverſer leur affreuſe municipalité. Déjà pluſieurs ſections avoient envoyé leurs commiſſaires à Evreux, leſquels avoient rapporté dans Paris divers imprimés propres à faire connoître nos vrais ſentimens, et notamment une piece qu'ils ont appellée, je ne ſais pourquoi, le Manifeſte de Wimpfen, et qui étoit une déclaration des commiſſaires des départemens coaliſés, déclaration que j'avois faite avec beaucoup de ſoin, qui n'annonçoit que paix, fraternité, ſecours aux Pariſiens, mais guerre à outrance et châtiment exemplaire à quelques-uns de la Montagne, à la Municipalité, aux Cordeliers : et cette diſtinction très-juſte avoit produit le meilleur effet dans Paris. Les commiſſaires d'ailleurs avoient vu, et aſſuroient qu'on calomnioit indignement cette force départementale, quand on lui imputoit de porter la cocarde blanche et de vouloir la royauté. Tout enfin ſe diſpoſoit de maniere que ſi, dans ce moment, nos armes euſſent obtenu un premier ſuccès, la révolution ſe faiſoit à Paris, ſans que la force départementale eût beſoin d'y

d'y entrer; mais ce n'étoit point des ſuccès que nous préparoit Wimpfen.

La Montagne, exceſſivement inquiete, avoit enfin ramaſſé dans Paris dix-huit cent fantaſſins, dont la bonne moitié faiſoit des vœux pour nous, et ſept ou huit cent garnemens, auſſi lâches que brigands. Tout cela venoit d'entrer à Vernon. Ce ne fut qu'alors que Wimpfen parla de faire attaquer cette ville; et voilà que tout d'un coup un Monſieur de Puyſay, dont on n'avoit jamais entendu parler, nous fut préſenté par le général, comme un militaire plein de républicaniſme et de talent: ce fut lui que Wimpfen chargea de l'attaque de Vernon; et certes il remplit très-bien ſes inſtructions ſecrettes.

Pour ſurprendre l'ennemi, il ſortit en plein jour et au bruit de la générale. Il marcha par une grande chaleur, puis fit paſſer une nuit au bel air, à des ſoldats qui n'avoient point de tentes, et dont la plûpart n'avoient jamais campé. La journée du lendemain, il la perdit toute entiere à l'attaque d'un petit château, qu'il eut l'honneur de prendre: puis l'ennemi, ayant été ainſi bien et duement averti de toutes les manieres, pour lui donner plus d'avantage encore, il fit faire une halte à l'entrée d'un bois, diſtant de Vernon de moins d'une lieue, il remiſa pour ainſi dire les canons l'un derriere l'autre le long d'un mur, laiſſa toute la petite armée dans le plus grand déſordre, ne lui donna pas même de ſentinelles, et s'alla coucher dans une chaumiere, à

une

une demi-lieue de là. Une heure après, parurent tout-à-coup quelques cents hommes qui firent sur les nôtres, entierement surpris, trois décharges à mitraille, mais, selon toute apparence, les canons n'étoient chargés qu'à poudre: car tout ceci n'étoit évidemment qu'une parade bien préparée. Quoiqu'il en soit, la déroute se mit aussi-tôt parmi des soldats, qui ne savoient à qui ils avoient affaire, qui pouvoient à peine trouver leurs armes, et qui demandoient vainement leur chef. Ce fut une fuite si prompte, que sans les plus braves d'Isle et Vilaine, qui tinrent bon quelques momens, pas un canon ne revenoit. Au reste, personne ne reçut une égratignure: et l'ennemi ne fit point trente pas pour poursuivre sa facile victoire. Cela n'empêcha point Monsieur de Puysay, que l'administration *de l'Eure* conjuroit de ne point l'abandonner, de déclarer qu'Evreux n'étoit point tenable; et en effet, dès le lendemain, il s'éloigna de seize lieues, abandonnant, sans coup férir, tout un département.

A l'arrivée du courier qui nous apportoit tant de tristes nouvelles, Wimpfen ne parut pas même étonné: il y a plus, il nous assura bientôt qu'il n'y avoit rien de malheureux dans tout cela; il parla de fortifier Caen, de déclarer cette ville en état de siege, d'organiser une armée un peu forte, et de créer un papier monnoie qui auroit cours dans les sept départemens restés à la coalition. Ces ouvertures offroient matiere à de longues réflexions.

Salle

Salle et moi, après en avoir longtems conversé, demeurâmes convaincus que le général, loin de vouloir marcher à Paris, avoit le dessein de nous enfermer avec lui dans la ville où son parti dominoit, d'y établir ses communications avec l'Angleterre, de nous commettre avec elle, s'il étoit possible; enfin, de se servir de nous selon les circonstances, ou pour faire sa paix avec la Montagne, si elle abattoit la coalition du Midi, ou pour faire sa paix avec les républicains du Midi, s'ils abattoient la Montagne. Nos collegues, à qui nous communiquâmes nos conjectures, nous trouvèrent des visionnaires; il ne falloit pour les convaincre rien moins que ce qui arriva bientôt après.

Le général nous fit demander à nous tous députés un entretien qu'il annonçoit devoir être de la plus grande importance: il débuta par nous peindre notre situation comme très-critique, si nous ne savions prendre un parti vigoureux. Il alloit à Lisieux organiser ses troupes, et asseoir son camp de manière à opposer pour le moment une belle défense. Mais l'avenir exigeoit quelque chose de mieux: il revint à ses projets sur Caen, à ses propositions de création d'un papier monnoie, &c. &c. Et comme il convenoit d'appuyer les raisonnemens par la terreur, quoiqu'on dût savoir qu'un tel moyen ne pouvoit rien sur des hommes accoutumés à braver journellement les fureurs et les assassins de la Montagne; un officier, qui sans doute avoit le mot,

mot, entra tout-à-coup, et, d'un air effrayé, vint apprendre au général qu'il y avoit une émeute, que le peuple arrêtoit les convois pour l'armée, et que même il se faisoit des motions très-violentes contre les députés. Wimpfen eut l'air de se fâcher de la précipitation avec laquelle on venoit annoncer des nouvelles alarmantes: Allez, ce n'est rien, dit-il à l'officier, parlez raison au peuple, appaisez-le; donnez un peu d'argent, s'il le faut. Quand cet homme nous eut quitté, le général crut pouvoir hazarder la grande proposition. Réfléchissez bien sur tout ce que je vous ai dit, reprit-il; je sens que pour exécuter de grandes choses il faut de grands moyens. Mais tenez, je vous parle franchement, je ne vois plus qu'un parti capable de nous procurer sûrement et promptement des hommes, des armes, des munitions, de l'argent, des secours de toute espèce: *C'est de négocier avec l'Angleterre, et moi j'ai des moyens pour cela; mais il me faut votre autorisation et votre engagement.*

Le lecteur peut compter que j'ai bien retenu les expressions mêmes que je souligne ici; et je lui garantis du moins le sens des phrases précédentes.

Je ne sais si l'on se peindra l'effet que ces paroles produisirent sur mes trop confians amis. Tous en même tems, saisis d'indignation, sans s'être un instant consultés, se leverent. La conférence fut à l'instant rompue, quoique le général ne négligeât rien pour essayer de la renouer.

Je penſe que chacun voit le piege infâme, où ce digne allié de la Montagne vouloit nous enlacer. Si la peur ou le deſir de la vengeance nous y euſſent entraînés, c'en étoit fait de la République et de notre honneur. *La Montagne* avoit bientôt contre nous des preuves victorieuſes. C'étoit elle qui étoit républicaine ; c'étoit nous qui voulions la royauté. Tous les républicains, pourſuivis comme royaliſtes, étoient arrêtés, empriſonnés, guillotinés. Notre conſpiration, auroit-elle dit, s'étendoit dans le Midi. C'étoit nous, ce n'étoit pas elle, qui avoit livré Toulon aux Anglois. Je ſais bien qu'après leur affreux triomphes, ils n'ont pas manqué de le dire ; mais ils n'ont trouvé, parmi les gens éclairés et de bonne foi, perſonne qui les ait crus. C'eſt à l'accuſation non moins ridiculement calomnieuſe de fédéraliſme, qu'ils ſe ſont vus réduits à recourir.

Wimpfen, un peu déconcerté, nous quitta ſans laiſſer paroître de reſſentiment. Seulement en nous répétant qu'il partoit pour Liſieux, il nous inſinua, qu'afin de contenir quelques malveillans, qui travailloient dans la ville de Caen à nous dépopulariſer, nous ferions mieux d'y reſter tous.

Dès le lendemain, Barbaroux et moi, nous nous rendîmes à Liſieux. Le général fut un peu ſurpris de nous y voir ; mais il ne nous en fit pas un moins bon accueil. Nous apprîmes ce qu'il ne nous diſoit pas, qu'il venoit d'avoir une confé-

rence

rence ſecrette avec l'un de ces envoyés des chefs de la Montagne, qui, depuis trois ſemaines, alloient jettant les aſſignats par poignées dans Evreux et par-tout ſur leur paſſage, et qui bientôt, très ſûrs apparemment d'une protection puiſſante, vinrent continuer le même manege de corruption, juſques dans la ville de Caen, ſous nos yeux mêmes. Au reſte, nous trouvâmes dans Liſieux beaucoup d'individus armés, et point de ſoldats: nulle organiſation, nulle diſcipline, la fureur de motionner. Une main ſecrette avoit en un jour décompoſé même les bataillons *Bretons*, juſqu'alors fort bien tenus. Le général eut grand ſoin de nous faire remarquer tout ce déſordre, et d'en conclure qu'il ne pouvoit tenir là, qu'il falloit ramener toutes les troupes à Caen, faire de cette ville le point central de réſiſtance, &c. Pourtant il voulut bien ne pas nous répéter ſes propoſitions Angloiſes.

En effet, la retraite ſe fit le jour ſuivant; alors tous mes amis reconnurent bien, que nos affaires étoient perdues dans les départements de l'Oueſt. En vain le général, rentré dans Caen, où il avoit toujours voulu s'établir, montra des diſpoſitions pour une défenſe ſérieuſe; en vain il compoſoit ſon état-major, diſtribuoit convenablement les troupes, s'occupoit de choiſir l'aſſiette d'un camp, établiſſoit des batteries de 18; toutes ces démonſtrations n'abuſoient plus nos collegues.

Il paroît démontré, que, la veille, Wimpfen avoit fait donner, par l'un des envoyés du comité de salut public, avis à la Montagne ; et j'espere qu'on m'entend ; ce n'est pas à toute la Montagne, ni même à tous ses chefs, mais aux principaux Cordeliers *de la Montagne*, tels que Lacroix, Fabre d'Eglantines, &c. qui vouloient également jouer et abuser les Républicains Pétion, Guadet, &c. et le dictateur Robespierre, que Wimpfen, dis-je, avoit fait donner avis du mauvais succès de ses ouvertures Angloises, et de l'inutilité d'en renouveller la proposition : qu'alors la Montagne avoit résolu de se borner à dissoudre notre noyau de force armée, mais sans renoncer à jetter sur tout notre parti cette couleur de royalisme, dont ils avoient besoin pour nous perdre ; et ce fut, sans doute, à cette époque seulement, qu'elle arrêta de livrer, au moins en apparence, Toulon aux Anglois. Ce que j'indique là pourra d'abord surprendre quiconque est tout-à-fait mal-instruit des affaires ; mais, quand le moment sera venu, je m'expliquerai davantage sur cette horrible comédie de Toulon.

Avant de parler du triste dénouement de nos affaires dans la ville de Caen, je dois compte de quelques évènemens intéressans, que j'ai laissés en arriere, pour ne point interrompre le cours des faits majeurs.

Wimpfen

Wimpfen venoit de partir pour Liſieux, lorſque nous vîmes arriver à Caen, pour nous y offrir ſes ſervices, un mauvais général, mais bon partiſan, une eſpece de commandant de huſſards, excellent pour de vigoureux coups de main, et qui étoit homme à conduire les bataillons, tambour battant, juſques ſur le Carrouzel; c'étoit *Beyſſer*. Nous le recommandâmes à Wimpfen, qui l'éconduiſit doucement. L'autre auſſi-tôt chercha à débaucher toute la cavallerie; puis, croyant à ce prix avoir fait ſa paix avec la Montagne, il courut à Paris lui vanter cette manœuvre, à la ſincérité de laquelle on ne crut pas ſans doute, puiſqu'il fut, à quelque tems de-là, guillotiné. Ce qui m'inſpiroit au reſte quelque confiance en lui, c'eſt qu'il étoit accompagné d'un de mes dignes amis, ancien et pur Jacobin, républicain à toute épreuve, *Bois-Guyon*, ſon adjudant-général, jeune homme de la plus grande eſpérance, qui eſt enſuite malheureuſement tombé dans les mains de nos ennemis, et qui a eu la tête coupée à Paris, en même tems que *Girey-Dupré*, qui méritoit bien d'avoir un tel compagnon de ſa glorieuſe mort.

C'étoit quelque tems auparavant, qu'à l'intendance, où nous logions tous, s'étoit préſentée, pour parler à Barbaroux, une jeune perſonne, grande, bien-faite, de l'air le plus honnête, et du maintien le plus décent: il y avoit dans ſa figure, à

la fois belle et jolie, et dans toute l'habitude de ſon corps un mélange de douceur et de fierté, qui annonçoit bien ſon âme céleſte : elle vint conſtamment accompagnée d'un domeſtique, et attendit toujours Barbaroux dans un ſallon, par où quelqu'un de nous paſſoit à chaque inſtant. Depuis que cette fille a fixé ſur elle les regards de l'univers, nous nous ſommes mutuellement rappellé toutes les circonſtances de ſes viſites, dont il eſt clair maintenant qu'une grace, ſollicitée pour quelques-uns de ſes parens, n'étoit que le prétexte. Son véritable motif étoit ſans doute de connoître quelques-uns des fondateurs de cette République, pour laquelle elle alloit ſe dévouer ; et peut-être elle étoit bien-aiſe auſſi, qu'un jour ſes traits fuſſent bien préſens à leur mémoire. Ils ne s'effaceront pas de la mienne ! O Charlotte Corday ! c'eſt en vain que tous les deſſinateurs *Cordeliers* paroîtront conſpirer enſemble, pour ne donner qu'une copie défigurée de tes charmes ; tu ſeras toujours ſans ceſſe devant nos yeux, fiere et douce, décente et belle, comme tu nous apparus toujours ; ton maintien aura cette dignité pleine d'aſſurance, et ton regard ce feu tempéré par la modeſtie ; ce feu dont il brilloit, lorſque tu nous vins rendre ta derniere viſite, la veille du jour où tu partois pour aller frapper un homme, dont ils ne feront pas non plus oublier l'horrible difformité,

mité, quelques efforts qu'ils tentent pour le repréſenter moins hideux.

Je déclare, j'affirme, que jamais elle ne dit à aucun de nous un mot de ſon deſſein. Et, ſi de pareilles actions ſe conſeilloient, et qu'elle nous eût conſultés, eſt-ce donc ſur Marat que nous euſſions voulu diriger ſes coups? Ne ſavions-nous pas bien, qu'il étoit alors tellement dévoré d'une maladie cruelle, qu'il lui reſtoit à peine deux jours d'exiſtence? . . . Humilions-nous devant les décrets de la Providence; c'eſt elle qui a voulu que Robeſpierre et ſes complices vécuſſent aſſez long-tems pour s'entredétruire, aſſez long-tems pour qu'il fût bien prouvé, devant la nation Françaiſe, à qui cette révélation ſolemnelle finira par ouvrir les yeux, que les uns étoient de traîtres royaliſtes, et l'autre le plus ambitieux des tyrans.

Au reſte, dans la tourmente des grands évènemens qui ſe paſſoient à cette époque, peu de perſonnes ont aſſez remarqué ce qu'il y a de ſublime dans la fière conciſion des réponſes de cette fille étonnante aux vils coquins qui l'ont jugée; combien elle eſt magnifique auſſi d'expreſſions et de penſées, cette épître immortelle, que, peu d'heures avant ſa mort, elle adreſſa à Barbaroux, et que, par un profond ſentiment de délicateſſe républicaine, qui ne pouvoit affecter que cette grande âme, elle eut ſoin de dater *de la chambre de Briſſot.* Ou rien de ce qui fût beau dans la

révolution Françaiſe ne demeurera, ou cette épître doit paſſer à travers les ſiècles. O mon cher Barbaroux, dans ta deſtinée, pourtant ſi digne d'être déſirée toute entiere, je n'ai jamais vraiment envié que le bonheur qui a voulu que ton nom fût attaché à cette lettre; ah! du moins, dans ſon interrogatoire, elle a auſſi prononcé le mien. J'ai donc reçu le prix de tous mes travaux, le dédommagement de mes ſacrifices, de mes peines, des inquiétudes dévorantes que j'endure dans ton abſence, O ma Lodoïſka! des tourmens, des derniers tourmens, qui me ſont réſervés, ſi j'apprends qu'habiles à me frapper dans le dernier, mais le plus précieux, de mes biens, nos féroces perſécuteurs ont pu t'aſſaſſiner. Oui, quoiqu'il arrive, j'ai reçu du moins ma récompenſe; Charlotte Corday m'a nommé; je ſuis ſûr de ne pas mourir!... Charlotte Corday, toi, qui ſerois déſormais l'idôle des républicains, dans l'élyſée où tu répoſes avec les Vergniaux, les Sidney, les Brutus! entends mes derniers vœux, demande à l'Eternel qu'il protège mon épouſe, qu'il la ſauve, qu'il me la rende, demande-lui qu'il nous accorde, dans notre honorable pauvreté, un coin de terre libre, où nous puiſſions repoſer nos têtes, un honnête métier par lequel je nourriſſe Lodoïſka, une obſcurité complette qui nous dérobe à nos ennemis; enfin, quelques années d'amour et de bonheur; et, ſi mes prieres ne ſont pas exaucées, ſi ma Lodoïſka

devoit

devoit tomber sur un échafaud, ah! que du moins je ne tarde point davantage à l'apprendre, et bientôt j'irai dans les lieux où tu regnes, me réunir avec ma femme, et m'entretenir avec toi!

Je parcours ce dernier paragraphe, et ne me dissimule pas qu'après l'avoir lu, plusieurs personnes crieront au fanatisme. Fanatisme soit! ce ne sont pas les hommes froids qui font les grandes choses. Il étoit fanatique aussi ce jeune homme, dont l'histoire redira l'action. Eh! que je regrette de ne me pas rappeller son nom! — La belle Corday venoit d'entrer en prison: un jeune homme accourt, demande à se constituer prisonnier à la place de Charlotte, et à subir le châtiment qu'on lui prépare. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les Cordeliers ne lui accorderent qu'une partie de sa demande; ils ne laisserent pas longtems survivre à celle pour laquelle il avoit voulu mourir.*

---

* Un autre, il étoit député extraordinaire de Mayence, et s'appelloit Adam Lux, pénétré d'admiration, fit à la hâte un petit discours sur l'action de Corday, et poussa le courage jusqu'à imprimer cette apologie, en proposant d'élever à cette héroïne une statue avec cette inscription: PLUS GRANDE QUE BRUTUS!

Aussi-tôt on le jetta à l'Abbaye. En y entrant, il s'écria dans un transport de joie, Je vais donc mourir pour Charlotte Corday! On lui coupa la tête quelques jours après.

Quand les *Bretons*, qui faiſoient, à bien dire, l'unique force de notre armée, apprirent que leurs aſſemblées primaires avoient accepté la conſtitution, ils s'étonnerent ; et, dans le nombre, des motionneurs, ſans doute bien payés, prouverent ſubtilement que combattre à préſent la *Montagne*, ce ſeroit ſe conſtituer faction : en général, quand la victoire n'eſt pas certaine, ou ne s'annonce point facile, on aime mieux retourner chez ſoi que de ſe battre. Cependant nos Bretons, naturellement très braves, héſitoient encore : on les travailla ſi bien, qu'ils furent entraînés : d'ailleurs, les adminiſtrateurs du Calvados, qui n'en ont pas été moins guillotinés depuis, oſerent leur ſignifier, qu'ayant accepté la conſtitution, ils ne pouvoient plus les tolérer dans la ville de Caen. Les fédérés Bretons, ainſi lâchement abandonnés, reprirent le chemin de leurs foyers.

On croit bien que Wimpfen avoit un ſauf-conduit de la Montagne, et une occaſion toute prête pour l'Angleterre. Je ne ſais ce que devint M. de Puyſay, qui s'étoit ſi complaiſamment fait battre auprès de Vernon. Quant à Madame de Puyſay, elle s'étoit retirée à Bourdeaux ; elle y fut dénoncée par un ſubalterne, qui n'étoit point initié aux myſteres. On l'arrêta, et on l'envoya à Paris ; mais on n'a plus entendu parler d'elle ; et quoiqu'elle ſoit très jolie, bien des gens pourront croire avec moi, que

que ſa beauté n'eſt pas la véritable cauſe de la clémence, dont les brigands uſerent envers elle.

Mais le malheureux reſte des principaux fondateurs de la république, les députés proſcrits, que devinrent-ils? Leurs cruelles aventures ſeront l'objet de la derniere partie de ces mémoires.

Après avoir, dans le tourbillon d'une grande ville, longtems étudié les hommes, au ſein de leurs habitudes les plus efféminées, au milieu des commodités du luxe et des jouiſſances de la galanterie, qu'ils appelloient l'amour; après avoir vu, auprès de ces ſybarites perdus de molleſſe, un peuple abatardi, qui ſembloit n'avoir plus de force que pour porter, ſans déſeſpoir, l'énorme peſanteur du joug; j'avois oſé prononcer, que jamais les oppreſſeurs ni les opprimés n'auroient aſſez de courage, ceux-ci pour tenter de ſe relever, ceux-là pour oppoſer quelque réſiſtance à l'inſurrection, s'il n'étoit pas vraiment impoſſible qu'elle eût lieu. Je ne m'étois trompé qu'à demi: un grand changement s'annonça dans le gouvernement de la France; l'intérêt particulier réveilla les paſſions fortes; mais leur premier choc fut heureuſement plus bruyant que terrible.

Les évènemens prirent enſuite un caractere plus ſérieux; les factions hardies ſe prononcerent. Entre

tre la cour, qui conſpiroit pour le retour de tous les abus, et le parti d'Orléans, qui ne paroiſſoit les combattre, qu'afin de les reſſuſciter à ſon profit, des conjurés vertueux ſe firent jour: à la ſuite de leurs généreux efforts, une Convention s'aſſembla, chargée de *conſtituer* la République; malheureuſement elle ne put jamais que la *décréter*. Ce ne fut d'abord qu'un vain nom; ce fut bientôt un nom funeſte; il fit avorter la *choſe*. Cependant, entraîné preſque malgré moi ſur ce grand théâtre, que je croyois celui des paſſions les plus nobles, qu'aperçus-je au premier coup d'œil? Du milieu de la Montagne juſqu'à ſon ſommet, c'étoient l'ignorance préſomptueuſe prétendant à tous les profits de la célébrité, l'avide cupidité aſpirant aux richeſſes, la crapule vile eſpérant de longues débauches, la vengeance atroce préparant des aſſaſſinats, la baſſe envie déſeſpérée de l'influence du talent, l'inſatiable ambition dévorée du beſoin de régner au prix de tous les forfaits. Et, lorſque de tels ſcélérats commencerent à l'emporter, lorſque ſur des monceaux de dépouilles, ſur les débris de toutes les propriétés, la foule, à leur voix obéiſſante, ſe baigna dans les flots d'un ſang innocent, lorſque le pillage organiſé par les *magiſtrats*, l'athéiſme réduit en principe, et deux cent mille échafauds ordonnés par la loi, ſouillerent ma patrie, je fus obligé de reconnoître, que, de toutes les eſpeces de ſervitude, celle que l'anarchie produit eſt encore la plus intolérable. Quand

c'eſt

c'eſt la multitude ignorante et trompée qui regne, les crimes auſſi ſe multiplient autant que les maîtres. C'eſt à voler que l'un s'attache, c'eſt à tuer que l'autre ſe plaît; celui-ci prend plaiſir à tourmenter, empriſonner, ſupplicier, ſon ennemi; celui-là préfere de *réquérir* ſa femme; cet autre, dédaignant de gaſer le mot, aime mieux violer ſa fille; trop heureuſe la victime ſi le bourreau ne la maſſacre pas enſuite; enfin, vous diriez que chacun s'excite à inventer quelques-uns des attentâts, dont la nature n'eſt pas encore gémi; dès qu'on le trouve, il eſt conſacré; d'autres ſcélérats travaillent avec ardeur à quelque découverte nouvelle, qui n'aura pas moins de ſuccès. C'eſt ainſi, que, dans ma patrie déſhonorée, pluſieurs milliers de brigands profeſſent le crime; et, parmi les crimes, préferent, choiſiſſent, préconiſent, ce qu'il y a de plus honteux, de plus repouſſant, de plus horriblement nouveau. C'eſt ainſi, qu'après de la Vendée, un repréſentant s'égare juſqu'à qualifier un bourreau *le vengeur du peuple*; et *vertu civique*, la férocité qui le porte à prendre, en pleine *aſſemblée populaire*, et à tenir l'engagement de couper, chaque jour peut-être, vingt têtes de Français. C'eſt ainſi, qu'à *Commune-Affranchie*, (quelle dériſion exécrable dans ce changement de nom!) *Collot-d'Herbois*, auſſi repréſentant du peuple, *Ronſin*, commandant d'une armée, et quelques autres *patriotes*, déliberent tranquillement, pendant quelques heures, de quelle maniere

nière on s'y prendra pour assassiner, avec une cruauté plus solemnelle, huit ou dix mille Lyonnais. C'est ainsi qu'au bruit de la mitraille qui les déchire, et des cent coups de sabre dont on les acheve, un peuple nombreux fait rétentir l'air de ses applaudissemens. C'est ainsi que la *guillotine* deviendra l'autel national, sur lequel le frere poussera civiquement son frere, ou le pere son fils. C'est ainsi qu'une malheureuse femme, coupable d'avoir, en gémissant, accompagné son mari jusqu'au lieu du supplice, sera condamné, au grand contentement de la multitude, à passer plusieurs heures sous le fatal couteau qui répandra sur elle, goutte à goutte, le sang fraîchement versé de son époux, dont le cadavre est auprès d'elle .... là ... sur l'échafaud! .... C'est ainsi que tout-à-coup, comme un torrent nouveau qui n'a point de digues, une masse incommensurable de forfaits inconnus chez les nations les plus féroces, se répandra sur un vaste empire, et menacera d'envahir l'univers. Oh! pourquoi ne m'a-t-il fallu rien moins que cette expérience, pour être convaincu de cette vérité funeste, que, sans distinction d'opulence ou de misere, de grandeur ou d'obscurité, je dirai même, en général, d'un vain savoir ou d'une ignorance complette, et sous la seule exception de la *vertu*, qui n'appartient qu'à quelques philosophes privilégiés, les hommes doivent être esclaves, puisque les hommes sont méchants, ou rampent devant les méchants.

Tant

Tant qu'il nous reſta quelque eſpérance d'abattre cette ſecte impie, nous courûmes les départemens, moins pour y chercher des aſyles, que pour lui chercher des ennemis. Soins inutiles ! Le dégoûtant machiavéliſme d'Hébert alloit l'emporter. Déjà la peur, diſſimulée ſous le nom de prudence, venoit de diviſer le faiſſeau départemental, de rompre les meſures ſalutaires, et de compromettre la liberté dans ſon dernier rempart. A Marſeille, à Bourdeaux, dans preſque toutes les villes principales, le propriétaire lent, inſouciant, timide, ne pouvoit ſe reſoudre à quitter un inſtant ſes foyers; c'étoit des mercénaires qu'il chargeoit de ſa querelle et de ſes armes; comme s'il étoit mal-aiſé de preſſentir, que ces hommes, achetés par lui, ſeroient bientôt achetés contre lui. De l'autre côté, *la Montagne*, ardente, audacieuſe, rompue aux forfaits, tiroit le glaive contre la patrie. Pour vider quelques tonnes, pour ſurprendre quelques femmes, pour ouvrir quelques coffres forts, d'indignes ſoldats ſervoient *la Montagne* : aux cris de Vive la république ! ils venoient égorger les républicains; pour que leur pays fût libre, ils accouroient l'aſſervir. Vomis de la *capitale*, comme d'une Rome moderne, les plus vils ſuppôts du royaliſme déguiſé, les plus infâmes agens de la corruption, apportoient des fers aux *provinces conquiſes*, déjà prêtes à ſe proſterner devant leur ſanglant proconſulat. Les cités, jadis les plus fieres,

fieres, commençoient à tomber devant deux ou trois *Jacobins*. C'en étoit fait de la république ! Et nous, ſes malheureux fondateurs, nous allions éprouver tout ce que peut avoir de plus affreux, le ſort de quelques proſcrits trop connus, que tous les ſcélérats perſécutent, que tous les lâches abandonnent. Ceux, de qui nous avions, à travers d'immenſes dangers, conſtamment protégé les biens, ne nous offriroient point, dans nos détreſſes, la moindre parcelle de cette fortune, que demain ils levreroient toute entière, à genoux, au premier brigand qui voudroit s'en ſaiſir. Ceux, dont nous défendions, depuis dix mois, la vie, au péril de la nôtre, plutôt que d'expoſer un inſtant la leur, refuſeroient de nous entrouvrir leurs portes. Dans l'horreur des nuits ſombres, ſous les intempéries d'un ciel orageux ; épuiſés que nous ſerions, d'avoir ſans repos erré tout le jour dans les bois, preſſés de la faim, tourmentés de la ſoif, on ne nous laiſſeroit, contre nos beſoins renaiſſans et les aſſaſſins, d'autre défenſe que notre courage, notre innocence, un reſte d'eſpoir ; mais auſſi les prodiges d'une Providence évidemment protectrice. Nous verrions des amis féroces par puſillanimité méconnoître leur ami. Elle m'étoit réſervé à moi cette épreuve, la plus douloureuſe de celles que j'euſſe à ſubir. Infortuné ! Des amis de vingt ans te chaſſeroient de leur demeure ; ils te repouſſeroient juſques aux pieds de l'échafaud. . . . J'avois

vois vu les hommes en maſſe dans leur vie publique, et je les avois déteſtés ; j'eus lieu de les trop bien connoître en détail dans leur vie privée, et le mépris ſuivit la haine. Puiſque même en un pays que je croyois prêt à ſe régénérer, les gens de bien ſont ſi lâches et les méchants ſi furieux, il eſt clair que toute aggrégation d'hommes, pompeuſement appellée *peuples*, par des inſenſés tels que moi, n'eſt réellement qu'un imbécille troupeau trop heureux de ramper ſous un maître.* Eh Robeſpierre ou Mazanielle, Marat ou Néron, Caligula ou Châlier, Hébert ou Pitt, Cartouche même ou Alexandre, Deſrues ou d'Orléans, qu'importe ! Tout ſcélérat, s'il eſt ambitieux, et, que les circonſtances le pouſſent, peut parvenir à ce qu'ils appellent de hautes deſtinées : ſeulement, le plus habile quelquefois, doit rouler des hauteurs dans l'abyme, et c'eſt au plus malheureux de régner.†

* Qu'on ſe ſouvienne de la ſituation où j'étois, et qu'on pardonne de telles réflexions à l'excès du malheur.

† Cromwel, à qui Robeſpierre reſſemble ſi fort, aux talens près ; Cromwel, qui, naturellement cruel et indévot, ſavoit auſſi, par une double hypocriſie, affecter le penchant à la clémence et le zele pour la cauſe de Dieu ; Cromwel, une fois ſur le trône, ſe croyoit ſans ceſſe entouré d'aſſaſſins. Il ne ſe fioit point à ſes gardes. Il avoit des piſto'ets le jour dans ſes poches, et

Au milieu de tant de dépravation cependant, il eſt conſolant d'avoir à déclarer, que, juſqu'en France, il exiſte encore quelques êtres dignes de la liberté. Nous les avons trouvés ſur-tout parmi les individus de ce ſexe réputé frivole et timide. Ce ſont des femmes qui nous ont prodigué les ſoins les plus touchans, et tous ces courageux ſecours qu'une compaſſion généreuſe ne ſait point refuſer au malheur non mérité. O ! Madame * * *, je ne puis vous nommer aujourd'hui ſans vous perdre ; mais la vertu ne reſte pas ſans récompenſe ; et s'il eſt toujours impoſſible que je vous produiſe à la reconnoiſance des républicains, du moins n'en doutez pas, celui qui fit à ſon image votre âme céleſte, votre Dieu, le mien, un Dieu de bienfaiſance et de bonté, n'oubliera point quels périlleux devoirs vous avez remplis pour nous, et comment, environnée de nos bourreaux, vous leur avez dérobé leurs victimes. . . .*

Les

---

et ſous ſon chevet la nuit. Il mangeoit à peine. Il ne dormoit plus. Chaque ſoir il changeoit d'appartement et de lit. Qui donc, à ce prix, préféreroit la couronne à la mort ? Bien des lâches coquins, ſans doute ! Mais en concluera-t-on qu'ils ſeroient heureux ? Et n'eſt-il pas bien vraiſemblable qu'il vaudroit mieux, même pour eux, mourir ?

* Hélas ! cette généreuſe femme, c'étoit la belle-ſœur de Guadet, c'étoit la Citoyenne Bouquet. . . . Elle eſt morte ſur l'échafaud :

Les adminiſtrateurs du Calvados venaient de donner aux autres adminiſtrations le ſignal d'une honteuſe défection. Ils avoient fait ſecretement leur paix avec *la Montagne*, ſans nous en donner aucun avis ; le troiſieme jour ſeulement, ils nous prévinrent, et voici comment: ils envoyerent placarder à la porte même de *l'Intendance*, où ils nous logeoient, l'affiche Montagnarde, qui portoit notre décret de HORS LA LOI. Les Bretons, qui partoient le lendemain, furent indignés de cette perfide inſolence : ils nous offroient leurs armes : nous les acceptâmes, non pour exercer des vengeances, mais afin de pourvoir à notre ſûreté. Quand nous eûmes déclaré à leurs députés, que nous comptions aller au milieu d'eux, chercher une retraite, et ſauver la liberté dans leurs départemens, ce ne fut qu'un cri de joie.

Le lendemain fut en effet le jour du départ. Nous nous diviſâmes en trois troupes, qui chacune alla ſe réunir à l'un des trois bataillons. Nous marchions comme ſimples ſoldats, et ceux qui nous avoient reçus paroiſſoient contents et fiers d'avoir pour *camarades* cette vingtaine de repréſentans, pour qui la France, preſque toute entiere, venoit de s'inſurger ; car les départemens coaliſés

---

l'échafaud : on l'a aſſaſſinée avec ſon mari, ſon-beau-frere, et le pere de Guadet. Elle eſt morte ! et Julien fils, ſon aſſaſſin, reſpire ! Dieu de juſtice, où donc ès-tu ?

n'etoient pas moins de ſoixante-et-neuf. Notre ſituation eut d'abord quelque choſe d'aſſez doux et de très-piquant. Je trouvois, pour moi, fort agréable de faire avec ces braves gens ma journée à pied, de boire et manger avec eux, ſur la route, le verre de cidre, le petit morceau de beurre et le pain de munition; puis, à la couchée, d'aller avec un billet, prendre modeſtement mon logement chez un particulier, qui, me croyant un volontaire, ne ſe gênoit nullement avec moi, et me diſpenſoit par là de toute eſpece de cérémonie. Cette maniere de faire charmoit nos Bretons; il eſt vrai que *l'Ille et Vilaine*, *la Mayenne*, et ſur-tout *le Finiſtere*, n'étoient point tombés dans l'énorme faute qu'avoit faite le Midi, de n'armer que des mercenaires. La plûpart de ces volontaires étoit des jeunes gens bien élevés, très-inſtruits de la querelle qu'ils alloient ſoutenir, et qu'il eût été difficile d'acheter. Mais quelque précaution que l'on eût priſe, on n'avoit pu empêcher des brouillons, des hommes ardens ou foibles, et quelques anarchiſtes déguiſés, de ſe gliſſer dans les compagnies, et, quoiqu'en très petit nombre, aidés de leur vile tactique et de toutes leurs déteſtables intrigues, ils finiſſoient ſouvent par donner la loi. Nous l'avions vu déjà dans Lifieux; nous eûmes bientôt occaſion d'en faire une expérience plus triſte.

Après pluſieurs marches nous étions arrivés à *Vires*. J'y avois appris que *la Montagne*, enhardie par

par nos revers, faiſoit dans Paris des arreſtations multipliées. Je tremblois pour ma femme. Un peu fatigué, je m'étois couché à ſix heures : il étoit minuit, je n'avois pu fermer l'œil : on vient me dire qu'une dame me demande : c'étoit elle ! Qu'on juge des tranſports de ma joie !

Digne amie ! à peine les aboyeurs des journaux de Paris avoient-ils beuglé *la grande Victoire de Vernon remportée SUR LES ROYALISTES du Calvados*, que, preſſentant le reſte de nos déſaſtres, elle s'étoit hâtée de vendre tout ce qu'elle avoit de bijoux. Elle venoit me déclarer que, déſormais attachée à mon ſort, elle accouroit chercher auprès de moi l'exil, la miſere peut-être, et certainement une foule de dangers. C'eſt alors, que, pénétré de ſa généroſité, bien convaincu que ma mauvaiſe fortune ne pouvoit rien changer à ſes diſpoſitions, j'oſai la preſſer de former des liens que je deſirois depuis ſi long-tems, et que ſon divorce, prononcé depuis dix mois ſeulement, ne m'avoit pas permis d'obtenir encore. Hélas ! ſous quelles auſpices ce contrat fut juré ! Pétion, Buzot, Salle, et Guadet, furent nos témoins.

Ma femme me preſſoit de courir au port le plus voiſin, et de nous y jetter dans le premier bâtiment qui voulut nous porter en Amérique. Je lui montrai Lyon, Bourdeaux, Marſeille, faiſant pour *la République* un dernier effort, que mon devoir étoit d'aller aider. Soit ! dit-elle, mais nous ne nous ſé-

parerons plus. Je le jurai. Que de fois je devois, malgré moi, violer mon ſerment!

A *Fougeres*, les bataillons ſe ſéparerent: *Mayenne*, pour regagner Laval; *Ille et Vilaine*, pour rentrer dans Rennes; *le Finiſtere* continuoit ſa route ſur Breſt. Chacun des trois deſiroit nous garder et nous promettoit ſûreté chez lui. Sûreté ne ſuffiſoit pas. Nous avions dépêché devant nous, à Rennes, un ami, B****, qui nous mandoit que nous devions nous rendre dans cette ville, où nous trouverions des moyens de gagner la mer, et là quelque chaſſe-marée, qui nous conduiroit à Bourdeaux. Barbaroux combattit vivement cette meſure. Il fit ſentir qu'il valoit beaucoup mieux nous rendre du côté de Quimper, où *Kervelegan*, notre collegue, parti depuis pluſieurs jours, nous auroit infailliblement préparé une retraite momentanée et des moyens d'embarquement. Cette opinion prévalut, et je crois que ce fut très-heureuſement pour nous.

Nous prîmes donc, avec le ſeul bataillon du Finiſtere, le chemin de Fougeres à *Dol*. Nous allâmes coucher à *Antrain*, je crois. Je dis je crois, parceque ma mémoire s'étant fort altérée, j'ai bien retenu les faits; mais tantôt les lieux, tantôt l'époque préciſe de l'évènement m'échappe; et dans la caverne où j'écris, je ſuis dénué de tout ſecours. Je n'ai pas même une carte de France. Au reſte, que le bourg d'Antrain, ſoit en de-çà ou au de-là

de

de Fougeres, toujours eſt-il certain que nous y courûmes quelques périls. Ce lieu étoit fort Jacobiniſé. A-peu-près deux cents coquins avoient formé le doux projet de déſarmer, pendant la nuit, le bataillon diſperſé chez les particuliers, puis de tomber ſur les députés, pour les envoyer à *la Montagne*, s'ils ſe laiſſoient prendre, ou les maſſacrer, s'ils tentoient quelque réſiſtance. La partie fut découverte comme on achevoit de la lier; pour la rompre, nous fîmes doubler les poſtes, et promener de bonnes patrouilles: les égorgeurs s'allerent coucher.

Mais un peu avant Dol, l'alerte devint plus chaude; nous reçûmes la nouvelle certaine que la municipalité de cette ville venoit de mettre ſes volontaires ſous les armes, de braquer ſes canons à la municipalité, et d'envoyer à Saint-Malo demander les ſecours de la garde nationale et de la garniſon de cette place, qui pouvoient, ſelon meſſieurs de Dol, arriver chez eux dans la ſoirée, et par conſéquent aſſez-tôt, puiſque nous comptions y être avant midi, mais ſéjourner juſqu'au lendemain. Sur cet avis, nos braves Finiſtériens ſe préparerent; les armes et les canons furent chargés; nous doublâmes le pas; nous arrivâmes à Dol deux heures plutôt; nous y entrâmes au pas de charge, la bayonnette au bout du fuſil; nous allâmes nous mettre en bataille devant l'hôtel de ville; les canons étoient effectivement braqués,

mais ils se turent : des volontaires allerent en députation sommer le maire de s'expliquer sur les mauvais bruits qui couroient. Il avoua ses démarches, protestant qu'elles n'avoient point pour but d'arrêter le retour du bataillon, mais de saisir les députés *traitres à la patrie*, qu'il receloit dans ses rangs. Cette réponse rapportée aux Bretons les indigna. Si le commandant et nous ne nous étions réunis pour les calmer, la guerre civile commençait dans Dol. Enfin, ils consentirent à ne pas coucher dans cette ville ; mais il y falloit diner du moins. Ils ne voulurent point nous quitter ; nous mangeâmes presque tous ensemble sur la place : Si vous avez tant envie de les prendre, crioient-ils aux passans, battez donc la générale, et venez ! Tout ceci ne nous préparoit gueres à ce qui devoit arriver le lendemain.

A trois lieues au-dessus de Dol, sur la grande route de Dinan, où nous devions coucher, se trouvoit un passage dangereux ; c'étoit un défilé sur une hauteur, à l'entrée d'un bois. Les trois mille hommes de Saint-Malo, qu'on disoit en marche, pouvoient se porter là, et attendre, avec un immense avantage, nos huit cents Brestois. Ils le savoient, et n'en faisoient pas moins bonne contenance : presque tous juroient de périr, plutôt que de nous abandonner. Nous étions nous dans leurs rangs, bien décidés de ne pas tomber vivans dans les mains des satellites de la Montagne. Ma

Lodoïska

Lodoïska et quelques femmes ſuivoient dans une voiture. On peut ſe repréſenter leurs alarmes. Enfin, parvenus au lieu redouté, nous n'y rencontrâmes perſonne.* A Dinan, nous fûmes parfaitement reçus; c'étoit à qui nous offriroit des lits.

A la pointe du jour un grand bruit nous réveilla; c'étoit nos Finiſtériens qui ſe diſputoient ſur la place: les motionneurs de Liſieux avoient paſſé la nuit à travailler les foibles; les foibles étoient entraînés; enſemble, ils avoient provoqué cette Aſſemblée Générale; enſemble, ils crioient, que la Convention étant reconnue, puiſqu'on venoit d'accepter la conſtitution, protéger encore les députés qu'elle venoit de mettre hors de la loi, c'étoit ſe conſtituer faction. Les honnêtes gens, pénétrés de douleur, répondoient que la majorité des départemens ne reconnoiſſoit pas encore les dominateurs de la Convention; que d'ailleurs livrer ou ſeulement abandonner de vertueux repréſentans, qui, prenant confiance entiere aux promeſſes du bataillon, l'avoient préféré aux autres fédérés Bretons, c'étoit déſhonorer le Finiſtere. Cette penſée ſur-tout donnoit à nos amis, encore les plus nombreux, une vigueur qui ne

* On nous a aſſuré depuis, que les trois mille hommes de Saint-Malo avoient, au contraire, délibéré de ne point marcher contre leurs freres du Finiſtere.

leur

leur étoit pas ordinaire. Vainement un courrier venoit d'arriver, apportant l'étrange nouvelle que les trois mille hommes de Saint-Malo venoient ſur Dinan, et que, de l'autre côté, Saint-Brieux faiſoit marcher des troupes; de ſorte que le bataillon alloit ſe trouver entre deux feux : les nôtres diſoient que rein de tout cela n'étoit vraiſemblable; mais que tout cela fût-il ſûr, on ne devoit pas compoſer avec ſes devoirs, et que la mort étoit préférable à la honte. Enfin, les partis s'échauffoient; il étoit poſſible qu'on en vint aux mains; nous réſolûmes de prévenir ce malheur, et de n'eſpérer déſormais notre ſalut que de nous-mêmes. Quand les brave gens apprirent notre réſolution de quitter le bataillon, et de nous aventurer vers Quimper, par des chemins de traverſe, il n'y a ſorte d'efforts qu'ils n'eſſayaſſent pour nous retenir. Le parti étoit pris, ils le virent bientôt; et alors, du moins ils nous prodiguerent les moyens qui nous manquoient : nous ne voulûmes rien accepter de tout l'argent qui nous fut offert, mais nous ſouffrîmes qu'on nous complettât notre ajuſtement de volontaires; c'étoit en cette qualité que nous allions nous mettre en route; il falloit pour notre ſûreté que rien ne nous manquât. On alla nous choiſir les meilleurs fuſils, de bons ſabres, une giberne bien garnie de cartouches, et nous couvrîmes encore nos uniformes d'un de ſes ſarraux blancs, bordeés de rouge, que les ſoldats en route ont coutume

tume d'avoir ; on nous donna pour eſcorte ſix hommes éprouvés, armés comme nous ; enfin, un officier, que je ne nommerai pas, nous ſigna des congés, qui portoient, que nous étions des volontaires du Finiſtere, qui retournoient, par le chemin le plus court, à *Quimper*, lieu de leurs domiciles. Nous avions quarante grandes lieues à faire à pied par des chemins difficiles ; et la prudence ordonnoit que nous y miſſions tout-au-plus trois jours : il n'y avoit donc pas moyen d'emmener ma Lodoïſka ; au moins l'abſence ſeroit courte ; elle alloit, avec un paſſeport bien en règle, ſuivre la grande route, et m'attendroit à Quimper. Notre ſéparation nous coûta pourtant bien des larmes.

Braves hommes du Finſtere,* nous vous quittions, et la plûpart d'entre vous ne devoient plus nous

* J'apprends que le commandant de ces braves eſt un de ceux qui ont honoré les cachots de la Conciergerie, deſtinés auparavant à renfermer le crime : une heureuſe et inconcevable deſtinée l'a conſervé à ſes amis et à la république, qui n'aura jamais de meilleur citoyen. Après quatorze mois de ſouffrance, il jouoit enfin de l'eſtime qu'une vie ſans reproches lui a mérité. C'eſt lui qui ſauva la Convention Nationale au 10 Mars ; c'eſt lui que nous trouvâmes encore dans nos malheurs ; avec quelque modeſtie qu'il cherche à dérober ſon nom, l'hiſtoire le reclâme : l'hiſtoire le ſaura dans des tems plus heureux. Il a expoſé ſa vie en combattant pluſieurs fois pour la liberté ; il l'a expoſée en ſervant ſes amis, les amis de la république, et il

nous revoir; ah! du moins recevez ici les assurances d'une estime qui ne finira qu'avec nous. Souvent, dans les départemens où nous pensions trouver plus d'énergie, nous avons regretté la vôtre. Le moment approchoit, où, réduits à errer sans secours, nous ne trouverions plus des hommes résolus à nous défendre, trop heureux d'en rencontrer qui consentissent à nous recueillir.

Au reste, c'est ici que je dois m'empresser à réparer une omission essentielle: j'ai oublié de dire que cet excellent bataillon du Finistere n'étoit point à l'affaire de Vernon: Wimpsen, instruit qu'il approchoit, et, sachant bien comme il étoit composé, se garda bien d'attendre encore trois jours, lui qui attendoit sans raison depuis un mois; certes, il calcula bien, car je ne doute pas, de quelque talent dont son M. de Puysay se montrât doué pour se faire surprendre, que la surprise n'eût pas eu de succès, si les Finistériens se fussent trouvés là.

Nous partions, cependant, et voici le moment de savoir quels et combien nous étions: Péthion, Barbaroux, Salle, Buzot, Cussy, Lesage (d'Eure et Loire), *Bergoing* (de la Gironde), *Girousst*, *Meillant*, et moi; puis *Girey-Dupré*, et un digne jeune homme, nommé *Riouffe*, qui étoit venu nous

il paroit l'ignorer. Heureux et honorable parti que celui des vrais républicains, appellés Fédéralistes, puisqu'il compte de pareils hommes.

trouver

trouver à Caen ; enfin, nos ſix guides : Buzot avoit encore ſon domeſtique, tout auſſi bein armé que nous : en tout dix-neuf. Il nous manquoit *Lanjuinais*, qui n'avoit fait que paſſer à Caen pour nous embraſſer. *Guadet*, qui s'écartoit toujours du bataillon, et ne s'étant pas trouvé à Dinan au moment critique, fut obligé de continuer ſeul vers Quimper, par la grande route, où il ne fut point reconnu ; *Valadi* reſté en arriere avec un ami, et qui nous rejoignit enſuite par une ſuite d'aventures très favorables ; *Lariviere* reſté longtems du côté de Falaiſe ; *Duchâtel* et *Kervélégan* partis d'avance pour les environs de Quimper, où ils devoient préparer nos logemens ; *Mollevaut* parti depuis quelques jours ; l'Eſpagnol Marchena, digne ami de Briſſot ; enfin, *Gorſas*, qui étoit allé avec ſa fille à Rennes, où il avoit des amis, et d'où il ſortit pour venir ſi imprudemment braver ſes aſſaſſins juſques dans Paris.

Nous ſuivîmes encore la grande route juſqu'à *Jugon*. Là nous prîmes la traverſe, où nous fîmes quelques lieues, et vinmes à l'entrée de la nuit frapper aux portes d'une ferme, dont on ne nous ouvrit que la cuiſine et la grange. Dans la premiere des deux pieces nous ne trouvâmes pour ſouper qu'un ſeul petit lièvre, du pain noir, et de mauvais cidre ; et, dans la ſeconde, pour coucher, que de la paille : pourtant nous mangeâmes fort bien, et nous dormîmes mieux. Le lendemain, à la pointe du jour, il fallut ſe mettre en route.

Nous

Nous avions déjà évité *Lamballe*; nous ne devions trouver dans la traverse que quelques misérables villages, où dix-neuf soldats n'avoient rien à craindre, et deux ou trois bourgs un peu forts, que, par précautions, il faudroit tourner. Une erreur de nos guides nous fit tomber à l'entrée d'une ville, c'étoit *Moncontour:* nous en étions si près, qu'il étoit impossible de s'en écarter, sans se rendre suspects, et sans risquer d'entendre sonner le tocsin. Nous y entrâmes donc: c'étoit justement un jour de marché; plus de quinze cents paysans étoient, avec force gendarmerie sur la place, que nous traversâmes avec une confiance qui n'étoit qu'apparente. Riouffe, mauvais marcheur, étoit resté en arriere: un gendarme l'arrêta, lut son congé, et parut tenté de le conduire à la municipalité: il montra de loin ses camarades; Et où les rattraperai-je? dit-il. On le laissa aller.

Mais comme nous sortions de cette ville dangereuse, nous fîmes une rencontre importante: B*** vint nous joindre avec des démonstrations d'amitié, peut-être déplacées dans le lieu ou il nous les prodiguoit. Etonné de ne nous pas voir arriver à Rennes, il en étoit sorti à notre rencontre; il avoit trouvé à *Lamballe* ma sœur. (C'étoit sous ce nom que je produisois ma femme en public; on saura pourquoi.) Elle lui avoit appris que nous étions sur cette route; nous avions tort

de

de nous y hasarder : Rennes valoit beaucoup mieux. Il avoit au reste mille choses à nous dire ; il nous prioit d'aller l'attendre dans des chaumieres, qu'il nous montroit dans l'éloignement : il alloit nous y apporter quelques provisions, dont nous avions en effet grand besoin : nous marchions depuis cinq heures, il en étoit dix, et nous n'avions rien pris. B*** avoit été de l'Assemblée Constituante, où il s'étoit bien conduit. Il étoit, en Décembre, 1792, président de ce club des Marseillois, qui eût sauvé les Parisiens, si les Parisiens eussent voulu l'entendre. Enfin, il étoit venu à Caen, officier dans un des bataillons de la force départementale : tout sembloit donc se réunir pour lui concilier notre confiance. Malheureusement, il nous fit perdre une heure dans ces chaumieres : il vint enfin. Le peu de denrées qu'il nous apportoit disparut aussi-tôt. Il commença pas nous prévenir *que quelques-uns de nous avoient été reconnus à Moncontour ; lui-même avoit entendu dire, Voilà Buzot, voilà Péthion!* Ensuite, il revint à son projet de Rennes, qui fut repoussé : alors, il nous dit que nous devions être fatiguées ; c'étoit l'instant de la châleur du jour ; nous avions déjà fait quatre ou cinq lieues ; que nous en fissions encore autant le soir, ce seroit assez. Il alloit nous conduire à une demi-lieue de-là, dans un épais taillis, où nous resterions jusqu'à quatre heures, qu'un de ses neveux nous apporteroit des rafraîchissemens :

ce jeune homme nous conduiroit enſuite à trois lieues plus loin, chez un parent, où nous le trouverions, et qui nous auroit préparé quelques reſtaurans et de bons lits: nous aurions l'avantage de paſſer la nuit dans une maiſon sûre: cette conſidération, en effet puiſſante, détermina la preſqu'unanimité; je dis *preſque*, car moi, j'aurois mieux aimer continuer tout bonnement notre route avec nos guides.

Le voilà parti. Nous voilà tous, ventre à terre, dans ce taillis, autour duquel de malheureux enfans nous inquiéterent longtems de leurs jeux. Ils firent retraite enfin; mais c'étoit la pluie qui les y forçoit. Le mince feuillage de ces petits arbres plia bientôt ſous le faix, dont il ſe déchargeoit ſur nous. Le mal-aiſe que nous éprouvions eſt difficile à décrire. Le neveu ne donna le ſignal convenu qu'à cinq heures. Encore avoit-il affaire pour un quart d'heure dans le village voiſin: il y reſta près d'une heure et demie. La nuit s'approchoit, quand nous nous remîmes en route.

Bientôt elle fut noire; nous marchions depuis longtems, et nous n'arrivions pas. Il étoit dix heures. Nos guides, ſe fiant ſur le guide nouveau, n'avoient pas examiné quelle route on nous avoit fait prendre. Enfin ils reconnurent qu'on alloit nous faire traverſer un bourg aſſez fort, dont je ſuis bien fâché de ne pas me rappeller le nom. Nous déclarâmes que nous n'y paſſerions pas. Nos

guides

guides avertirent qu'il y avoit un autre chemin; nous le prîmes: nous tournions le bourg, à quelque distance, lorsque nous y entendîmes le bruit des tambours. *C'est la retraite,* dit le neveu. On n'a jamais battu la retraite, à cette heure, dans cette saison, répliquai-je. J'écoutai, je fis écouter: *c'était la générale.* Nous la reconnûmes tous, excepté le jeune homme, qui prétendit que c'étoit la maniere de battre la retraite dans son pays. Comme nous avions tourné le bourg, dont nous étions déjà assez éloignés, nous vîmes arriver B***.

Il nous conduisit chez le parent, qui devoit nous attendre. Il fut charmé, mais surpris, de nous voir. B*** avoit oublié de lui dire que nous dussions venir; et ce n'étoit point une défaite qu'il eût imaginée pour se dispenser de quelque dépense, car il nous donna le lendemain un déjeuner splendide. Pour le soir nous eûmes l'omelette et le morceau de pâté. Quant aux bons lits annoncés pour tous, ils n'étoient que deux. Il fallut les défaire, et jetter dans une espece de sallon cinq matelas, sur lesquels nous dûmes nous arranger le moins mal possible.

B*** qui nous avoit enfermés dans sa chambre, ne vint nous desemprisonner qu'à huit heures du matin. Il nous reprocha d'avoir trop fait de bruit. *Un administrateur d'un district voisin* avoit couché dans la chambre au-dessus de la nôtre. C'étoit un mauvais sujet, et, s'il nous avoit entendus, nous devions crain-

dre d'être pourſuivis. Nous déjeunions: il revint encore ſur le projet de Rennes, mais toujours inutilement. Alors il nous preſſa de reſter dans le pays où nous étions. L'eſprit en étoit excellent, diſoit-il. Lui ſe chargeoit de nous trouver plus d'aſyles que nous n'étions de monde. Buzot, quoique dans la force de l'âge et vigoureux, étoit peu fait à la marche. Cette fatigue de la route l'étonnoit. Il appuyoit les propoſitions de B***; quelques autres étoint auſſi de ſon avis. Mais Péthion me regardoit en ſecouant la tête d'un air mécontent. Je combattis les offres avec beaucoup de châleur. Deux de nos amis reſterent, quoique j'euſſe pu leur dire. Je ne ſais ce qu'eſt devenu l'un d'eux: *Leſage* (d'Eure et Loire).* Quant à *Girouſt*, il a été pris quelques mois après, et il n'eſt plus. Quand B*** vit toutes ſes offres rejettées, il nous donna un dernier conſeil. Vous allez, nous dit-il, traverſer un pays où tout raſſemblement excite les ſoupçons. Une vingtaine de ſoldats, marchant enſemble, ſeroient par-tout ſuſpects; diviſez-vous par trois ou quatre, et rendez-vous, par des chemins divers, à un lieu convenu. Nous ne crûmes pas qu'il eût raiſon. Notre union faiſoit alors notre ſûreté.

---

* J'apprends qu'il eſt vivant, et l'on m'aſſure même que Giroust, dont un Montagnard avoit annoncé la mort à la Convention, eſt ſauvé.

Tous

Tous enſemble nous partîmes, et l'on verra que nous fîmes bien.

Dans tout le cours de la journée rien de remarquable, ſi ce n'eſt qu'à l'entrée de la nuit nous nous trouvâmes dans un miſérable village, à une lieue au-deſſus de *Roternheim*, petite ville, chef lieu de diſtrict qui ſe trouvoit ſur notre route, et qu'il falloit tourner. On conçoit que nous n'étions pas plus tentés d'aller coucher à Roternheim que de le traverſer. Toute la queſtion étoit de ſavoir ſi nous profiterions de la nuit pour dépaſſer le point dangereux; ce qui avoit le grand inconvénient de nous obliger à coucher dans quelques chaumieres à une lieue au-delà, et par conſéquent de nous rendre ſuſpects. Car le moyen d'imaginer que des voyageurs, lorſqu'il eſt déjà tard, prennent la peine de dépaſſer une ville où ils auroient trouvé de bons logemens, pour aller chercher de mauvais gîtes dans quelques bouchons. S'arrêter en-deçà de la ville étoit plus naturel; la fatigue de quelques-uns d'entre nous offroit un prétexte aſſez plauſible. Nous nous arrêtâmes donc une lieue en-deçà: au reſte, deux lieues plus loin, c'eût été tout de même. Le péril que nous ignorions n'en devenoit que plus inévitable: où que nous fuſſions endormis, il nous viendroit réveiller.

A une heure du matin, il arriva. *Au nom de la loi*, crioit-on, *ouvrez!* Nous étions, Dieu merci, tous dix-ſept dans une vaſte grange, où la paille ne

nous manquoit pas. Notre unique chandelle étoit éteinte. L'un de nous entrouvrit doucement la porte, et la referma sur le champ. La maison est entourée, nous dit-il. Une voix menaçante et plus forte répéta du dehors, *Au nom de la loi, ouvrez!* Aussi-tôt, au profond silence qu'un premier mouvement de surpris avoit causé parmi nous, succéda un seul cri, un cri unanime et vraiment terrible: *Aux armes!* Chacun les cherchoit, chacun s'habilloit à tâtons. Cela ne pouvoit être fort prompt. *Le nom de la loi* se faisoit de tems en tems entendre; mais d'un ton moins assuré. Nous ne sortirons que quand nous serons prêts, lui répondoit-on. Je me souviens que mon fusil se fit longtems chercher; je l'appellois à grands cris, et j'avoue que m'accommodant, comme tous les autres d'ailleurs, au rôle que la situation commandoit, je ne criois ni plus ni moins qu'un Cordelier. Enfin nous ouvrîmes. Un personnage à ruban tricolore barroit la porte. Un peu derriere lui étoit un grouppe assez fort des gardes nationales. Des flambeaux éclairoient la scene. Que faisiez-vous là? demanda brusquement l'administrateur de district. Barbaroux répondit: Nous dormions. Pourquoi dans une grange? poursuivit l'autre. Nous aurions préféré votre lit, répliquai-je. — Qui êtes-vous, monsieur le rieur? Riouffe lui dit en riant: Comme tous ses camarades, un volontaire bien las, qui n'attendoit pas à être éveillé si matin; mais, d'ailleurs, pas tant

monſieur que vous croyez bien. —— Vous ! des ſoldats ! c'eſt-ce que nous allons voir. L'un de nos guides, que nous avions fait notre commandant, parcequ'il avoit ſervi et bien ſervi, cria d'une voix pluſque gaillarde : Certes, vous le verrez. Montrez-moi vos papiers, reprit l'adminiſtrateur. Péthion dit : Sur la place, citoyen, ſi vous voulez bien. Oui, oui, crierent pluſieurs ; ce n'eſt pas dans cette grange qu'il faut s'expliquer. Notre commandant nous comprit. Un peu de place, je vous prie, dit-il au queſtionneur, qu'il fit doucement reculer ; puis, en ſortant, il cria : à moi, Finiſtere ! Le Finiſtere accourut tout entier, ſe rangea ſur une ligne, et en un clin d'œil, au premier mot du commandant, chaque fuſil s'alla coller ſur chaque épaule. Le magiſtrat paroiſſoit très étonné ; la ſuite nous fit voir qu'il avoit cru trouver dans notre compagnie dix à douze élégans en petite robe de chambre et le bâton blanc à la main, et ſeulement cinq ou ſix hommes armés. Dans cette hypoteſe, il avoit bien pris ſes meſures, pour qu'en cas de réſiſtance l'avantage lui reſtât. Non content de ces cinquante fantaſſins, il amenoit de la cavalerie. Une brigade de gendarmerie caracolait à quelque pas de nous. Malgré la grande infériorité de nombre, des hommes, qui ſavoient bien qu'ils ne pouvoient échapper à l'échafaut que par la victoire, pouvoient ſe flatter d'écraſer, ſi on les y réduiſoit cette bande d'agreſſeurs ;

mais il ne ſuffiſoit pas que nous y fuſſions fermement réſolus, il étoit bon auſſi que les aſſaillans le ſuſſent : auſſi n'épargnions-nous aucun propos pour le leur apprendre. Ils ſont armés juſqu'aux dents, murmuroient quelques-uns de la garde. En effet, nous avions tous, outre nos fuſils, de forts piſtolets. J'avois pour ma part un don que Lodoïſka m'avoit fait contre les groupes du duc d'Orléans, et dont *la montre* au moins m'avoit été plus d'une fois utile : c'étoit une eſpingolle qui pouvoit vomir vingt balles à la fois. Pourquoi donc avez-vous tant d'armes ? demanda enfin l'un des plus hardis. Je crois que ce fût Buzot qui répondit : C'eſt que nous n'ignorons pas qu'il y a dans ce diſtrict quelques brigands qui ſe plaiſent à vexer la force départementale ; et nous voulons que quiconque ne l'aime pas apprenne du moins à la reſpecter. Ces gens-là ne dorment pas apparemment ! diſois-je en les toiſant avec inſolence. Ah ! mais on les enverra bien coucher, me répondoit Barbaroux, à qui ſa taille haute et ſa forte corpulence donnoient un air plus impoſant. Il y avoit dans notre petite troupe ſept beaux grenadiers comme lui ; et, parmi les ſix autres, le plus petit portait, comme moi, cinq pieds quatre pouces.

Voilà bien des détails : vainement voudrais-je les excuſer auprès de ceux qui les trouveroient trop longs ; mais j'aime à penſer que dans quelques années

années un moment viendra où plus d'un lecteur y trouvera quelque doux plaisir. Eh qui sait quel dégré d'intérêt y peuvent ajouter encore les évènemens que l'obscur avenir prépare.

Observez que tout le colloque, dont je n'ai rapporté que la moindre partie, avoit lieu, pendant que l'administrateur, longeant le front de notre ligne, examinoit nos congés, que nous produisions successivement. Il finit par faire avec humeur cette remarque, qu'ils étoient tous d'une même écriture; à quoi il lui fut répondu que cela venoit de ce que notre officier se servoit toujours de la même main pour les signer; et que, si chacun de nous eût fabriqué le sien, ils seroient tous d'une écriture différente.

Hé bien, messieurs, qu'allez-vous faire actuellement? nous demanda-t-il d'un air contraint; moi je vous conseille de vous recoucher. Le piege étoit grossier. Nous répondîmes que, puisque nous avions été réveillés sitôt, nous profiterions de la mésaventure pour avancer notre route.

Il tira à l'écart quelques officiers, avec lesquels il délibéra un moment: puis, revenant à nous, A la bonne heure, dit-il, aussi bien faudroit-il toujours que vous allassiez au district où l'on vous attend. A l'instant, nous l'entendîmes ordonner ainsi la marche: deux gendarmes en tête, dix fusilliers pour l'avant-garde, messieurs du Finistere

enſuite, puis quarante fuſiliers et deux gendarmes à la queue.

Au bruit de ces diſpoſitions menaçantes, notre commandant cria : Finiſtere, chargez vos armes ! — Elles le ſont. — La bayonette au bout ! A l'inſtant les bayonettes furent miſes.

Il ſe fit parmi nos adverſaires une rumeur favorable : ce n'étoit pas celle d'un courage enflammé. L'adminiſtrateur accourut tout effrayé, et d'une voix tremblante nous demanda ſi nous voudrions oppoſer quelque réſiſtance ? — A l'oppreſſion ! dit *Cuſſy* (du Calvados), n'en doutez pas ! Sommes-nous des hommes libres, oui ou non ? — Si nous voulions vous traiter en priſonniers, nous vous ôterions vos armes. — Il faudroit auparavant nous ôter la vie ! dit Péthion : et nos ſix braves de l'eſcorte, qui tous avoient fait la guerre dans la Vendée, crioient : Vous ! nous déſarmer ! ah ! vous êtes beaucoup, mais vous n'êtes pas encore aſſez ! — Mais, mais, citoyens, refuſez-vous de venir avec nous juſqu'à Roternheim. — Nous ne le refuſons pas, car c'eſt notre chemin. Seulement nous nous mettrons ſur nos gardes. — Nous prenez-vous pour des malveillans ? — Vous faites des diſpoſitions hoſtiles ! Eh ! que ſavons-nous qui vous êtes ? après tout, pouvons-nous vous connoître ? — Vous nous connoîtrez à Roternheim. — Eh bien, ſoit ; marchons !

En

En marchant nous chantions à plein gosier le bel hymme de Marseillois, très applicable à la circonstance. Mais, si nos langues se démenoient en route, notre imagination nous portoit ailleurs. Elle nous demandoit ce qu'on nous gardoit, et quelle conduite nous allions tenir à Roternheim. La même idée nous tomba dans la tête à presque tous en même tems. Si l'on vouloit nous arrêter, nous demanderions à parler au peuple assemblé. L'accordoit-on, notre triomphe étoit vraisemblable. Etions-nous refusés, nous en appellions à nos armes, et nous combattions jusqu'au dernier soupir.

Cependant quelques curieux, autorisés sans doute à quitter leurs rangs, venoient interrompre nos chants et nos réflexions, pour nous faire des questions souvent captieuses. Avez-vous vu Charlotte Corday à Caen? me demanda l'un d'eux. Notre batallion n'y étoit pas encore, lui répondis-je, lorsque le meurtre se fit. — C'étoit bien un assassinat, repliqua-t-il. — Oui, sans comparaison de Marat à César, comme celui que commit Brutus. Le questionneur mécontent continuoit néamoins, et comme je craignois que quelque collegue, interrogé de son côté, ne fît quelque réponse contradictoire, je repoussai mon homme par un *Dansons la Carmagnole!* si fort et si constamment crié, qu'il ne me fut plus possible d'entendre qui que ce fût.

Dans

Dans le nombre néanmoins il y avoit auſſi des bienveillans ; et quelques-uns nous avoient reconnus. Un vint me frapper ſur l'épaule : Bravo ! bravo ! nous ſommes freres : on nous avoit dit que vous étiez des prêtres réfractaires. — Il eſt vraiſemblable que ceux qui l'ont dit n'en croient rien. — Je le parierois, me répondit-il. Un autre vint prendre la main de Péthion, et, en la lui ſerrant, lui dit : Tenez bon, vous trouverez des amis.

Enfin nous entrâmes dans la ville redoutée ; et quoique pluſieurs maiſons y fuſſent éclairées, tout y dormoit dans une paix profonde. Nul renfort pour nos ennemis ; il paroît que tout ce que la ville avoit de gardes nationales avoit été détaché contre nous : elles furent rangées en demi-cercle ſur la place, la brigade de gendarmerie un peu ſur la droite. On nous dit de monter au premier étage d'une maiſon qu'on nous montra : nous nous y rendîmes en bon ordre : tous les adminiſtrateurs étoient raſſemblés ; ils revirent nos congés, mais d'un air beaucoup moins malhonnête : enſuite ils ſe retirerent dans un coin : le préſident revint, et nous dit, Nous allons vous donner ſéjour. Nous répétâmes notre intention formelle de preſſer notre marche, et d'arriver chez nous le jour même : il nous objecta qu'il y avoit treize grandes lieues : nous répliquâmes qu'il n'étoit pas trois heures du matin : nous perſiſtâmes :

nouvelle

nouvelle délibération ; elle fut plus longue ; un officier fut appellé ; il alla, vint et revint plusieurs fois ; Enfans, on nous dit, citoyens, vous accepterez du moins un verre de cidre. Nous craignîmes qu'il y eût trop d'affectation à refuser. On nous fit descendre au rez-de-chaussée dans une grande salle. Un quart d'heure s'étoit écoulé ; point de cidre. Que faisons-nous là ? disois-je ; partons ; et puis de chanter à tue-tête, toujours nos fusils en main. Des curieux étoient là : je m'interrompis pour dire à l'un d'eux d'un air distrait, Quoi, vraiment, on vous avoit dit que nous étions des prêtres ? — Oh bien ! oui, s'écria-t-il, pis que ça ; il ajouta tout bas, d'un air mystérieux : de fameux traîtres à la patrie, mon camarade ! Je partis d'un éclat de rire, et puis je recommençai mon *Dansons la Carmagnole !*

Quoi ! nous perdrons une heure pour un verre de cidre, criai-je enfin ; partons. Nous avions fait un mouvement, le cidre arriva. Pendant que nous buvions, un administrateur (je laisse à pénétrer son motif, c'étoit de nous observer peut-être) vint nous dire : Citoyens, vous aller voir que nous étions fondés à vous suspecter ; voici la dénonciation que nous avions reçue. Il plia le haut et le bas de la lettre, sans doute afin que nous ne vissions ni la date, ni la signature ; il lut le milieu : *Péthion, Barbaroux, Buzot, Louvet, Salle, Meillant, et plusieurs de leurs collegues, doivent passer, et probablement s'arrêter, dans les environs*

virons de vôtre ville; ils ont cinq hommes d'eſcorte. Le magiſtrat ceſſa de lire; et nous, pour la plûpart, nous ne ceſſâmes de chanter ou de crier, n'ayant pas même l'air de prêter l'oreille, quoique pas un de nous n'en eût perdu le moindre mot. Pour le moment, nous conclûmes, de cette lecture, que l'ordre de nous arrêter étoit donné; et, comme, après que nous eûmes vuidé nos verres et pris congé, l'on ne nous ſignifioit pas qu'il falloit reſter, nous nous avançâmes en maſſe, et les bayonettes bâſſes, vers la porte où nous penſions qu'on alloit nous attaquer quand nous voudrions déboucher. Quelle fut notre ſurpriſe de ne plus appercevoir une âme ſur la place! Nous ayons ſu, depuis que, dès notre entrée dans la maiſon, tous les bien-intentionnés ou les indifférens s'étoient retirés: les Maratiſtes, réduit à la trentaine, calculant que nous étions dix-ſept bien déterminés, que, par conſéquent, ils ne devoient pas eſpérer de nous aſſaſſiner, mais qu'il faudroit combattre et vigoureuſement, les Maratiſtes avoient, à leur tour, quitté la partie: de-là les longues délibérations de meſſieurs du diſtrict, les allées et venues de l'officier, l'inſidieuſe propoſition du ſéjour, par lequel on nous eût, après avoir raſſemblé des forces, diviſés et déſarmés; enfin, l'offre du cidre pour gagner du tems. Quoiqu'il en ſoit, nous l'avions échappé belle; nous partîmes le cœur plein de joie, et remerciant un Dieu protecteur; mais nous n'en étions pas quittes.

La

La matinée fut bien pénible ; dès huit heures il fit chaud ; la bonne moitié de notre troupe était haraſſée ; il nous falloit, à cauſe de ces traîneurs, aller tout doucement, et cependant nous nous trouvions dans un pays de landes, où, dans l'eſpace de huit à neuf grandes lieues, nous ne trouverions que des ruiſſeaux pour nous déſaltérer. Cuſſy, tourmenté d'un accès de goutte, gémiſſoit à chaque pas qu'il falloit faire ; Buzot, débarraſſé de toutes ſes armes, étoit encore trop peſant ; non moins lourd, mais toujours plus courageux, Barbaroux, à vingt-huit ans, gros et gras comme un homme de quarante, et pour comble de mal ayant attrapé une entorſe, ſe traînoit avec effort, appuyé tantôt ſur mon bras, tantôt ſur celui de Pétion ou de Salle, également infatigables ; enfin Riouffe, ayant été forcé de quitter des bottes trop étroites qui l'avoient bleſſé, ſe voyoit obligé de ſautiller ſur la pointe de ſes pieds nuds, dont les talons étoient écorchés. Ainſi toujours en mouvement depuis une heure du matin, nous avions pourtant fait cinq lieues tout au plus, quand notre bonne fortune nous fit trouver avant midi dans un hameau une eſpece d'auberge, une eſpece de dîner, et une heure de repos. En vain les bleſſés avoient déjà motionné de s'arrêter là juſqu'au ſoir : ſur l'avis que nous donna l'hôte, force fut de ſe retraîner. Cet homme nous examinoit curieuſement, et, comme tout en dévorant

rant ſon omelette au lard, nous chantions à tue-tête nos chanſons patriotiques, il paroiſſoit étonné; ſon air me frappa; je l'invitai à excepter un verre de notre cidre; il ſe fit preſſer; puis, un coup ayant déterminé l'autre, il finit par nous dire, Parbleu, citoyens, je ſuis enchanté, vous me paroiſſez tous de bons patriotes. . . . Aſſurément. . . . Comme on a des ennemis, cependant! Je crois bien, d'après la peinture qu'on m'a faite, que c'eſt après vous que l'on court; vous devez paſſer par *Carhaix*; deux brigades de gendarmerie vous y attendent.

Nous repartîmes; il convenoit de faire diligence, mais les traîneurs traînoient plus que jamais, et ſurtout Riouffe, dont les pieds étoient en ſang, et qui étoit, de dix pas en dix pas, forcé au repos. C'eſt ainſi que nous mîmes près de dix heures d'horloge pour faire cinq lieues. Il étoit nuit, quand nous nous trouvâmes à quelque diſtance de Carhaix. Après quelques tentatives, nos guides déclarerent qu'il leur étoit impoſſible d'avancer actuellement, parcequ'il faiſoit trop ſombre, pour qu'ils puſſent reconnoître le ſeul petit ſentier, par lequel il fut poſſible de tourner le bourg; et que, pour peu qu'ils s'égaraſſent, ils nous jetteroient infailliblement dans des marais, où nous reſterions embourbés juſqu'au jour: ils ajoutoient quelque choſe de très-fâcheux, c'eſt que, même pendant le jour, nous ne tournerions Carhaix qu'à une diſtance

aſſez

assez petite, pour qu'il fût très-facile de nous découvrir : ils ne connoissoient pas d'autre chemin. Au reste, en suivant tout simplement la grande route, nous n'avions qu'une ruelle du bourg à traverser. Eh bien! mes amis, leur dis-je, vous entendez sonner dix heures; tout dort dans le bourg, et peut-être la gendarmerie même, qui fait très bien qu'un bon sommeil vaut mieux que des coups de fusils. Serrons-nous, bandons nos armes, marchons pressés, marchons sans bruit, enfilons doucement la ruelle, et passons. Cette opinion fit jetter des cris à quelques-uns : plusieurs des malades, étendus par terre, aimoient mieux dormir que de prendre part à la discussion. Puisqu'il faut mourir, disoit Cussy, j'aime mieux mourir là que quatre lieues plus loin. Mais Barbaroux, toujours plus fort que le mal qui le fatiguoit, appuyoit mon opinion. En supposant que les gendarmes en sentinelle nous attendent encore, disoit-il, nous aurons passé la ruelle avant qu'ils soient à cheval: oseront-ils nous poursuivre au milieu de la nuit? Il n'y a pas de buisson derriere lequel, retranchés, nous ne puissions les cribler de balles, avant qu'ils aient reconnu d'où les coups partent. Ce soir ils ne sont que dix; à la point du jour, ils peuvent être vingt; s'ils font sonner, à l'heure qu'il est, le tocsin sur nous, ils n'auront presque personne, et nous aurons fait du chemin, avant que la troupe soit rassemblée; dans le jour, au contraire, le

le nombre eſt contre nous. En tout cas, nous ſommes forcés au bivouac pour cette nuit; employons-la mieux; faiſons-la tourner à notre ſalut; allons, mes amis, dit-il aux malades, je vous plains, je dois être ſenſible à vos maux, car je les éprouve, mais du courage, encore quelques efforts; marchons cette nuit ſur nos genoux, s'il le faut; à la pointe du jour nous pourrons être à Quimper; que ſi ces gendarmes courrent ſur nous maintenant, ils ne nous verront pas, nous les entendrons, et leurs chevaux nous ſerviront pour finir notre route.

Ceci fortifia tout le monde; perſonne ne ſent plus ſes bleſſures; on ſe releve, on s'embraſſe, on rit, on avance.

Nous avions à petit bruit, et dans un profond ſilence, paſſé les trois quarts de la ruelle, charmés du calme qui paroiſſoit régner autour de nous, lorſqu'une petite fille, cachée dans un enfoncement ſombre, en ſortit tout-à-coup, pouſſa la porte d'une maiſon, où nous vîmes de la lumiere, et prononça diſtinctement ces mots, *Les voilà qui paſſent!* Ainſi découverts, nous doublâmes le pas; nous nous jettâmes ſur la gauche, dans un chemin creux et ſi obſcur, qu'il étoit impoſſible d'y rien diſtinguer. Quelqu'un dit, alors, *J'entends des chevaux.* Il faut le dire, en ce moment le plus déterminé d'entre nous n'étoit pas fort tranquille. Le mal le plus preſſant donna de l'agilité aux plus fatigués.

gués. La fin de ce chemin court fut légerement atteinte, et nous fîmes, en moins d'une heure, une lieue dans un autre chemin, ſi uni, ſi agréable, qu'il avoit l'air de l'allée d'un parc plutôt que d'une grande route. Là, nous vîmes des haies, derriere leſquelles nous pouvions attendre en ſûreté toute la gendarmerie du département. Etoit-il bien vrai qu'elle fût à notre pourſuite? Nous fîmes halte, nous prêtâmes l'oreille, nous n'entendîmes rien; mais, en nous grouppant, nous trouvâmes qu'il nous manquoit deux hommes: c'étoit nos deux principaux guides; nous les avions vus à l'entrée du bourg marchans à notre tête; peut-être s'étoient-ils écartés depuis pour quelques beſoins. Nous nous jettâmes ſur l'herbe, nous les attendîmes une heure. Salle, je crois, s'aviſa de penſer alors, et de nous dire, que peut-être, étant un peu en avant, ils avoient pris, dans le chemin creux, une route, ſans que l'obſcurité nous permît de les voir, et qu'apparemment nous nous étions égarés. Sur cela mille conjectures ſe forment; les guides qui nous reſtent ne connoiſſent pas cette partie de la route; il faut tâcher de regagner le chemin qu'ont pris les deux autres; pour cela, il ne faut point préciſément revenir ſur ſes pas; il doit ſuffire de ſe porter dans les terres, et de tirer un peu ſur la droite. Le parti en eſt pris; on ſe traîne dans un terrein peu commode; puis voilà un foſſé à ſauter, une haie à franchir, pluſieurs prairies à traverſer:

on eſt engagé dans un marais, il faut ſe hâter d'en ſortir ; on tombe dans un bourbier plus profond ; nous en eûmes une fois juſqu'au deſſus des genoux ; je vis l'inſtant où, ayant fait un faux pas, j'allois y nager. Pour nous dépêtrer, nous voilà ſautant de nouveaux foſſés, paſſant à travers des buiſſons qui nous déchirent. Enfin, après deux heures de peines inouies, épuiſés, rompus, meurtris, nous ſommes dehors. Jugez de notre chagrin : nous avions, ſans nous en appercevoir, tourné ſur nous-mêmes ; nous venions préciſément retomber ſur la route que nous voulions quitter, avec cette différence déſeſpérante, que, nous étant beaucoup rapprochés du bourg, il n'y avoit plus entre le fatal chemin creux et nous que deux portées de fuſil.

Que faire ? Devions-nous retourner dans ce chemin creux ? Falloit-il rentrer juſques dans Carhaix, et le traverſer dans un autre ſens ? Mais ſi, par haſard, cette route, que nous nous obſtinions à vouloir quitter, étoit la bonne ? Avant tout, il étoit prudent de chercher à vérifier le fait. Bergoing, et je ne ſais quel autre brave, offrirent de s'engager à la découverte. Ils revinrent au bout d'un quart d'heure. On ne voyoit, dans le chemin creux, aucune autre route que celle que nous avions ſuivie. Ils étoient rentrés dans le bourg, en avoient reconnu toutes les iſſues, et n'avoient trouvé à l'une de ſes extrémités, ſur la droite, qu'un

ſentier

ſentier trop petit pour qu'il fût raiſonnable d'imaginer que ce pût être le chemin de Quimper. Il étoit donc vraiſemblable que celui-ci étoit le ſeul bon. Nous le reprîmes, mais à contre-cœur et triſtemente ; nous étions plus ou moins excédés ; et puis rien n'étoit, au fond, plus incertain que le lieu où cette route nous jetteroit.

Après une demi-heure, je ne peux pas dire de marche, mais d'efforts pour marcher, il fallut reprendre haleine. Jamais plume ne nous parut auſſi douce que l'herbe haute qui nous reçut ; et jamais heure de ſommeil, mieux employée, ne porta plus de profit. Les plus épuiſés y avoient repris quelques forces. On marcha aſſez allègrement pendant une autre heure ; mais, comme le jour pointoit, nous fîmes deux fâcheuſes découvertes. La premiere : que l'un de nos guides, étant reſté endormi à la derniere halte, nous l'y avions laiſſé ſans nous en appercevoir. Le moins las d'entre nous n'étoit pas en état de revenir ſur ſes pas pour l'aller chercher ; et le plus clair-voyant n'auroit pas reconnu la place où nous nous étions arrêtés. Ainſi donc, de nos ſix guides, il nous en reſtoit un ſeul ; car j'ai oublié de dire, qu'à notre ſortie de Roternheim, nous avions jugé convenable d'envoyer en avant deux de ces braves gens prévenir Kervelegan, que nous comptions arriver le lendemain dans les environs de Quimper, et qu'il eût à dépêcher quelqu'un à notre rencontre. On n'a pu oublier que

deux autres avoient disparu. Nous avons su depuis, qu'exténués de fatigue, ils avoient été, sans nous vouloir prévenir, jugeant bien que nous les retiendrions, prendre, à une autre issue de Carhaix, le petit sentier qu'avoit reconnu Bergoing; que, dimilieue plus loin, ils s'étoient jettés sur l'herbe, où ils avoient dormi toute la nuit; et que, de là, ils avoient gagné Quimper par des détours à eux connus. Enfin, on doit se rappeller que deux de nos collegues nous avoient laissés pour s'attacher à B***; ainsi notre petite troupe se trouvoit réduite à douze.

L'autre découverte qui nous affligea, c'est que nos traîneurs n'avoient retrouvé, dans leur sommeil, qu'une vigueur bien éphémere. Tantôt celui-ci, tantôt celui-là, s'abattoit, et ne vouloit plus se lever. La perte du tems pouvoit devenir irréparable.

Peu-à-peu cependant le soleil s'élevoit, et nous avancions sur cette route inconnue; mais une ennemie, non moins incommode que la fatigue, la faim, nous poursuivoit. Nous découvrîmes bientôt une maison et quelques chaumieres; mais, du plus loin qu'on nous apperçut, portes et fenêtres se fermerent de tous les côtés. Les malheureux n'eurent pas même le courage de répondre aux questions que nous leur adressions par la chatiere; ils nous prenoient pour de véritables Jacobins.

Enfin,

Enfin, nous recontrâmes un voyageur, de qui nous apprîmes que la route que nous tenions étoit bien celle de Quimper, puiſque nous n'étions plus qu'à deux lieues de cette ville. Ce nous fut un grand ſujet de joie; malheureuſement l'inquiétude ſuccéda bientôt. Il ne falloit point ſonger à entrer de jour dans Quimper; nous ne pouvions même, ſans imprudence, nous avancer davantage: il ne convenoit pas plus d'attendre ſur la route, où tous les paſſans nous remarqueroient. Si nous la quittions cependant, comment Kervelegan ou ſes envoyés nous trouveroient-ils? Les deux guides que nous avions dépêchés de Roternheim avoient dû lui déſigner pour rendez-vous un endroit écarté du bois que nous traverſions; mais cet endroit, connu ſeulement des deux autres guides qui nous avoient échappés cette nuit, comment pouvions-nous le trouver? Il eſt clair qu'il n'y avoit d'autre reſſource que d'envoyer notre dernier guide à Quimper, et d'attendre qu'il revint, avec quelques amis, nous prendre dans tel coin du bois où il alloit nous laiſſer. Ce parti, tout ſage qu'il paroiſſoit, étoit encore extrême. Il étoit impoſſible qu'on fût à nous avant midi, impoſſible que, dans ce long eſpace de tems, quelques payſans ne découvriſſent une douzaine d'hommes armés, tapis dans un bois, expoſés à une pluie abondante, et qui vainement ſe donneroient pour des habitans de Quimper, puiſqu'il ne ſe trouveroit plus, parmi

eux, perſonne qui pût répondre au Bas-Breton dans lequel on les queſtionneroit. Il falloit néanmoins en courir le riſque : notre guide nous cacha derriere des buiſſons, ſous quelques grands arbres, et partit.

Il n'étoit gueres moins de huit heures, il y en avoit trente-et-une que, depuis la demi-couchée et le ſurſault de Roternheim, nous nous traînions de piege en piege, de faux pas en faux pas. Nous tombions de fatigue, de ſommeil, et de faim. Mais quoi manger, de l'herbe? Et puis, comment ſe repoſer ? Où dormir ? Nous étions couchés dans l'eau : car l'orage étoit ſi fort, que, malgré ces grands arbres, il tomboit ſur nous des torrens ; et nous devions paſſer quatre heures au moins dans cette ſituation ! Il paroiſſoit impoſſible que le plus robuſte y réſiſtât.

Je l'avoue, l'heure du découragement étoit venue. Riouffe et Girey-Dupré, dont l'inépuiſable gaieté s'étoit ſoutenue juſqu'alors, ne nous donnoient plus que des ſourires. Le bouillant Cuſſy accuſoit la Nature ; Salle ſe dépitoit contr'elle ; Buſot paroiſſoit accablé ; Barbaroux même ſentoit ſa grande âme affoiblie ; moi, je voyois dans mon eſpingolle notre derniere reſſource, mais j'y voyois auſſi le tourment de me ſéparer de Lodoïſka! O dieux! . . . . . Péthion ſeul, et c'eſt ainſi que je l'ai vu dans toute cette route, Péthion, inaltérable, bravoit tous les beſoins, gardoit un front calme

au

au milieu de ſes nouveaux périls, et ſourioit aux intempéries d'un ciel ennemi. Ennemi! Qu'ai-je écrit? Qu'elle ingratitude! Il n'y avoit plus, dans nos détreſſes, qu'un ſecours de la Providence qui pût nous ſauver; et ce ſecours ne ſe fit pas attendre un demi-quart d'heure!

Oui, quelques minutes étoient à peine écoulées, depuis que notre guide étoit parti, lorſqu'il fit rencontre d'un cavalier. Celui-ci l'examina curieuſement à ſon paſſage, tourna la tête pour l'examiner encore, puis revint ſur lui pour lui demander s'il ſe trompoit, s'il n'étoit pas un fédéré du Finiſtere? Notre guide héſite, et pourtant dit: Oui. Alors nouvelles queſtions haſardées avec myſtere: nouvelles réponſes riſquées avec précaution. On s'avance, on recule, on s'obſerve, on ſe tâte réciproquement. Enfin la confiance s'eſt établie; on s'explique. L'inconnu étoit un de nos amis, un ami de Kervelegan. Perſonne encore n'avoit vu nos deux envoyés de Roternheim. Je ne ſais quel inſtinct l'avoit pouſſé à monter à cheval à la pointe du jour, et à s'avancer ſur cette route pour ſavoir s'il n'y rencontreroit perſonne qui eût entendu parler de nous. Un moment plus tard, notre guide ne le rencontroit pas, car, ſurpris par l'orage, il cherchoit un abri.

Dès que cette ange libérateur nous fut annoncé, je ne me ſouvins plus que j'avois beſoin d'un lit, d'un repas, d'un aſyle contre la pluie qui m'inon-

doit. Je ne ſongeai qu'à m'informer de Lodoïſka. Elle étoit parvenue à Quimper ; mais ce n'avoit pas été ſans péril. Après la rencontre de **** elle avoit pourſuivi ſa route. Arrivée à Saint-Brieux, elle avoit trouvé qu'*une dénonciation* venoit de l'y devancer. Arrêtée par un gendarme, elle ne s'étoit tirée des mains de la municipalité que par l'adreſſe et la fermeté de ſes réponſes. O ma Lodoïſka, ton courage et ton eſprit m'avoient donc arraché aux plus grands des dangers que j'euſſe courus ! Eh ! ſi tu étois tombée aux mains de nos perſécuteurs, à quoi m'eût ſervi de m'être dérobé aux embûches qu'ils avoient ſemées ſur mes pas !

Notre nouveau conducteur nous mena d'abord chez un payſan, où, ſur notre mine, nous n'aurions jamais obtenu le petit verre d'eau-de-vie et le peu de pain noir qui nous furent donnés. Une liqueur des îles et de la brioche ne nous avoient jamais paru ſi bonnes. On nous introduiſit enſuite, à petit bruit, chez un curé conſtitutionnel, à qui on nous donna pour des ſoldats qui venoient de faire chaſſe à des réfractaires. Le bon homme nous chauffa, nous ſécha, nous traita, nous coucha, nous cacha, juſqu'à la fin du jour. La nuit venue, nous nous rendîmes dans un petit bois où d'autres amis nous attendoient. Ils amenoient des chevaux pour les bleſſés. Après deux heures de marche, il fallut ſe ſéparer. Il nous en coûta, ſans doute. Les communs

communs dangers de ce voyage avoient reſſerré entre nous les doux liens d'une amitié ſainte. J'embraſſai Salle ; j'embraſſai *Cuſſy* et *Girey-Dupré*. Hélas ! il étoit écrit que je ne devois jamais revoir ces deux-là. Tous cinq, ils alloient chez Kervelegan. On parloit de me mettre avec eux ; mais Quimper enfermoit un depôt trop précieux, pour que j'allaſſe ailleurs. Buzot fut conduit chez un brave homme, à deux portées de fuſil de cette ville. Pétion ſe rendit dans une campagne voiſine, où Guadet l'attendoit déjà. Riouffe, Barbaroux, et moi, nous allâmes chez un excellent citoyen, dont je n'oublierai pas les bons procédés.

Le lendemain j'y reçus la viſite de ma chere Lodoïſka. Ma femme avoit fait la faute d'aller loger à l'auberge, au lieu de deſcendre chez une ancienne amie qu'elle avoit dans la ville, et où elle eût été moins en évidence. Nous n'en pourſuivîmes qu'avec plus d'ardeur notre premier projet, qui avoit été, qu'elle loueroit, pour un mois ou deux, une maiſon de campagne voiſine, où j'irois me refugier, et où nous attendrions enſemble le moment de nous embarquer.

Ce moment ne paroiſſoit pas prêt à venir. Sur la petite riviere qui paſſe à Quimper, et va ſe jetter dans la mer, étoit une petite barque pontée, mais qui avoit déjà tant voyagé, qu'elle avoit été miſe hors de ſervice. Duchâtel, qui vint nous voir

avec

avec Bois-Guyon, nous dit qu'il avoit fait examiner cette barque, et qu'au moyen d'une douzaine de cent livres de frais de réparations, on la feroit preſque neuve. La difficulté étoit de ſe procurer des ouvriers : le travail alloit très lentement. Dès qu'il ſeroit fini, nous nous embarquerions tous, et trois jours de beau tems ſuffiſoient pour nous porter à Bourdeaux. Je lui demandai qu'elles meſures avoient été, ou devoient être, priſes, pour que les commis, chargés de la viſite et de l'examen des paſſeports, dans tous les bâtimens qui deſcendoient la riviere, nous laiſſaſſent paſſer ; et quelle eſpérance un peu raiſonnable nous pouvions avoir d'échapper aux corſaires Anglois, qui couvroient alors l'océan. Duchâtel répondoit vaguement que tout cela étoit facile ; cependant il n'indiquoit aucun moyen. C'étoit un jeune homme intrépide que Duchâtel ; mais ſa légereté, ſon imprudence, alloient juſqu'à la témérité. En ce moment, par exemple, il logeoit à l'auberge, et ſous ſon nom ; il ſe promenoit par toute la ville, ne cachoit à perſonne qu'il étoit député et proſcrit ; enfin, il faiſoit publiquement fréter cette barque ; et nous étions trop heureux qu'il eût bien voulu conſentir de ne pas dire qu'elle devoit ſervir encore à d'autres qu'à lui.

Au reſte, que de qualités rachetoient ce défaut ! De quel véritable courage il avoit fait preuve en des tems difficiles !

Ne

Ne ſachant de quoi l'inculper pour le perdre, ils eurent recours à leur moyen familier, d'imputer à autrui leurs propres crimes. Ils l'accuſerent d'être en correſpondance avec la Vendée, et d'avoir porté les armes pour elle, tandis qu'au contraire il s'étoit battu contre les royaliſtes, toute la journée du 20 Mai, devant Nantes; et avoit, preſqu'autant que Beyſſer, contribué à leur défaite de ce jour-là. . . . Il eſt mort, cependant, ce courageux républicain! Il eſt mort ſur l'échafaud, pourſuivi de cette calomnie de royaliſme! Mais, aujourd'hui, les vrais fauteurs de cette guerre de la Vendée nous ſont connus; la plûpart ont payés leurs trahiſons de leurs têtes. Duchâtel eſt vengé!

Ma Lodoïſka, cependant, venoit de trouver à la campagne une jolie petite maiſon, avec un aſſez grand jardin. Elle m'y attendoit. J'y volai; je te laiſſai, mon cher Barbaroux, mais tu me le pardonnes: tu ſais quelle paſſion j'avois pour elle, et comme elle en étoit digne! Je t'ai vu au milieu des plaiſirs variés, dont t'enivroient tour-à-tour mille enchantereſſes attirées par ta beauté; mais, auſſi-tôt délaiſſées par ton inconſtance, je t'ai vu cent fois envier les délices de cet amour, à la fois vif et tendre, reſpectueux et fortuné, toujours fidele et toujours nouveau, de ce véritable amour que m'inſpiroit, que me rendoit mon épouſe.

D'abord, en cas d'attaque, elle me conſtruiſit une rétraite impénétrable aux aſſaſſins. Nos précautions

cautions ainſi priſes, nous nous abandonnâmes à la douceur préſente de notre poſition. Nous reprîmes cette vie ſimple et ſolitaire qui avoit pour nous tant de charmes, et qu'il nous avoit été ſi pénible de quitter. Peu de perſonnes venoient troubler notre délicieuſe rétraite, et ce n'étoit jamais que le ſoir. Tout le jour nous jouiſſions du bonheur d'être enſemble. Eh! pourquoi le jour n'avoit-il alors que vingt-quartre heures! Quelles étoient belles ces journées, obtenues après tant d'orages, hélas! et que tant d'orages encore alloient ſuivre! O *Penars!* lieux à jamais préſens à mon ſouvenir, devenez chers aux vrais amans! Vous m'avez rendu toutes les délices d'*Evry!*

Auſſi ne voulus-je point quitter Penars pour aller dans la barque. J'attendois d'ailleurs l'embarcation plus ſûre que Péthion et Guadet faiſoient préparer dans Breſt. La barque partit, emportant neuf voyageurs. C'étoient Cuſſy, Duchâtel, Bois-Guyon, Girey-Dupré, Salle, Meillant, Bergoing, un Eſpagnol nommé Marchena, digne et malheureux ami de Briſſot, et Riouffe, bien déſolé de ne pas partir avec nous. Les deux derniers étoient venus combattre avec nous pour la liberté dans Caen, et depuis ils avoient voulu partager tous nos périls.

Au moment du départ ſeulement, Guadet, Buzot, et Péthion, avoient fait dire qu'ils ſe rendroient inceſſamment à Bourdeaux par une autre voie.

voie. J'avois depuis longtems annoncé que je ſuivrois leur deſtinée ; et très heureuſement pour lui, Barbaroux venoit de prendre la petite vérole. Je dis heureuſement, car tous ceux, qui ont mit le pied dans ce malheureux bateau, ont été bientôt pris.

Au reſte, voici l'inſtant de rapporter que B*** étoit venu, comme je l'avois prévu, nous chercher à Quimper. Il n'eut pas de peine à trouver Duchâtel. Celui-ci, ne voulant plus confier nos ſecrets à perſonne, lui dit que nous étions dans les environs de l'Orient.

Heureuſement, les commiſſaires Montagnards n'oſoient encore entrer dans le Finiſtere, où l'opinion publique les réprouvoit toujours. Ils s'y faiſoient précéder par des émiſſaires chargés de préparer les Jacobins à coup d'aſſignats. Un parti Maratiſte commençoit à lever la tête dans le club de Quimper. On y motionnoit de faire des viſites domiciliaires dans les maiſons voiſines de la ville, où le bruit couroit que *des traîtres à la patrie* étoient recélés. Le bonheur de Penars étoit trop grand ; il fut court ; à peine il commençoit, quand il y fallut renoncer.

J'allai me jetter à quelques lieues de-là, dans une maiſon iſolée, où d'excellentes gens me prirent en penſion. Séparé de mes amis, ſéparé de Lodoïſka, j'éprouvois un ennui mortel. C'eſt-là que je fis *mon Hymne de Mort*. Je voulois, ſi je tombois

bois aux mains de mes ennemis, le chanter en allant à l'échafaud.

AIR, *Veillons au ſalut de l'empire.*

Des vils oppreſſeurs de la France
J'ai dénoncé les attentats :
Ils ſont vainqueurs, et leur vengeance
Ordonne auſſi-tôt mon trépas.
Liberté ! Liberté ! reçois donc mon dernier hommage !
Tyrans, frappez, l'homme libre enviera mon deſtin !
Plutôt la mort que l'eſclavage,
C'eſt le vœu d'un Républicain !

Si j'avois ſervi leur furie
Ils m'auroient prodigué de l'or ;
J'aimai mieux ſervir ma patrie,
J'aimai mieux recevoir la mort.
Liberté ! Liberté ! quelle âme à ton feu ne s'anime !
Tyrans, frappez, l'homme libre enviera mon deſtin !
Plutôt le trépas que le crime,
C'eſt le vœu d'un Républicain !

Que mon exemple vous inſpire ;
Amis, armez-vous pour vos lois :
Avec les rois Collot conſpire,
Ecraſez Collot et les rois.
Robeſpierre, et vous tous, vous tous que le meurtre accompagne,
Tyrans, tremblez, vous devez expier vos forfaits !
Plutôt la mort que la Montagne
Eſt le cri du fier Lyonnais !

Et

Et toi, qu'à regret je délaiſſe,
Amante, ſi chere à mon cœur,
Bannis toute indigne foibleſſe,
Sois plus forte que ta douleur!
Liberté! Liberté! ranime et ſoutiens ſon courage!
Pour toi, pour moi, qu'elle porte le poids de ſes jours:
Son ſein, peut-être, enferme un gage,
L'unique fruit de nos amours!

Digne épouſe, ſois digne mere,
Prends ton éleve en ſon berceau;
Redis-lui ſouvent que ſon pere
Mourut du trépas le plus beau!
Liberté! Liberté! qu'il t'offre ſon plus pur hommage!
Tyrans, tremblez, redoutez un enfant généreux!
Plutôt la mort que l'eſclavage
Sera le premier de ſes vœux!

Que ſi, d'un nouveau Robeſpierre,
Ton pays étoit tourmenté,
Mon fils, ne venge point ton pere,
Mon fils, venge la liberté!
Liberté! Liberté! qu'un ſuccès meilleur l'accompagne!
Tyrans, fuyez, emportez vos enfans odieux!
Plutôt la mort que la Montagne
Sera le cri de nos neveux!

Oui, des bourreaux de l'Abbaye
Le ſuccès affreux ſeront courts!
Un monſtre effrayoit ſa patrie,
Une fille a tranchés ſes jours!
Liberté! Liberté! que ton bras ſur eux ſe promène!
Tremblez, tyrans, vos forfaits appellent nos vertus!
Marat eſt mort, chargé de haine,
Corday vit auprès de Brutus!

Mais

Mais la foule ſe preſſe et crie;
Peuple infortuné, je t'entends!
Adieu, ma famille chérie!
Adieu, mes amis de vingt ans!
Liberté! Liberté! pardonne à la foule abuſée!
Mais vous, tyrans, le Midi peut encore vous punir!
Moi, je m'en vais dans l'Elyſée,
Avec Sidney m'entretenir!

J'étois depuis plus de quinze jours dans cette retraite où le tems ne ſembloit bien long, quand un garde-national vint m'y demander. C'étoit un inconnu, qui m'avoit rendu le plus important ſervice. Au moment où ma Lodoïſka, dénoncée au club par un homme, qui avoit dit, en propres termes, que, puiſque la femme de Guadet avoit été miſe en état d'arreſtation, on pouvoit bien y mettre la ſœur de Louvet, en ce moment il avoit été l'avertir, et l'avoit recueillie chez lui. Maintenant il venoit m'inviter à partager ſon aſyle..... Jugez de ma joie!

En attendant que la nuit fût venue, le bienfaiſant envoyé de Lodoïſka prit quelque repos. Il en avoit beſoin; car j'aurois dû recevoir la veille une lettre de ma femme, laquelle ne m'étoit parvenue que le matin même de ce jour. Lui cependant comptant que je me rendrois, la nuit derniere, à un endroit déſigné, m'y avoit attendu juſqu'à l'aurore et par un affreux tems. Inquiet de ne m'avoir pas

vu,

vu, il avoit fait plusieurs lieues pour m'apporter un nouveau billet de ma femme, et pour m'offrir tout ce qui me conviendroit chez lui. Tant de zele me paroissoit plus étonnant de la part d'un homme qui ne me connoissoit que de réputation; mais j'avois affaire à l'un des mortels les plus généreux et les plus extraordinares dont cette terre puisse se glorifier. Rien ne lui coûtoit, lorsqu'il s'agissoit de rendre service à ceux qu'il croyoit mériter son estime.

Il nous cachoit tous deux dans une chambre, au-dessus de laquelle logeoit un gendarme que ses camarades visitoient toute la journée; et ceux-ci frappoient souvent à notre porte, croyant que c'étoit celle de leur ami. Y avoit-il quelque dangereux message à faire, il s'en chargeoit. Un vil coquin, digne commissaire du pouvoir exécutif, venoit d'arriver apportant des ordres secrets: il alloit l'aborder, boire avec lui, tâcher de savoir ce qui l'amenoit. Barbaroux étoit sur le point de manquer d'asyle; il offroit de faire mettre dans notre petite chambre un troisieme lit. Des visites domiciliaires étoient ordonnées: n'importe, il ne souffriroit pas que nous quittassions sa maison; lui-même il nous faisoit avec une promptitude et une adresse sans égales une cache en bois, difficile à découvrir. A l'époque critique où presque toutes les maisons étoient fouillées, ma femme et moi nous passâmes un jour, un jour tout entier, dans cette niche; lui cependant attendoit tranquillement dans la chambre, et si les

inquiſiteurs venoient à nous découvrir, il les combattroit avec moi juſqu'au dernier ſoupir. L'embarcation toujours attendue étoit bien différée: il iroit à tout riſque prendre des informations et preſſer l'inſtant du départ. Nous aurions peut-être beſoin de paſſeports: s'il ne pouvoit nous en procurer, il nous en fabriqueroit. En attendant, l'embarquement, qui pourroit tarder beaucoup encore, ma femme parloit de tenter vers Paris, une incurſion bien néceſſaire au ſalut des débris de notre mince fortune: afin de pouvoir aider ou défendre ma femme au beſoin, il iroit et viendroit avec elle. Enfin, j'étois inquiet de Péthion, de Guadet, de Buzot; il avoit, depuis ſi long-tems, un ſi grand deſir de les voir! ſi je ne craignois pas de lui confier le lieu de leur retraite, il iroit les embraſſer de ma part. Au reſte, il ne céderoit à perſonne l'avantage de nous accompagner, avec chevaux, armes, et proviſions, juſqu'au bords de la mer, le jour que nous partirions!

Au reſte, c'étoit un homme univerſel, que notre ami: bon marin, bon militaire, bon médecin, menuiſier adroit, ſerrurier habile, grand marcheur dans l'occaſion, au beſoin maître d'eſcrime; propre encore à une comptabilité, à une adminiſtration, fort bien dans un bureau, dans un cabinet, dans une manufacture, dans un comptoir. Mais, ce qui contribua beaucoup à lui concilier toute mon eſtime, ce fut le goût que je lui reconnus pour les ſciences

douees,

douces, pour ces beaux arts qui annoncent les penchans tranquilles ou vertueux de ceux qui les cultivent ; il étoit peintre, deſſinateur, architecte, et botaniſte ; et dans ſon intérieur que de qualités aimables et ſolides ! économe à la fois et libéral, laborieux et déſintéreſſé, attentif et doux avec ſes domeſtiques : ſi bon avec ſon enfant ! ſi tendre avec ſa femme ! Oh ! quand je l'eus vu dans ſa vie privée, combien je m'en orgueillis d'avoir conquis ſon amitié.

Ce fut chez lui que nous apprîmes la nouvelle que Toulon venoit de ſe donner aux Anglois. Qui l'avoit livré cependant ? La foule imbecile diſoit, Ce ſont *les fédéraliſtes*. Les perſonnes moins ignorantes trouvoient plus naturel que le déſeſpoir eût pouſſé ſes habitans à cette extrémité, et que, réduits à choiſir, ils euſſent encore préféré le joug étranger à celui des dominateurs de la Convention. Les hommes mieux inſtruits ne doutoient pas que ce ne fût *la Montagne*. Et d'abord qu'on ſe rappelle les manœuvres de Wimpſen pour nous enfermer dans Caen, y établir le ſiege de l'inſurrection de l'Oueſt, nous pouſſer à des meſures qui nous donnaſſent les couleurs de la royauté et du parti Anglois, fournir ainſi à la Montagne tous les moyens de nous dépopulariſer, de diſcréditer notre cauſe, d'en détacher tous les départemens vraiment républicains, et de nous immoler ſur l'échafaud, en rejettant ſur nous, avec toutes les apparences de la juſtice, tous ſes propres crimes. Cette tentative, manquée à

l'Oueſt, devenoit plus néceſſaire au Midi. Là ſe trouvoient une foule d'hommes ardemment épris de la liberté, là regnoit un eſprit public excellent, là étoient honorés et chéris ceux des fondateurs de la république arrachés à leurs fonctions le 31 Mai, là étoient mépriſés et haïs les Marat, les Robeſpierre, tous les exterminateurs, et Marſeilles venoit d'acquérir les preuves juridiques, que ceux-ci n'avoient ceſſé de conſpirer pour remettre d'Orléans ſur le trône, ſi ce n'eſt Robeſpierre, qui, pourtant, les ſervoit, mais dans d'autres vues : je crois l'avoir aſſez dit. Marſeilles avoit d'abord, avec ſon énergie ordinaire, donné le ſignal de la réſiſtance à l'oppreſſion. Il avoit été ſi bien reçu, qu'elle ſe trouvoit au centre d'une coalition départementale, qui, dans ſon vaſte contour, embraſſoit à la gauche Niſmes, Montpellier, Narbonne, Perpignan, Toulouſe, Montauban, Bourdeaux ; à la droite, Aix, Lyon, (là les chefs militaires étoient en ſecret royaliſtes, mais auroient été ſuffiſamment contenus par les adminiſtrations et le peuple, tous républicains,) Bourg, Lons-le-Saunier, Beſançon ; et ſur ſon front, Angoulême, Limoges, Clermont, Moulins, Châlons, Dijon même ; puis, s'avançant en pointe juſqu'à Reims, par Troyes et Châlons, faiſoit une bonne moitié de la France, et menaçoit d'écraſer de ſa maſſe tous les agens des rois. Il falloit donc qu'ils rompiſſent, à quelque prix que ce fût, ce terrible faiſceau. Si, parmi les villes coaliſées, l'une

des

des plus importantes arboroit les étendans de la royauté, le reſte de la coalition indignée s'alloit précipiter ſur elle. Le Midi, prêt à s'élancer ſur les tyrans de Paris, s'arrêteroit pour tourner ces efforts contre une partie de lui-même. La Montagne, en l'y invitant, ſe diſculperoit du reproche de royaliſme ; elle le rejetteroit indirectement ſur les proſcrits du 31 Mai. L'inſurrection des républicains ſeroit étouffée.

Eh! quelle ville étoit plus propres que Toulon à cette manœuvre du Machiavéliſme Montagnard! Une foule conſidérable d'artiſans, ſans lumieres et ſans volonté qui lui fut propre, y étoit toujours diſpoſée à recevoir, pour un morceau de pain, les impreſſions diverſes qu'on lui voudroit ſuggérer. Depuis longtems, au moyen de quelques aſſignats, on la faiſoit ſe mouvoir pour l'anarchie: dès qu'on le voudra, avec quelques aſſignats encore, on lui fera demander, en apparence du moins, le retour de l'ordre. Les principaux chefs de la marine et de la garniſon, pour la plûpart, ſont royaliſtes: le dernier miniſtre de la marine, entierement dévoué à la faction, a choiſi les hommes qui ſeront à la tête du mouvement; on leur a dit le mot du guet, comme à Wimpfen: c'eſt pour la République qu'ils auront l'air d'organiſer leurs forces; c'eſt à la ruine des républicains qu'ils les dirigeront au moment convenable.

Le moment arrive. Toulon, jusqu'alors furieux de Jacobinisme, se déclare tout-à-coup pour la République, et bientôt le trahit. On livre Toulon aux Anglois, et pour des raisons, qu'apparemment on le forcera d'expliquer quelque jour, le Comité de Salut Publique répand, accrédite, et laisse subsister six mois, le bruit que *Beauvais* a été pendu par les Anglois. L'autre député, *Bayle*, s'est tué dans son cachot. Bayle étoit un homme violent et grossier, que les exagérations de la Montagne avoient trompé jusqu'alors. Quand il aura vu de ses yeux que cette Montagne livroit Toulon à l'Angleterre, et qu'il falloit qu'il devint lui l'instrument ou la victime de cet affreux Machiavélisme, il aura eu recours au suicide, ou bien s'il a voulu faire du bruit on l'aura tué. Cependant, les Anglois, maîtres de Toulon, le gardent tout le tems que durent la sciſſion de Bourdeaux et le siege de Lyon. S'ils avoient rendu Toulon trop tôt, les troupes qui l'assiégeoient, et qui presque toutes, avant qu'on eût eu le tems de les travailler, étoient Anti-Jacobites, loin d'aller combattre Lyon, se fussent déclarées pour lui. Lyon tombe enfin. Il faut encore laisser aux Jacobins le tems d'y massacrer les meilleurs républicains, toujours *convaincus* de royalisme ; le tems, aussi d'acheter par la famine la conquête de Bourdeaux, où les meilleurs citoyens seront traités comme à Lyon, comme à Marseilles,

Marſeilles, comme à Paris, comme par-tout.* Cela fait, les Anglois tiennent leur promeſſe, et leur intérêt eſt de la tenir; car, n'oubliez pas que les Montagnards, généralment déteſtés, ont fait leur journée du 31 Mai contre des hommes aimés, eſtimés, très populariſés, je ne dis pas dans tout Paris, mais dans tout le reſte de la France. Pour déſarmer l'indignation univerſelle, pour étonner les foibles, pour gagner les indécis, pour ramener toute cette multitude qui ne raiſonne pas les évènemens, il faut bien que les puiſſances conſentent à ſuſpendre leurs ſuccès et même à recevoir dès revers, à l'époque même où leurs agens ſeront devenus les tyrans de la repréſentation, et diſpoſeront de tout dans le gouvernement. Car enfin cette maſſe d'individus, que toutes les apparences entraînent, et qui ne va jamais juſqu'au ſecond raiſonnement, dira, Mais, lorſque Péthion, Briſſot, Guadet, &c. étoient dans la Convention, nous étions ſouvent battus par les ennemis; aujourd'hui, qu'ils n'y ſont plus, et que Robeſpierre, Barere, Marat, Collot, &c. conduiſent ſeuls nos affaires, nous avons par-tout des ſuccès: les premiers étoient donc d'accord avec les puiſ-

* Il faut rendre cette juſtice à Tallien, qu'après la priſe de Bourdeaux, il y a empêché bien du mal. Sans lui, cette ville auroit été traitée avec autant de barbarie que Lyon.

ſances, et les ſeconds ſont donc nos véritables défenſeurs.

Ainſi les Anglois ont intérêt à tenir leurs promeſſes : *ils ne mettent point dans Toulon une garniſon ſuffiſante :* ils le laiſſent reprendre ; et lorſque la nation Angloiſe, étonné, a demandé les motifs qui avoient pu décider ſes généraux à perdre Toulon, Pitt a fait répondre *qu'une bonne politique l'exigeoit ainſi.* C'eſt auſſi cette *bonne politique* qui, à-peu-près à la même époque, fit accorder, aux généraux prétendus républicains, ſous le miniſtere de la guerre du premier commis *Vincent*, accuſateur du malheureux Cuſtine, les victoires de Dunkerque et de Maubeuge. C'eſt cette *bonne politique* qui frappa tout-à-coup d'immobilité l'armée victorieuſe de Cobourg, qui, venant de mettre en pieces toute la garniſon de Cambray, pouvoit ſe rendre maître de cette place, et ſe tint là ſpectateur de la guerre civile commencée, bien décidé à ne pas pourſuivre ſi la Montagne triomphoit ; et au contraire à ſe précipiter comme un torrent, ſi les républicains l'euſſent emporté. Enfin, c'eſt cette *bonne politique* qui fit qu'on voulut bien laiſſer *Hoche* reprendre les lignes de Wiſſembourg, Hoche reconnu, maintenant, comme l'agent de Marat, et par conſéquent des puiſſances : le Général *Hoche*, qui étoit, en effet, un furieux Jacobin.

Mais revenons donc à Toulon. Au moment où l'on y rentre, *Beauvais*, pendu depuis ſi long-

tems,

tems, ſe trouve dans la priſon : et ce député, ſi mal-traité par l'étranger, lui qui a tant ſouffert pour la cauſe de la liberté, lui qui devroit être le Dieu du jour, on en parle à peine. Selon la nouvelle méthode d'employer tous les moyens pour pouſſer les eſprits vers toute eſpece d'exagération, on devroit produire cette nouvelle idole à l'admiration du peuple Pariſien. Point du tout, il ne vient pas même à la fête ſolemnelle que la *capitale* célébroit pour la repriſe de Toulon. L'auguſte repréſentant, que la prudence apparemment ne permet pas qu'on voie de trop près, demande un congé. Du ſein même de ſes triomphes, cent voix ſe ſont élevées pour l'accuſer de trahiſon. Il ſe contente d'avouer, qu'en effet, il a eu *quelques conférences* avec des Anglois de quelque importance ; et, pour toute réponſe à tous les grands reproches qu'on lui fait, il ſe borne à promettre qu'il répondra. Le Comité de Salut Public trouve fort bonnes toutes les évaſions morales et phyſiques du repréſentant qui n'eſt pas pendu. Il ne lui demande pas d'autres explications ; il accorde le congé. Il eſt bien vrai que Beauvais eſt malade, et même, pour être à jamais diſpenſé de répondre, il prend le parti de mourir. Oh, c'eſt alors qu'on parle de lui ! C'eſt alors qu'il eſt le grand, le divin, Beauvais ! Je ne ſais pas même ſi Robeſpierre ne l'a pas panthéoniſé ! Eh pourquoi non ! D'autres l'ont bien été.

Au

Au reſte, j'ajoute un fait connu de pluſieurs milliers de perſonnes à Paris. C'eſt que, vers le milieu de Juillet, quelques vrais républicains de Toulon acquirent les preuves qu'un grand complot s'étoit tramé pour livrer leur ville et leur port au Anglois, et qu'à la tête des conſpirateurs étoient ..... Malheureuſement les dénonciateurs eurent la bonhomie d'envoyer les pieces au miniſtre d'alors et au Comité de Salut Public. Ceux-ci enfouirent les pieces, et ne parlerent de rien. A quelque tems de là Toulon fut livré.

Cependant il y avoit trois ſemaines que nous étions chez notre généreux ami, et nous commencions à déſeſpérer de l'embarcation tant promiſe, lorſque le 20 Septembre on vint me chercher. Hélas ! oui, on ne venoit chercher que moi ! Juſqu'alors on m'avoit aſſuré que rien n'empêcheroit que ma femme fût reçue à-bord du bâtiment ; on vint dans cette triſte ſoirée nous apprendre que les circonſtances étoient telles qu'il étoit impoſſible qu'une femme entrât dans le vaiſſeau ſans nous compromettre tous, et que le capitaine ſe voyoit, à regret, obligé de déclarer qu'il n'en receveroit aucune. Quel coup de foudre pour ma Lodoïſka ! Je ne voulois pas partir, puiſqu'elle ne partoit pas. Elle ſentit qu'une telle réſolution ne pourroit que nous perdre, elle exigea que je m'éloignaſſe. Quant à elle, aidée de notre ami, elle partiroit inceſſamment pour Paris, et après y avoir ramaſſé les débris de

de notre fortune, elle viendroit me rejoindre à Bourdeaux, où nous reſterions enſemble, ſi l'inſurrection s'y ſoutenoit, et d'où nous partirions pour l'Amérique, ſi les tyrans l'avoient emporté. . . . . Que de vains projets, grand Dieu! A quels nouveaux périls je courois! Que de peines, que de fatigues, j'allois chercher! En quels lieux te retrouverois-je, O ma Lodoïſka?

Je partis, je la laiſſai . . . j'eus l'horrible courage de laiſſer encore! . . . il étoit cinq heures du ſoir, c'eſt-à-dire qu'il faiſoit encore plein jour, quand je ſortis de la ville à la vue de tout le monde. A deux cents pas un cheval m'attendoit, un ami ſûr étoit mon guide; nous avions neuf grandes lieues de pays, à-peu-près quinze lieues de poſte, à faire. Il falloit être dans la chaloupe, qui devoit nous conduire au bâtiment, à onze heures au plus tard, car le coup de canon, qui ordonnoit le départ du convoi et de l'eſcorte, ſeroit tiré à minuit précis. A deux lieues d'ici, j'allois trouver mes chers collegues, qui m'attendoient. En effet j'embraſſai Guadet, Buzot, et Péthion, mais Barbaroux vint longtems après, il nous fit perdre une grande heure. Pourtant il n'étoit pas minuit, quand nous arrivâmes au bord de la mer. Les armateurs nous avoient joints ſur la route. Non contents de ne vouloir rien accepter pour notre tranſport à Bourdeaux, qui leur faiſoit cependant courir de grands riſques, ils nous offroient leurs bourſes: nous refuſâmes.

fusâmes. Arrivés à l'auberge où ils nous avoient fait préparer à souper, nous y apprîmes que la chaloupe, que le capitaine devoit envoyer pour nous prendre, n'avoit pas encore paru. Nous attendîmes près d'une demi-heure, mais en vain ; et ce qui redoubloit nos allarmes, c'est qu'à côté de la chambre où nous soupions, se trouvoit une autre chambre, où deux hommes buvoient ensemble, l'un desquels n'étoient rien moins que le commandant du petit fort qui dominoit la plage où nous comptions nous embarquer, et qui avoit cinquante hommes de garnison. Que de contretems, que de sujets de crainte pour nos armateurs, qui avoient calculé que nous trouverions la chaloupe prête, et le commandant endormi ! l'un d'eux courut réveiller des pécheurs, qui, moyennant triple salaire, consentirent à nous recevoir dans leur barque ; mais il falloit attendre que la marée montante vint la mettre à flot. C'étoit encore trois quarts d'heure à perdre. Pour comble d'embarras, c'étoit trois quarts d'heure à passer dans le voisinage du commandant. Heureusement il avoit déjà bu si raisonnablement, qu'il ne songeoit gueres à s'inquiéter quels gens s'impatientoient à côté de lui. La barque nous reçut sans accident ; mais n'étoit-il pas trop tard ? Il étoit plus d'une heure, nous aurions dû nous embarquer bien avant minuit.

Il falloit ramer une lieue pour doubler une pointe, où le vaisseau, qui devoit rester un peu en arriere

des

des convois, avoit ordre de nous attendre. Nous ne l'y trouvâmes point. Ne l'avions-nous pas fait attendre trop longtems ! Si le convoi étoit parti à minuit précis, n'avoit-il pas été forcé de retirer les ancres enfin et de suivre ! Nous nous mîmes à courir des bordées dans cette rade de Brest, si vaste que le vaisseau désiré n'y étoit plus qu'en petit point difficile à découvir, sur-tout pendant la nuit. Elle fut longue la nuit ; je n'en avois pas encore passé dans les agitations d'une impatience aussi cruelle : l'aurore ne se montra pas moins défavorable ; elle nous découvrit une immense nappe d'eau, sur laquelle nous ne vîmes flotter rien. Nos montres, à chaque instant consultées, marquent six heures, sept heures, sept heures et demie ! Toute espérance nous abandonne, qu'allons-nous devenir ? la terre et la mer sont en ce moment également dangereuses pour nous !

Il étoit aisé de voir sur les figures de nos armateurs que les mêmes pensées les affligeoient, que le même découragement les avoit saisis. Depuis un bon quart d'heure, couchés près de nous dans la barque, ils ne prenoient plus la peine de regarder la mer. Un d'eux pourtant se releve, nonchalamment, tourne la tête avec lenteur, et de l'air d'un homme bien sûr de ne rien découvrir. Tout-à-coup son maintien s'anime ; il pousse sa voix. Tel bâtiment ? demande-t-il. On répond Oui. Tel capitaine ? un *Oui* nous vient encore. Il se retourne

vers

vers nous les bras ouverts, il nous embraſſe tranſporté de joie : Vîte, vîte au vaiſſeu ! dit-il.

Avec quelle légereté le plus peſant d'entre nous s'y grimpa ! Voilà votre petit logement ! nous dirent les armateurs, qui venoient de nous amener dans la chambre du capitaine. Puis ils s'informerent ſi le convoi étoit fort en avant. Le brave Ecoſſois, qui commandoit le bâtiment, leur dit qu'il avoit défilé à minuit précis. Pour ne pas me rendre ſuſpect, j'ai enfin démaré, pourſuivit-il ; bien-tôt je ſuis reſté en arriere ; malgré mes matelots, mécontents de mes manœuvres, j'ai perdu mon tems ; je partois enfin quand j'ai cru voir quelque choſe. J'ai fait voile de ce côté, mais une ſeconde plus tard, tout étoit dit. Quoique bon voilier, ajouta-t-il, je ne puis gueres eſperer d'atteindre le convoi qu'à la fin du jour. Ainſi, privé d'eſcorte, je crains l'Anglois. Au riſque de perdre le bâtiment, s'écrierent nos généreux armateurs, allez, eſſayons à tout prix de ſauver ces braves gens. Ils nous embraſſerent, rentrerent dans la barque, et s'en allerent à Breſt.

Nous ſuivions la route oppoſée, nous la ſuivions depuis deux heures, lorſque cinq bâtimens apparurent rangés devant nous en cercle à l'horiſon. Corſaire Anglois ! cria l'équipage. En vain le capitaine leur dit qu'il falloit avancer, qu'on ne pouvoit diſtinguer encore. Les matelots murmurerent ; et le *ſecond*, qui avoit bu, portant la parole pour eux,

eux, déclara qu'on ne prétendoit pas, pour des paſſagers inconnus, courir le riſque d'être conduit en Angleterre. Notre brave Ecoſſois vit la révolte prête à éclater : il revira.

Aſſurément nulle rencontre ne pouvoit nous être plus fâcheuſe que celle de l'Anglois. La Grande-Bretagne devoit être pour nous la terre maudite. Quelque pût avoir été la violence qui nous y auroit eu conduits, la calomnie ne manqueroit pas de nous y pourſuivre ; elle ſeroit cru en affirmant que nous y avions paſſé volontairement. Nous y laiſſerions, avec la vie, un bien plus précieux, — l'honneur. Auſſi, devant un corſaire de cette nation, ne nous reſtoit-il qu'une reſſource, et la réſolution en étoit priſe : c'étoit de nous jetter à la mer pour ne pas tomber dans ſes mains. Mais qui garantiſſoit que les bâtimens en vue fuſſent ennemis ? D'ailleurs étoient-ils armés ? enfin, où notre pauvre capitaine, maintenant embarraſſé de nous, alloit-il chercher un aſyle ? en quelque port de France qu'il entrât, n'y trouveroit-il pas des ennemis acharnés à ſa perte preſqu'autant qu'à la nôtre ? Nous nous gardions bien de lui communiquer ces réflexions, qui n'auroient fait qu'augmenter ſa peine ; mais on voyoit aſſez dans tous ſes mouvemens qu'aucun des dangers de ſa biſarre poſition ne lui échappoit.

Depuis deux heures naviguant en ſens contraire, nous étions ſur le point de rentrer dans la rade ; le capitaine

capitaine alors, jugeant que la tête de ſon ſecond devoit être plus tranquille, et que les fumées de l'eau-de-vie, qu'il ſe reprochoit d'avoir fait diſtribuer à trop forte doſe, avoient eu le tems de s'abattre, monta ſur le pont. Ah ça, dit-il, qu'on m'écoute en ſilence ! Je ſuis le maître ici : perſonne n'a le droit de commenter mes ordres. Malheur à quiconque s'en aviſeroit. Vos craintes ſont ridicules, mon parti eſt pris ; j'entends aller en avant ; qu'on ſe taiſe, et qu'on obéiſſe ! Il ordonna la manœuvre en conſequence ; et, le ſecond n'oſant plus dire un mot, l'ordre fut éxecuté.

Ainſi nous échappions au preſſant péril de la rentrée dans un port de France ; mais à préſent pouvions-nous raiſonnablement eſpérer d'échapper à l'étranger ? Il nous faudroit peut-être naviguer ſans eſcorte juſqu'au lendemain ſoir, car le convoi avoit actuellement douze heures d'avance ſur nous. Il eſt vrai que notre grande flotte, récemment ſortie de Breſt, forçoit les corſaires Anglois à ſe tenir plus éloignés ; pourtant peu de jours ſe paſſoient, ſans qu'on en ſignalât quelques-uns ſur la côte. On ſent que nous n'étions rien moins que tranquilles.

Notre navigation de ce jour fut heureuſe ; la nuit nous donnoit peu d'inquiétude, elle ſe paſſa bien, mais le lendemain d'aſſez bonne heure les bâtimens s'apperçurent à l'horiſon, jettées devant nous à-peu-près comme ceux de la veille ; ſeulement, au

lieu

lieu de cinq, ils étoient huit. L'Ecoſſois ſe fit apporter ſes lunettes d'obſervation, il les tint braquées pluſieurs minutes ; après quoi, il affirma qu'il reconnoiſſoit des François. Le fait eſt qu'il ne pouvoit encore diſtinguer. Un autre fait, c'eſt qu'il avoit pourtant raiſon et trop raiſon. Quand il fut moins loin, il le vit bien que c'étoit des François. Nous n'ignorions pas plus que lui que nos ſignalemens avoient été envoyés à tous les capitaines de vaiſſeaux de la République, avec injonction formelle de viſiter tous bâtimens en mer, et ſur-tout d'y examiner les paſſagers. Eh bien! nous tombions dans la grande flotte de Breſt. Vingt-deux vaiſſeaux de ligne et douze à quinze frégates étoient devant nous. Jugez de nos tranſes à ce magnifique ſpectacle! Il nous fallut longer, ſurtout ſon front, cette formidable ligne. Quoique enfermés dans la chambre du capitaine, nous dûmes encore nous jetter ventre-à-terre : quelque ſans-culotte de basbord, s'il avoit apperçu quelque paſſager, eût pu motionner *de voir un peu qui c'étoit* ; et je doute qu'alors nos paſſeports nous euſſent ſauvés : n'avions-nous pas d'ailleurs avec nous ce Péthion, dont la figure étoit ſi généralement connue, et qui, de peur d'être trop méconnoiſſable, s'aviſoit d'avoir, à moins de quarante ans, la barbe et les cheveux blancs? Notre brave capitaine cependant ſe tenoit ſur le pont, d'un air aſſuré, prêt a mentir au premier porte-voix qui le queſtionneroit. Aucun

ne lui dit mot, nous en fûmes quittes pour la peur.

Au moins nous étions délivrés pour quelques heures de la crainte des corsaires Anglois. Tout alla bien dans la journée, mais, vers le soir, comme la grande flotte étoit restée dans sa croisiere, fort loin en arriere, et absolument hors de vue, nous apperçumes des bâtimens en avant. Le capitaine recommença ses complaisantes observations, dont nous savions d'avance le résultat: en effet, il ne manqua pas de dire, ce sont des marchands François. Pourtant il ne tarda pas à reconnoître qu'un de ces prétendus marchands se rapprochoit beaucoup de nous, et portoit du canon: il continua, comme il put, d'affecter devant son équipage un air tranquille; mais il nous dit tout bas, Je joue gros jeu; si ce n'est pas notre convoi, je suis demain en Anglettere.

C'étoit le convoi, mais le danger, pour être un peu moins grand, ne cessoit pas d'être mortel. Le bâtiment, dont nous étions actuellement très près, étoit une des deux frégates de l'escorte: elle s'étoit mise en panne pour nous attendre et nous hêler. Dès que nous fûmes à portée du porte-voix, nous entendîmes ce premier interrogat assez inquiétant, *D'ou venez-vous?* — De Brest, repliqua notre capitaine d'un air très ferme. Alors, on lui fit cette observation de mauvais augure, Vous étiez bien arriéré! A quoi il répliqua, J'ai été aussi vîte que je

l'ai

l'ai pu. — Il faut que vous ſoyez bien mauvais voilier, lui dit-on peu obligeamment. A cela point de réponſe. Enfin, la queſtion menaçante arriva : *Avez-vous des paſſagers à-bord?* Notre franc Ecoſſois fit auſſi-tôt retentir l'air du *Non* le plus vigoureux. Sur quoi le guerrier mit ſa chaloupe en mer. Pour cette fois, il étoit clair que notre malheureux capitaine alloit être viſité; nous tremblâmes pour lui. Quant à nous, réſignés à tout évènement, nous jettâmes à l'eau tous les papiers qui auroient pu compromettre quelques amis, et nous bandâmes nos piſtolets.

Cette chaloupe ne méritoit pas des apprêts ſi lugubres; elle venoit nous remarquer à ſon vaiſſeau, qui ne l'envoyoit que pour cela. On nous conduiſit ainſi juſqu'à que nous euſſions atteint le convoi; et ce ne fut pas à nos yeux une des moindres biſarrieries de ce voyage, que de nous voir ainſi protégés par l'un des bâtimens eſſentiellement prépoſés à nous perdre.

La nuit ſuivante nous eûmes gros tems; à la pointe du jour, c'étoit preſque une tempête : notre équipage vouloit imiter quelques marchands, qui relâchoient à la Rochelle; déjà ſes réclamations prenoient le ton de la révolte : la fermeté de notre Ecoſſois, aidé de quatre cent livres d'aſſignats que nous diſtribuâmes entre les matelots, nous déroba en ce nouveau péril. Il eſt vrai que l'océan entrouvroit quelquefois ſes profonds abymes;

mais tous ſes flots ſoulevés nous étoient moins redoutables que les flots de cette multitude inſenſée, qui, ſur une terre ingrate, nous appelloit ſtupidement à l'échafaud.

Le beau tems revint à midi. Notre capitaine avoit beau faire, il marchoit toujours mieux qu'aucun des bâtimens de la flotte. Le ſignal de diminuer les voiles lui fut fait pluſieurs fois par le vaiſſeau commandant: il les diminuoit toujours, et toujours il alloit trop vîte. Cette circonſtance l'inquiétoit: il y avoit à craindre que le commandant ne prît des ſoupçons, s'il venoit à remarquer que ce bâtiment, qu'on voyoit aujourd'hui toujours en avant du convoi, étoit celui qu'on avoit trouvé la veille ſi fort en arriere. Au reſte, ſi ces craintes étoient fondées, nous aurions trop lieu d'en être ſûrs à l'entrée de la riviere de Bourdeaux. C'étoit-là qu'une reconnoiſſance générale devoit être faite par les bâtimens convoyeurs. Nous y arrivâmes à cinque heures du ſoir: le vaiſſeau commandant laiſſoit défiler devant lui chaque bâtiment, et le hêloit à ſon paſſage. Notre capitaine filoit l'un des premiers; la terrible queſtion lui fut renouvellée, Avez-vous des paſſagers à-bord? Il répondit comme la veille, et d'un ton non moins ferme, et le ſuccès ne fut pas moins heureux.

Cependant, la marée, qui, en montant, nous avoit déjà fait faire près de dix lieues, commençant à deſcendre, il fallut s'arrêter. Notre capitaine eut l'attention

l'attention de jetter l'ancre à quelque distance des autres bâtimens; et, dès que la marée cessa de descendre, il fit mettre à la riviere ce qu'il appelloit sont canot. C'étoit un des plus petits, un des plus frêles, batelets qu'un Parisien eût pu voir sur la Seine. Nous y descendîmes douze personnes, dont le capitaine et quatre matelots, pour ramer. Je n'ai pas besoin de dire que le canot étoit plein; il l'étoit au point de n'y pouvoir faire, sans témérité, beaucoup de mouvemens. Notez que cette riviere étoit là encore une espece de mer. Elle avoit deux lieues de large. Plus loin, ce fut pis. La même masse d'eau se trouvoit resserrée dans un canal moitié plus petit. Son cours, excessivement plus rapide, étoit en quelques endroits embarrassé de bancs de sable mal-connus de notre Ecossois. Quant au batelet, il lui restoit à peine deux pouces de bord. De tems en tems, la moindre oscillation nous menaçoit de chavirer, et très-souvent la vague entroit dedans. C'étoient là pourtant nos moindres dangers!

Nous partions ainsi pour éviter la derniere reconnoissance des convoyeurs, et sur-tout la visite du fort de *Blaye*. Malheureusement il étoit déjà jour. L'homme de quart sur le vaisseau commandant nous vit passer; il ne nous hêla que pour nous ordonner de ne pas trop approcher de son bord. Apparamment il crut, comme nous l'avions espéré, qu'un misérable petit batelet ne méritoit pas d'autre

attention. Au fort de Blaye, ce fut encore mieux : on ne nous dit pas un seul mot. Arrivés au *Bec-d'Ambez*, nous descendîmes. Nous y étions enfin dans ce département de la *Gironde* ; et là, nous croyant non seulement en sûreté, mais en mesure de combattre les ennemis de notre patrie, il ne tint à rien que nous ne baisassions cette terre délivrée ! O malheureux humains, vos joies sont quelquefois aussi follement placées que vos tristesses !

Le capitaine se rendoit à Bourdeaux. Nous nous cotisâmes pour lui faire une somme de deux mille livres, qu'il accepta. Notre intention étoit d'y joindre mille écus, que nous comptions trouver aisément à emprunter dans toute la ville, où il ne nous précéderoit apparemment que de vingt-quatre heures. Je ne sais pas s'il restoit deux cents francs dans la bourse du plus riche d'entre nous.

La maison où nous venions de descendre appartenoit à un parent de Guadet. Personne n'y étoit pour nous recevoir : nous allâmes à une auberge voisine, où Guadet, avec sa confiance ordinaire, ne fit nulle difficulté de dire son nom. Dès lors il devint facile de deviner qui nous étions tous. Cette imprudence fut la cause principale de tous les dangers qui vinrent presque aussi-tôt nous assaillir. De là vint qu'on fut d'abord sur nous traces à tous, et que bientôt nous n'eûmes plus un instant de repos.

Les

Les clefs de la maiſon étant arrivées, nous nous y retirâmes pour y cauſer à notre aiſe de notre ſituation. On avoit dit à l'auberge des choſes bien ſurprenantes, et que Guadet affirmoit impoſſibles; qu'à Bourdeaux, les Maratiſtes venoient de l'emporter; que la municipalité et le département étoient en fuite; que les repréſentans du peuple y entroient en force. Quoiqu'il pût être de ces bruits, nous penſâmes qu'il ne convenoit pas de nous enfourner tous dans cette ville, avant de les avoir vérifiés. Guadet, qui connoiſſoit toutes les iſſues, offrit de s'y rendre, et voulut emmener Péthion.

Ils revinrent le lendemain, trop heureux d'avoir pu entrer ſans être vus, et d'en être ſortis ſans avoir été arrêtés. Tout ce qu'on nous avoit dit étoit vrai. Là, comme ailleurs, les honnêtes gens périſſoient par leur foibleſſe. Il n'y avoit pas cinq jours que la bonne et brave jeuneſſe de Bourdeaux, aſſemblée en armes, avoit été demander au département la permiſſion de déſarmer la ſection Franklin, où les brigands tenoient leur place d'armes. Au lieu de profiter de ce mouvement, les adminiſtrateurs avoient répondu qu'il falloit attendre, patienter, n'employer que la douceur, &c. et le lendemain la ſection Franklin avoit culbuté Bourdeaux. Au reſte, les adminiſtrateurs y avoient fait fautes ſur fautes. Ils avoient pu ſouffrir tranquillement, au jour de leur toute puiſſance, que les commiſſaires Montagnards, poſtés à dix lieues de là, s'emparaſ-

ſent, par quatre ou cinq hommes, porteurs d'un arrêté, s'emparaſſent du Château Trompette, et de tout ce qu'il contenoit de proviſions de guerre et de bouche. De même, ils les avoient vus tranquillement prendre poſſeſſion du fort de Blaye, d'où les Montagnards avoient, ſans éprouver la moindre réſiſtance, éconduit deux bataillons Bordelais, auxquels ils avoient ſubſtitué deux bataillons *révolutionnaires :* ce qui eſt tout dire. Avec tant de molleſſe, il falloit néceſſairement ſuccomber.

En ce moment on empriſonnoit à Bourdeaux tout ce qu'il y avoit de patriotes les plus purs, les plus éclairés, les plus courageux. La terreur étoit ſi générale, qu'à neuf heures du ſoir Guadet et Péthion, loin de trouver un homme qui oſât les retirer pour la nuit, n'avoient qu'à peine rencontré quelqu'un qui eût le courage de marcher devant eux pour les guider, juſqu'à ce qu'ils fuſſent hors de la ville.

Il falloit donc encore ne ſonger qu'à notre ſûreté perſonnelle. Guadet partit pour Saint-Emilion, lieu de ſa naiſſance. Il y avoit, avec quelques parens, pluſieurs amis, de ces amis de l'enfance, dont on ſe croit ſûr, tant que nos adverſités ne les ont point éprouvés. Il ne manqueroit pas de nous trouver à chacun un aſyle, mais il ne nous envoyeroit prendre que lorſque tout ſeroit prêt ; car il convenoit que nous arrivaſſions le plus ſecretement poſſible.

poſſible. Il partit. Nous reſtâmes enfermés dans la maiſon de ſon parent. L'aubergiſte voiſin, mauvais ſujet, dont on ne ſe défioit pas encore aſſez, s'enquêtoit curieuſement de ce que nous étions devenus. On lui dit que nous venions de nous rembarquer; mais, dès le même ſoir, il vint rauder autour de la maiſon dont nous avions heureuſement fermé tous les volets. Pourtant il ne fut pas long-tems notre dupe; et, dès le ſecond jour, nous eûmes avis qu'un bruit ſourd ſe répandoit que nous étions cachés aux environs du Bec-d'Ambez.

C'étoit le ſoir de cette ſeconde journée que Guadet devoit revenir. Nous ne le vîmes pas, et nous n'en fûmes que plus inquiets. Chaque inſtant rendoit notre ſéjour actuel plus dangereux. Nous étions avertis que le maître de l'auberge, Maratiſte ſoldé, venoit de faire un voyage à Bourdeaux; qu'il en revenoit à l'heure même avec quelques viſages nouveaux, et qu'auſſi-tôt on avoit remarqué chez lui du mouvement, des chuchottemens, des conciliabules. Il étoit prudent de faire quelques préparatifs de défenſe: nous nous barricadâmes: on ſe diſtribua les armes, qui conſiſtoient en quatorze piſtolets, cinq ſabres, et un ſeul fuſil. Nous étions ſix hommes; car j'aurois dû dire plutôt qu'en montant ſur le vaiſſeau, nous y avions trouvé *Valady*, et un de ſes amis, non-député; celui-là même, qui, ayant les cheveux blonds et la taille haute,

donna

donna lieu aux Maratiſtes de la Gironde, lorſqu'ils ne nous connoiſſoient encore que ſur de vagues dépoſitions, de répandre que Wimpfen étoit avec nous. Certes, il n'y étoit pas, et il n'y pouvoit pas être. Six hommes ſeulement, bien mal armés, mais bien réſolus de mourir dans la place, la compoſoient donc cette garniſon terrible, pour l'attaque de laquelle vous verrez qu'on ne préparoit au dehors rein moins que du canon. De cette garniſon les deux tiers ſe coucherent tout habillés ; l'autre tiers, c'eſt-à-dire, Barbaroux et moi, fit ſentinelle toute la nuit. Mais l'ennemi, qui ne vouloit marcher ſur nous qu'en force, n'avoit pas encore raſſemblé aſſez de troupes. S'il ſe fût contenté des cent cinquante fuſiliers, qu'une ſimple réquiſition aux gardes nationales environnantes lui mettoit en moins de deux heures ſous la main, la ſupériorité du nombre et des armes nous accabloit : nous n'étions pas pris, mais nous étions morts. Heureuſement on vouloit nous attaquer avec une armée qui pût faire un ſiege en règle : rien ne parut cette nuit-là.

A l'entrée de la nuit ſuivante, vint un envoyé de Guadet. Celui-ci n'avoit trouvé, dans ſa famille et parmi ſes amis, qu'une ſeule perſonne qui ne pouvoit donner aſyle qu'à deux d'entre nous. Il *eſpéroit* le jour ſuivant en placer deux autres, qu'il enverroit chercher à leur tour, et ainſi de ſuite, juſqu'au dernier. Nous n'avions plus qu'à decider

quels

quels ſeroient les deux élus appellés à ſuivre actuellement celui qui venoit les ſauver.. Nous nous regardions en ſilence. Barbaroux, toujours digne de lui-même, fut le premier qui prit la parole. Nous ne doutons pas, s'écria-t-il, qu'ici le péril ne ſoit éminent. Lequel d'entre nous pourroit ſonger à n'y dérober que lui, et ne ſeroit pas arrêté par cette penſée, que, demain peut-être, ceux qu'il va laiſſer ici ne ſeront plus? Quant à moi, je n'abandonne point les compagnons de mes travaux et de ma gloire! N'y a-t-il aſyle que pour deux? Reſtons tous; mourons enſemble! Mais, Guadet, s'il connoiſſoit notre poſition, n'en enverroit-il chercher que deux? Ne ſentiroit-il point que le plus preſſant eſt de nous tirer d'ici? Quelqu'un offre aſyle pour deux d'entre nous, eh bien! pour quatre ou cinq jours, s'il le faut, ne tiendrons-nous pas ſix dans la chambre où deux ſont attendus? Partons tous.

Il parloit encore, lorſqu'on vint nous prévenir qu'il y avoit grand monde et grand bruit dans l'auberge voiſine. Une trentaine d'officiers venoient d'y arriver. L'hôte avoit dit que ces meſſieurs étoient les chefs d'un bataillon de l'armée révolutionnaire, qui devoit paſſer par ici, allant à Bourdeaux. Cependant on appercevoit déjà dans les environs pluſieurs détachemens de garde-nationale, et même quelques brigades de gendarmerie.

Ceci trancha toute délibération. Notre guide deſcendit; nous le ſuivîmes en ſilence. Nous

fîmes

fîmes quelques détours pour aller chercher à un quart de lieue de là une barque, qui nous attendoit ſur la Garonne ; et il parôit que nous n'étions pas encore ſur l'eau, lorſqu'à la faveur des ombres de la nuit quatre cent braves armés de pied-en-cap vinrent braquer deux pieces de canon ſur une maiſon de campagne, où ils eſpéroient trouver huit à dix victimes.

Telle fut cette glorieuſe expédition du Bec-d'Ambez, où les *révolutionnaires* ne ſignalerent pas moins leur courage que leur adreſſe, et dont B*** (je crois) fit grand honneur à ſes dignes ſatellites, dans cette magnifique rélation qu'il en adreſſa à la Convention, et où il dit, en propres termes, Que, grâces à l'activité des ſans-culottes, on avoit entouré la maiſon, et qu'on y avoit trouve.... nos lits encore chauds!

Pendant que ces meſſieurs, ſabres à la main, drapeaux flottants, et mêches allumées, s'amuſoient à tâter nos lits, nous, avec moins de bruit, nous faiſions de meilleure beſogne. Nous arrivions à St.-Emilion, après avoir encore traverſé une ſeconde riviere, la Dordogne, devant Libourne, où très-heureuſement la ſentinelle fut encore plus difficile à éveiller que le batelier, qui ſe fit appeller pendant trois quarts d'heure.

Au milieu du jour ſuivant, on accourut nous dire de combien peu nous l'avions échappé la veille à Saint-Ambez : et comme quoi B***, furieux

rieux d'une auſſi belle occaſion perdue, et ſans doute averti par le batelier qui nous avoit paſſés ſur la Dordogne, venoit de requérir un de ſes bataillons révolutionnaires ; et en attendant s'avançoit ſur nous à la tête de cinquante cavaliers. Il fallut s'eſquiver encore. Nous allâmes à quelques portées de fuſil, nous jetter dans une carriere, où par bonheur il n'y avoit point d'ouvriers ce jour-là, parceque c'étoit un Dimanche. Nous y fûmes bientôt joints par Guadet et par notre ami Salle, qui nous avoient précédés dans la Gironde, et ſe trouvoient pourtant ſans aſyle.

Nous attendions un brave homme, qui depuis le matin couroit les environs, tachant de nous trouver quelque retraite. Il vint à la nuit nous apprendre que pas un individu n'avoit le courage de nous recueillir. Mon pauvre Guadet en fut confondu! Que de fois il nous avoit proteſté que tous les ſentimens honnêtes et généreux, s'ils étoient tout-à-fait bannis de la France, ſe réfugieroient dans le département de la Gironde! Que d'indignes parens, que de faux amis, l'avoient cruellement trompé! Que nous étions à plaindre, mais combien il l'étoit plus que nous!

Que faire cependant? Puiſqu'on ſuivoit nos traces, et que nous étions ſi bien ſignalés, il ne convenoit plus de marcher tous enſemble. Encore, ſi nous avions eu, comme dans le Finiſtere, douze compagnons de plus, et vingt bons fuſils ; mais

ſeulement

ſeulement huit hommes, et rien que des piſtolets! Nous ne devions plus rien attendre de la force; c'étoit uniquement ſur l'adreſſe qu'il étoit permis de compter; et de toutes les précautions, la premiere ſembloit être de nous ſéparer. Ma Lodoïſka devoit être à Paris; ce fut donc vers Paris que je parlai de m'acheminer. Si j'avois l'incroyable bonheur d'y parvenir, j'y pourrois donner aſyle à deux ou trois des nôtres! Infortuné, je le croyois! Moi auſſi, malgré l'exemple des amis de Guadet, je comptois ſur mes amis! Mon cher Barbaroux déclara qu'il ſuivroit mon ſort; Valady et ſon ami ſe joignirent à lui. Nous voilà quatre, Péthion et Buzot s'en alloient errer je ne ſais plus où: Salle et Guadet devoient tirer du côté des Landes. Eh! quoi faire? Gagner du tems. Les affreux triomphes de *la Montagne* étoient ſi inconcevables qu'ils ne paroiſſoient pas devoir ſe ſoutenir quinze jours!

Nous nous embraſſâmes, le cœur bien ſerré: nous partîmes. Barbaroux paſſéroit pour un profeſſeur de minéralogie, ſcience qu'il poſſédoit bien; et nous, pour des négocians, voyageant avec lui, dans l'intention de faire exploiter les mines qu'il pourroit découvrir. Mais, des négocians, à pied, courant la nuit! Mais cent cinquante lieues de pays à traverſer, à l'aide de cette mauvaiſe fable! Mais Barbaroux ſi connu et ſi reconnoiſſable! Le projet étoit déſeſpéré! Un ciel protecteur nous barra la route. Après quatre heures de marche,

nous

nous trouvâmes que nous nous étions égarés. Un presbytere étoit à quelque pas. Il faut y frapper, dit Barbaroux. Oui, pour y demander le chemin, répondis-je, moi qui ne voyois que Paris ! Eh ! si nous pouvons obtenir quelque chose de plus ! repliqua-t-il.

Un digne cure vint nous ouvrir. Nous ne nous donnâmes d'abord que pour des voyageurs égarés. Vous êtes, nous dit-il, des gens de bien persécutés ; convenez-en ! et à ce titre acceptez chez moi l'hospitalité pour vingt-quatre heures. Que ne puis-je recueillir plus souvent et plus long-tems quelques-unes des innocentes victimes qu'on poursuit !

Comment dire combien cet accueil nous toucha ! Il commandoit une entiere confiance ; il l'obtint. Au nom de Barbaroux et au mien, le brave homme courut dans nos bras, et versa sur nous des pleurs de joie ! Il nous en fit verser d'attendrissement ! La Providence nous avoit conduits comme par la main chez un de ces hommes rares, dont Guadet avoit cru tout son département rempli !

Le lendemain il nous dit que nous pouvions, sans nous exposer, rester deux ou trois jours encore, et qu'il employeroit ce tems à nous chercher quelque asyle. Ce terme expiré, il ne laissa partir que l'ami de Valady, qui croyoit pouvoir aisément gagner les environs de Périgueux, où il avoit un parent, qui ne pouvoit manquer de le recevoir,

recevoir, et qui sans doute enverroit chercher Valady. Je ne voyois toujours que Paris ; je voulois accompagner celui qui alloit faire vingt lieues sur cette route. Le curé m'en dissuada ; Barbaroux tomba à mes genoux pour m'en empêcher. O Lodoïska ! tu leur dois ton époux ; car nous apprîmes bientôt après, que celui, que j'avois voulu suivre, venoit d'être arrêté !

Notre généreux hôte nous garda deux jours encore, quoique l'on commençât à murmurer dans le village, que M. le curé cachoit quelqu'un. Enfin il nous conduisit chez un demi-payſan, qui nous reçut fort bien, mais sa femme prit peur : du moins c'est ce qu'il nous allégua le lendemain, en nous annonçant qu'il falloit partir. Notre bon curé vint nous prendre, et, faute de mieux, il nous fit grimper dans une grange, pratiquée au-dessus d'une étable, attenant à une métairie qui avoit seize habitans : deux seulement étoient dans notre secret ; les autres alloient et venoient continuellement dans cette étable ouverte toute la journée, et quelquefois montoient l'échelle pour jetter un coup d'œil sur le foin, où nous nous étions creusés chacun notre trou, dans lequel il falloit nous tenir ensevelis, au point qu'on ne vît pas même passer notre tête. Ce foin étoit nouveau, par conséquent brûlant ; la grange en étoit si pleine qu'il restoit à peine un intervale de deux pieds à l'air qui ne pouvoit pénétrer que par une lucarne fort étroite.

Pour

Pour comble de souffrance, le tems, quoique nous fussions en Octobre, étoit sec et chaud; et nos deux confidens furent tout-à-coup, sans avoir pu nous voir et nous prévenir, envoyés pour une commission lointaine et imprévue. Leur voyage dura trois jours. Pendant quarante-huit heures, les grossiers alimens et la piquette, qu'ils avoient coutume de nous apporter à la dérobée, nous manquerent absolument. On ne peut décrire l'extrême lassitude, l'affreux mal de tête, les fréquentes défaillances, la soif dévorante, l'angoisse générale, que nous éprouvions. Un moment je sentis affoiblir ma constance, et le courage de mon cher Barbaroux l'abandonna. J'avois pris un de mes pistolets, et le regardois avec une complaisance funeste. Barbaroux, vaincu, suivoit ce mouvement; il s'étoit aussi saisi de son arme. Tous deux nous gardions le silence; nos yeux seuls se reportoient mutuellement de sinistres conseils: une de mes mains tomba dans la sienne: il la serroit avec une espece de fureur, trop semblable à celle dont j'étois tourmenté. L'instant du désespoir étoit venu; le signal de la mort alloit être donné. Attentif à nos mouvemens, Valady s'écria, Barbaroux, il te reste encore une mere; et toi, Louvet, Lodoïska t'attend! On ne peut se figurer combien fut prompte la révolution que ces paroles produisirent. L'attendrissement prit aussi-tôt la place de la fureur, nos armes échapperent de nos mains,

nos corps affaiſſées retomberent, nos pleurs ſe confondirent.

Mais ce changement ſubit en produiſit un autre. Elle m'attend! m'écriai-je; eh bien! que fais-je ici? Pour qui donc y ſupporté-je tant d'humiliations, tant de peines, tant de dangers? S'il eſt vrai que ce ſoit pour elle, ce n'eſt pas en demeurant là que j'en trouverai la fin; c'eſt ſur la route de Paris que je dois aller m'expoſer et ſouffrir; dès ce ſoir je m'y mets. Dès ce ſoir, inſenſé! — Dans l'une de nos dernieres courſes nocturnes, je m'étois laiſſé tomber au fond d'un foſſé trop tard apperçu; quelques cartilages du jarret avoient beaucoup ſouffert de cette chûte. Depuis cette réclusion de ſix jours, l'inaction abſolue où nous étions réduits, la châleur de ce foin où il falloit reſter giſants, l'inquiétude, l'ennui, tout avoit empiré le mal; je voulus ſoulever ma jambe, elle me fit d'atroces douleurs; mon jarret tou-à-fait roidi ne pouvoit plier. Grâces te ſoient rendues, O Providence! tu me forçois à reſter.

Le lendemain, il étoit dix heures de nuit, et tout ſembloit dormir dans la métairie, excepté le chien trop fidele, dont les aboiemens ne nous laiſſoient point de repos: nous crûmes entendre autour de la grange un bruit ſemblable à celui que produiroient pluſieurs hommes qui marcheroient doucement et parleroient bas: quelques minutes après, nous vîmes une grande clarté dans l'étable,

où

où la lumiere n'entroit jamais. Quelques-uns y parloient d'abord, mais avec précaution ; puis il se fit un profond silence ; un peu de bruit recommença au dehors ; enfin, nous entendîmes qu'on montoit à notre échelle. Etions-nous découverts ? la grange étoit-elle entourée ? . . . Nous prîmes nos armes.

Un homme, sans quitter l'échelle, sans s'approcher de nous, cria, Messieurs, descendez. C'étoit bien un de nos confidens de la métairie ; mais ce n'étoit pas son ton ordinaire ; il avoit la voix altérée, dure, et brusque. Cette circonstance nous alarma plus que tout le reste. Comment, descendre ? lui dis-je. — Oui, descendez. — Et pourquoi ? — Parcequ'il le faut. — Mais encore ? — Quelqu'un vous demande. — Qui ? — Le parent de M. le curé. — Si c'est le parent de M. le curé, que ne paroît-il ? — Ici notre homme balbutia je ne sais quelle mauvaise raison, puis il ajouta, d'un ton brutal et menaçant, Enfin, f* * *, il faut descendre !

Ceci devenoit du plus mauvais augure. L'imagination travaille vîte. A l'instant, je me persuadai que quelqu'un nous avoit découverts et dénoncés, qu'on étoit venu cerner la maison, et qu'on avoit menacé ce pauvre malheureux de mettre le feu à sa grange, s'il ne nous en faisoit sortir. Barbaroux étoit sans doute travaillé de la même pensée, car il me dit tout bas, Ils ne m'auront pas vivant !

et Valady, à qui la fatigue et une maladie naiſſante avoient tellement abattu le courage, qu'il nous avoit avoué vingt fois dans la journée qu'il ſe ſentoit à chaque inſtant des peurs paniques, que l'idée de ſa deſtruction lui cauſoit de mortelles frayeurs, ſur-tout qu'il n'auroit jamais la force de ſe tuer lui-même. Valady, croyant auſſi l'heure fatale arrivée, nous diſoit languiſſamment, Hélas! il faut donc mourir! Et, remarquant nos apprêts, il ajoutoit, en joignant les mains, O mes amis! vous allez donc m'abandonner! — Quant à moi, jamais dans aucune des criſes les plus périlleuſes de ma proſcription, jamais, ſi ce n'eſt depuis, aux portes d'Orléans, je ne crus ma mort ſi prochaine.

Citoyen, dis-je à notre homme du ton le plus ferme: Loin de nous la penſée de vous compromettre! mais auſſi gardez-vous de l'eſpérance de nous attirer dans un piege. Nous ne deſcendrons certainement pas que le parent du curé n'ait paru, ou que vous ne nous ayiez franchement déclaré de quoi il eſt queſtion.

Pardon, lecteur, ſi j'ai fait paſſer dans votre âme les agitations dont les nôtres étoient remplies. Pardon, car ce n'étoit rien; rien qu'un peu de puſillanimité de la part de celui que le bon curé nous envoyoit; et puis une cruelle néceſſité de recommencer nos triſtes courſes. Il parut enfin, le parent du curé. C'étoit de peur d'être apperçu par quelqu'un

qu'un de la métairie qu'il n'avoit pas voulu entrer. Au reſte, l'un des camarades du métayer, ayant le matin entendu quelque bruit dans la grange, avoit montré des ſoupçons. Dès le lendemain nous pouvions être découverts par un homme qui n'étoit rien moins que ſûr. En conſéquence, nos deux confidens, effrayés, venoient d'aller dire au curé qu'il falloit nous retirer tout-à-l'heure. Celui-ci, trop tard prévenu, ne ſavoit où nous mettre. Impoſſible que nous fuſſions quelque part auſſi expoſés que chez lui, qui venoit d'être dénoncé comme ayant quelqu'un. Il couroit à l'heure même pour tâcher de nous déterrer quelque coin. En attendant il falloit, pour ne pas tourner la tête de ce payſan tout-à-fait épouvanté, ſortir de la grange, et paſſer cette nuit comme nous pourrions.

O Dieu, ſi tu ne voulois pas nous ſacrifier, tu nous éprouvois du moins! Nous quittions la grange au ſeul moment où ſon ſéjour devenoit un peu ſupportable et ſon abri néceſſaire. Le tems avoit changé dans cette ſoirée. La force de l'orage étoit un peu diminuée; on n'entendoit plus le tonnerre, mais la pluie tomboit abondamment, et un vent froid ſouffloit du Midi. Pour ſurcroît de peine, je ne pouvois me traîner dans les terres graſſes, que ſur une jambe et ſur un bâton. Le parent nous conduiſit dans un petit bois, où nous eûmes tous le tems de tranſir et de nous mouiller.

Ce mauvais tems n'arrêtoit pas notre généreux curé. Un peu avant le jour il vint lui-même nous apprendre qu'il avoit fait d'inutiles recherches, et comme il voyoit bien qu'il étoit impoſſible qu'on ne nous découvrît point là dans la journée, il voulut à tout riſque nous ramener chez lui. Nous n'acceptâmes qu'après que nous fûmes que de ſon grenier, où nous allions nous enfourir, nous pourrions aiſément, au moyen d'une corde fixée à la lucarne, nous gliſſer du haut en bas dans une arriere cour, et, par deſſus un petit mur, gagner les champs au premier objet menaçant, que l'un de nous, toujours en ſentinelle, verroit s'approcher de ſa maiſon. Le brave homme! il parut ſi content de nous y recueillir encore!

A travers tant de courſes, de fatigues cruelles, de périls renaiſſans, que je m'applaudiſſois néanmoins du contre-tems qui m'avoit forcé de ne point emmener mon épouſe! Si moi-même je me trouvois d'une conſtitution trop foible contre de pareils travaux, comment n'y auroit-elle pas ſuccombé? Avant de périr, j'aurois eu le tourment de la voir expirer dans mes bras. Et pourtant nous avions accuſé le ciel, lorſqu'il nous avoit ſéparés. O Providence, que tes vues ſont profondes, et que les deſirs de l'homme ſont vains!

Cependant nous avions appris, qu'après avoir inutilement frappé aux portes de trente *amis*, Guadet et Salle avoient trouvé toute eſpece de ſecours

cours et de ſûreté chez une femme compatiſſante, généreuſe, intrépide, autant que s'étoient montrés inhumains, égoïſtes, et lâches, tous ces êtres qui portoient néanmoins le nom d'hommes. D'après le touchant portrait qu'on nous avoit fait de cet ange du ciel, il n'étoit pas beſoin de lui demander aſyle, s'il n'étoit pas impoſſible qu'elle le donnât. Il ſuffiſoit de l'avertir de notre ſituation. Quelqu'un y courut, et rapporta quelques heures après la réponſe. Qu'ils viennent tous trois! avoit-elle dit. Seulement elle nous recommandoit de n'arriver qu'à minuit, et de ne négliger aucune précaution pour n'être apperçu de qui que ce fût. Notre ſûreté chez elle dépendoit principalement de notre exactitude à remplir ces conditions préliminaires.

Chemin faiſant, nous nous arrêtâmes chez un curé, allié du nôtre. Il nous attendoit à ſouper. Que l'on excuſe ces détails; il y avoit ſi longtems que nous n'avions ſoupé! et puis le repas ici n'étoit rien, auprès des touchantes attentions qui le précéderent: c'étoit de l'eau tiede pour laver nos pieds, un grand feu pour nous ſécher, tout l'attirail d'une toilette pour couper nos longues barbes et rafraîchir nos chevelures; du linge blanc pour nous changer; enfin des viandes légeres, et du vin reſtaurant que nous verſoit une jolie niece! c'étoit une niece véritable; et l'on comprend qu'ici je n'y ſaurois entendre malice. J'en parle pour qu'on ſe repréſente quel effet produiſoient

ſur nous ces paſſages fréquens et ſubits d'une poſition lentement douloureuſe à une ſituation rapidement douce, et le contraſte de cette perſonne bonne et charmante, qui nous prodiguoit ſes ſoins, avec ces viſages inſenſibles, ſombres, ou menaçans, qui nous préparoient des pieges, ou qui nous y voyoient froidement tomber. Chez cet ami de notre curé, nous trouvions notre ſort ſemblable à celui de ces fiers paladins, qui, venant de combattre des monſtres, rencontrent tout-à-coup, dans quelque pavillon enchanté, des fées pour les ſervir.

C'étoit bien une autre fée que celle chez qui nous arrivâmes à minuit. Nous devions y trouver, avec mille ſoins non moins attendriſſans, une conſtance, un courage, un dévouement, ſans bornes. Elle logeoit nos deux amis à trente pieds ſous terre, et l'entrée de leur ſouterrein, d'ailleurs fort dangereuſe, étoit encore ſi bien maſquée qu'on ne la pouvoit découvrir. Quelque ſpacieux que fut le caveau, le ſéjour continuel de cinq hommes pouvoit y corrompre l'air qui ne s'y renouvelloit que difficilement. Nous nous pratiquâmes, dans une autre partie de la maiſon une ſeconde fortereſſe, plus ſaine, preſqu'auſſi ſûre, preſqu'auſſi difficile à découvrir. A quelque jours de là, Buzot et Péthion nous manderent, qu'ayant *depuis quinze jours changé ſept fois d'aſyle*, ils étoient enfin réduits aux dernieres extrémités. Qu'ils viennent tous deux !

deux ! s'écria l'étonnante femme. Et remarquez qu'il ne se passoit pas un jour qu'elle ne fût menacée d'une visite domiciliaire : elle étoit même assez soupçonnée de vertu, pour qu'il fût souvent question de l'arrêter. Observez encore que chaque jour la guillotine abattoit quelque tête, et que les brigands commettoient des horreurs. On les entendoit jurer chaque jour qu'ils feroient brûler vifs avec nous, dans leur propres maisons, les gens chez lesquels nous serions trouvés. On parloit même d'incendier les villes. Mon Dieu ! qu'ils viennent les inquisiteurs ! nous disoit-elle avec calme et gaieté. Je suis tranquille, pourvû que ce ne soit pas vous qui vous chargiez de les recevoir : seulement je craindrois qu'ils ne m'arrêtassent ; et que deviendriez-vous ?

Nos deux amis vinrent donc et s'en allerent au caveau. Ainsi nous étions sept. Le moyen de nous nourrir ? Les denrées étoient rares dans le département ; on ne lui fournissoit pour sa part qu'une livre de pain par jour, mais il y avoit des pommes-de-terre et des haricots au grenier. Pour ne pas déjeuner, on ne se levoit qu'à midi. Une soupe aux légumes faisoit tout le diner. A l'entrée de la nuit, nous quittions doucement nos demeures, nous nous rassemblions auprès d'elle. Tantôt un morceau de bœuf à grande peine obtenu à la boucherie, tantôt une piece de la basse-cour bientôt épuisée, quelques

œufs,

œufs, quelques légumes, un peu de lait, compoſoient le ſouper dont elle s'obſtinoit à ne prendre qu'un peu, pour nous en laiſſer davantage. Elle étoit au milieu de nous comme une mere environnée de ſes enfans pour leſquels elle ſe ſacrifie. Nous reſtâmes ainſi pendant un mois tout entier, malgré les perſécutions d'un *intime ami* de Guadet, qui, nous y ſachant, n'oublia rien pour nous en chaſſer, et à qui ſa lâche peur finit par troubler tellement l'eſprit, que, de crainte de mourir, il vouloit ſe brûler la cervelle. Je ne puis, ſans riſquer de compromettre notre étonnante amie, faire le récit au reſte trop dégoûtant des menſonges, des intrigues, des menaces, des lâches manœuvres de toute eſpece, par leſquels il parvint enfin à ſon but.

Il eſt encore tems d'avertir, qu'en arrivant dans la Gironde, j'avois mandé à ma Lodoïſka, tout en lui déguiſant ce que ma poſition avoit de trop alarmant, qu'au lieu de l'attendre, j'allois tout eſſayer pour revenir vers elle. Depuis, chez le bon curé, quand tout accès vers ma ville natale m'étoit fermé, j'avois fait pour ma femme une ſeconde lettre, où je l'invitois à venir former un établiſſement à Bourdeaux. Quelqu'un s'étoit chargé de tranſcrire cette lettre, et de la mettre à la poſte; mais ſix ſemaines s'étant écoulées, ſans que j'en reçuſſe aucunes nouvelles, il étoit clair qu'on ne l'avoit pas envoyée, ou qu'elle n'étoit point parvenue. Mon

deſir

desir d'affronter tous les hasards, pour me faire jour jusqu'à Paris, n'en n'étoit devenu que plus vif.

Nous touchions cependant à l'époque critique. Il venoit de luire le jour fatal, le jour d'une séparation longue et peut-être éternelle entre des hommes à jamais étroitement liés par tout ce que l'amitié tendre, la vertu pure, et une infortune vraiment sainte, ont de plus respectable. Nous sortions de notre asyle si sûr et si cher; nous nous séparions en deux parts, qui se subdiviseroient bientôt. Barbaroux, qui, depuis Caen, avoit couru presque toutes les mêmes aventures que moi; Barbaroux, désolé de me quitter, autant que je l'étois de le perdre, passoit du côté de Buzot et de Péthion. Tous trois ils alloient, à quelques lieues de-là, vers la mer, chercher un asyle incertain. Avec quelle douleur nous nous fîmes nos adieux! Pauvre Buzot, il emportoit au fond du cœur des chagrins bien amers, que je connoissois seul, et que je ne dois jamais révéler. Mais Péthion, le tranquille Péthion, comme il étoit déjà changé! Combien le calme de son âme et la sérénité de sa figure s'étoient altérés, depuis que l'esclavage de sa patrie n'étoit plus douteux, depuis que la nouvelle de l'empriſonnement des soixante-quinze et du supplice de *nos amis* nous étoit parvenue. Et mon cher Barbaroux, comme il souffroit! je n'oublierai point ses dernieres paroles: *En quelques lieux que tu trouves ma mere, tâches de lui*

lui tenir lieu de ſon fils ; je te promets de n'avoir point une reſſource que je ne partage avec ta femme, ſi le haſard veut que je la rencontre jamais!

Au milieu de nous, quelqu'un vouloit en vain diſſimuler ſon déſeſpoir, c'étoit notre généreuſe protectrice ; elle pleuroit, elle gémiſſoit, de la néceſſité qui la forçoit à ne plus s'expoſer pour nous. Les cruels ! s'écrioit-elle, en parlant de ſes parens. Quelle violence ils me font ! je ne la leur pardonnerai jamais, s'il faut que quelqu'un d'entre vous . . . . . Elle n'acheva point ; mais ſes preſſentimens étoient trop fondés : oui, un d'entre nous devoit bientôt périr !

A une heure du matin, nous partîmes, Guadet, Salle, moi, et Valady, que nous devions quitter preſqu'auſſitôt. Nous le conduisîmes à quelques cents pas, ſur le chemin d'une maiſon, où il avoit un parent, ſur l'humanité duquel il faiſoit quelque fonds. De quel air il nous regarda quand nous le quittâmes ! je n'en puis écarter le triſte ſouvenir ; il avoit la mort dans les yeux.

Nous ne reſtions donc que Salle, Gaudet, et moi. Ce qui m'avoit déterminé à ſuivre leur ſort de préférence, c'eſt que l'endroit, vers lequel ils devoient s'acheminer le lendemain, étoit à ſix lieues de-là, du côté de Périgueux, et je ſentois un plaiſir ſecret de me rapprocher un peu de Paris. Mais pour gagner cet endroit, il nous falloit, par un chemin de traverſe aſſez difficile, tourner *Libourne*, où

où nous aurions couru trop de risques. Un confident sûr devoit nous amener, à l'entrée de la nuit suivante, *un ami* de Guadet, qui nous guideroit jusqu'au bout de cette traverse. Il falloit cependant passer quelque part la fin de cette nuit et tout le jour qui la suivoit. Nous avançâmes vers un bourg assez éloigné, dont les environs étoient criblés de grottes. Guadet les connoissoit toutes ; la plus sûre d'entr'elles, à cause de son étendue, il l'avoit désignée à notre confident, comme le lieu de notre refuge et de son rendez-vous. En y arrivant, nous trouvâmes que l'entrée en étoit murée ; l'accès de soixante autres restoit libre, mais comment notre confident trouveroit-il le lendemain celle que nous aurions choisie ? Il falloit bien l'aller prévenir. Guadet et moi, nous y allâmes, non sans risque. Nous avions un village à traverser, et puis des gendarmes logeoient chez notre confident : il falloit le réveiller sans réveiller ces espions : nous y parvînmes.

Revenus dans notre grotte, nous y attendîmes vainement le sommeil ; le froid et l'humidité le chassoient ; à dix heures du matin seulement, les épaisses ténèbres qui nous environnoient s'éclaircirent un peu. Reculés à l'extrémité la plus sombre, nous pouvions, sans être aperçus, distinguer tout ce qui se présentoit à l'entrée de la grotte. Il y vint quelques animaux ; ils nous sentirent, et se retirerent ; mais de tous les animaux, les plus barbares y vinrent

rent auſſi: heureuſement ceux-là ne nous ſentirent pas; c'étoient des hommes. Ils ne s'arrêtoient que pour un inſtant, et tout à l'entrée, afin de ſatisfaire des beſoins, dont la perſpective, autant que l'odeur, nous devenoient fort incommodes. Malheur à nous, ſi l'un de ces payſans, plus délicat ou plus pudibond que les autres, ſe fut aviſé de vouloir ne ſe mettre à ſon aiſe qu'à l'autre bout de la grotte! je dis malheur à nous, car nous n'aurions jamais pu nous décider à répandre, pour notre plus grande sûreté, le ſang d'un homme, de qui nous n'aurions pas été sûr qu'il nous voulût du mal. Nous avions réſolu, le cas y échéant, de montrer nos piſtolets au pauvre diable, et de le retenir priſonnier, juſqu'à ce que nous ſortiſſions de notre retraite; mais alors même, il pouvoit courir nous dénoncer, et cauſer notre perte. Nous le ſentions bien; mais nous avions réſolu d'en courir le riſque; quoique nous puſſions encore éprouver de l'ingratitude des hommes, nos mains ne ſe ſouilleroient pas d'un ſang innocent.

Au reſte, il faut avoir été proſcrit pour ſavoir comme il eſt difficile et gênant d'avoir, à chaque inſtant du jour, ſes pas à meſurer, ſon haleine à ne pouſſer que doucement, un éternuement à étouffer, un rire, un cri, le moindre bruit, à réprimer. A moins que de l'avoir éprouvé, on ne ſe figure pas combien cette gêne, ſi petite en apparence, devient douleur, péril, et tourment, par ſa continuité. C'étoit, dans notre poſition, un mal néceſſaire, et même

avant

avant d'avoir tâté *de la Gironde*, je m'y étois particulierement exercé, avec ma Lodoïska, chez notre brave original *du Finiſtere*, qui, pour notre divertiſſement et le ſien, nous ténoit cachés dans une armoire, à côté d'un clubiſte, et au-deſſous d'un gendarme. Une malheureuſe femme vint dans la grotte, mettre à cet égard nos talens à l'épreuve : d'abord, ayant plus de pudeur, elle entra plus avant; enſuite, par l'effet d'un teneſme apparemment opiniâtre, elle y fit de longs efforts, elle y mit un tems conſidérable; enfin, comme elle alloit ſortir, le pied lui manqua très-aiſément ſur un terrain humide, gliſſant, et chargé d'immondices. Une fois étendue ſur cette terre trop graſſe, la pauvre vieille ne put jamais ſe relever. Long-tems elle s'aida d'un petit monologue, qui, dans toute autre circonſtance, auroit pu nous paroître divertiſſant; mais rien n'y faiſoit; elle finit par pouſſer des cris. Leur éclat ne manqua pas d'attirer pluſieurs hommes, qui ricanerent aſſez de tems et d'aſſez près pour nous inquiéter. Comme tout doit finir cependant, ils releverent la vieille, et tout s'en alla.

Comme le jour finiſſoit, notre confident vint nous apprendre que l'*ami* de Guadet ne pouvoit pas, c'eſt-à-dire, n'*oſoit* pas, faire route avec nous, l'eſpace de deux lieues. Il falloit donc que Guadet tâchât de s'orienter, et de trouver cette traverſe qu'autrefois il avoit connue, mais jamais bien; c'étoit déjà un fâcheux travail à entreprendre, il faiſoit d'ailleurs

un

un tems affreux, la pluie tomboit à verſe, et nous promettoit, après la mauvaiſe nuit que nous venions de paſſer, une nuit plus mauvaiſe; mais la néceſſité, l'inexorable néceſſité, l'ordonnoit. Pour moi, je me ſentois très-réſolu; un exercice fréquent et modéré dans notre derniere maiſon avoit guéri ma jambe; mon jarret reprenoit toute ſa ſoupleſſe. D'ailleurs, c'étoit du côté de Paris que nous allions marcher; je me ſentois ma premiere vigueur, et même quelque contentement.

Nous partîmes: c'étoit la nuit du quatorze au quinze Novembre, 1793: O Dieu, tu l'as marquée par d'aſſez triſtes épreuves pour que je ne l'oublie pas!

Où allions-nous cependant? à ſix lieues de-là, je l'ai dit. Six lieues; nous étions donc certains d'être bien reçus? au moins Guadet n'en doutoit pas; et moi-même, pour cette fois, je trouvois qu'il avoit raiſon. La perſonne chez laquelle il alloit nous préſenter, avoit une famille depuis long-tems amie de la ſienne; et lui perſonellement avoit ſauvé cette femme; oui, je dois l'avouer, c'étoit une femme; il l'avoit ſauvée d'un procès criminel, où ſon honneur et celui de ſes parens étoient gravement compromis. Depuis cette époque, long-tems même avant la révolution, elle l'avoit cent fois aſſuré de ſa reconnoiſſance, et lui avoit fait mille offres de ſervice. Au reſte, nous ne lui demanderions aſyle que pour quatre ou cinq jours, époque après laquelle notre

notre généreuſe amie entendoit, quoiqu'on pût lui dire, nous recueillir encore.

D'abord ce que nous avions craint, nous arriva. Nous nous égarâmes, et ſi malheureuſement, que, partis à ſept heures, nous n'eûmes achevé qu'à minuit les deux lieues de cette traverſe. Nous étions paſſé par des chemins ſi déteſtables, que, ſans exagération, les boues nous montoient à mi-jambes. Je regrettois une forte canne-à-ſabre, ſur laquelle il avoit fallu m'appuyer ſi ſouvent, et quelquefois ſi violemment, qu'enfin elle s'étoit rompue. On peut ſe figurer notre fatigue : pourtant il y avoit encore quatre lieues à faire. Nous les fîmes : nous arrivâmes à quatre heures du matin, chargés de boue, trempés juſqu'aux os, tout-à-fait épuiſés.

Guadet fut frapper à la porte ; au bout d'une demi-heure, on l'entrouvrit. Un domeſtique, qui l'avoit vu cent fois, ne le voulut point reconnoître, il déclina ſon nom ; alors on dit qu'on alloit réveiller Madame. Une autre demi-heure ſe paſſa, après laquelle Madame fit dire que ce qu'on lui demandoit étoit impoſſible, parcequ'il y avoit dans ſon village un Comité de Surveillance : elle ignoroit apparemment qu'il y en avoit par-tout. Guadet inſiſta, il demanda, à être introduit, ſeul d'abord, ſi Madame l'aimoit mieux ; qu'au moins il pût lui parler un moment. Madame fit répondre que

cela auſſi étoit impoſſible, et la porte ſe referma.

Il y avoit une heure que nous nous tenions ſous des arbres tellement chargés d'eau que peut-être ils nous en donnoient plus qu'ils ne nous en épargnoient. Quand j'y étois arrivé, les gouttes de ſueur ſe confondoient ſur mon viſage et ſur tout mon corps avec de torrens de pluie. Depuis que nous étions immobiles, un vent du Midi, qui nous ſembla rafraîchiſſant d'abord et bientôt très-froid, ſouffloit ſur nous. Nos habits, imprégnés d'eau, étoient à la glace ; moi, ſur-tout, je gêlois: on entendoit claquer mes dents!

Guadet, déſeſpéré, venoit enfin nous rendre compte de l'inconcevable iſſue de ſes démarches : je ne l'entendois qu'à peine. Une révolution terrible ſe faiſoit en moi ; la tranſpiration s'étoit entierement arrêtée, le friſſon m'avoit tout-à-fait ſaiſi, je perdois connoiſſance. Mes amis voulurent m'appuyer debout contre un arbre : ma foibleſſe étoit ſi grande que je ne pus m'y tenir : il fallut me laiſſer m'étendre par terre ; c'eſt-à-dire, dans l'eau. Guadet courut refrapper à la porte ; on ne l'ouvrit point ; on lui permit de parler à travers le trou de la ſerrure. Une chambre et du feu, dit-il, ſeulement pour deux heures ! un de mes amis ſe trouve mal! On alla en inſtruire Madame, qui fit dire que cela étoit *impoſſible*. Au moins un peu de vinaigre et un verre d'eau ! s'écria mon malheureux ami. Un moment

moment après Madame fit répondre encore *qui cela étoit impoſſible!*

La miſérable! elle s'appelloit..... je le devrois! je devrois la nommer! je devrois la produire à l'enthouſiaſme des ſcélérats qui ſouillent aujourd'hui la France. Je l'abandonne à ſes remords, et puiſſe la juſtice vengereſſe ne pas lui garder un autre châtiment! Puiſſe-t-elle, au milieu des premieres angoiſſes qui l'attendent, ne pas rencontrer quelque monſtre d'inhumanité qui lui refuſe l'eau et le feu!

Je ne pouvois parler, mais j'entendois; j'entendis Guadet accuſer la nature humaine, et déplorer ſon ſort: ceci me valut mieux, pour rappeller mes forces, que les liqueurs les plus irritantes. Je repris bientôt tous mes ſens; la plus vive indignation m'enflammoit. Marchons! leur dis-je, fuyons, fuyons, fuyons les hommes! fuyons dans le tombeau!

Je me relevois à peine que d'autres idées faiſoient bouillonner mon ſang; je les écoutois s'entretenant enſemble ſur les moyens de regagner leur grotte; et ma tête travailloit un projet de toute autre eſpece. Moi, me cacher encore devant des êtres auſſi vils? triompher d'eux, ou mourir, plus de milieu! Cependant nous achevions le quart de lieue qu'il y avoit à faire pour regagner la grande route.

Arrivés là, je leur dis : Mes amis, comment ferez-vous pour regagner votre triſte retraite avant le jour ? je ſuis déſeſpéré de vous laiſſer dans cette peine, mais je n'y puis rien, et, quant à moi, mon parti eſt pris. Je vous l'ai dit cent fois je penſe qu'il y a des extrémités au-delà deſquelles on ne doit pas traîner la vie. Cent fois, je vous ai prévenus que quand j'en ſerois à ce point de détreſſe extrême, où je crois qu'un brave homme peut finir, au lieu de me tirer un coup de piſtolet, je me mettrois ſur la route de Paris. Mille à parier contre un que je n'arriverai pas, je le ſais ; mais mon devoir eſt de le tenter. Ce n'eſt qu'ainſi qu'il m'eſt permis de me donner la mort ; ma famille, des amis de vingt ans, ont encore ſur moi cet empire. Vous ſavez ſur-tout quelle femme m'attend ! il faut que mes amis ſachent, qu'abandonné du monde entier, je leur ai donné ce témoignage d'eſtime de ne pas déſeſpérer d'eux, et de tenter un dernier effort pour m'aller repoſer dans leurs bras. Il faut ſur-tout que ma Lodoïſka voie bien, qu'en tombant, j'avois encore le viſage tourné vers elle ; que ſi au contraire, à travers mille haſards, j'arrive, Guadet, dis à tes lâches amis, que déſormais je ſuis en ſûreté, parcequ'il reſte encore ſur la terre quelques amis fideles et dévoués !

Ils me retiennent, ils me conſeillent, ils me prient ; je ne les écoute ſeulement pas. A la hâte, je me dépouille

dépouille de tout ce qui pourroit me gêner dans ma longue route. Des bas, des mouchoirs, un habit, reſtent ſur le chemin ; je garde ma redingotte nationale ; je jette ſur mes cheveux une petite perruque Jacobite, avec ſoin gardée en réſerve, et qui me déguiſe aſſez bien. Je preſſe Guadet et Salle ſur mon cœur ; j'ouvre mon porte-feuille, et je partage quelques aſſignats avec celui-ci, plus pauvre que moi ; j'embraſſe encore une fois mes amis, et je pars.

Jamais je ne m'étois ſenti une réſolution plus forte, un courage plus exalté. A quelques pas cependant je m'arrête, je tourne la tête, je jette un regard inquiet ſur les gens de bien que je quitte. Eux auſſi s'étoient retournés, eux auſſi me regardoient, et tandis que je tremblois pour eux, ils trembloient pour moi. Je les vois prêts à s'élancer pour me retenir encore ; je leur fais un dernier ſigne de la main, je reprends mon chemin, je m'éloigne ; je plonge ſur cette immenſe route de Paris un regard d'eſpérance mêlée de quelqu'étonnement.

Je pars : vous allez jouir d'un ſpectacle digne de quelqu'attention ; vous allez contempler un homme, un homme ſeul, aux priſes avec la fortune, et devant un monde d'ennemis. Non, je me trompe, je n'étois pas ſeul ! La haine des tyrans, le mépris des eſclaves, le mépris de la mort, marchoient avec moi. Ta tendreſſe immortelle, ton impérieux gé-

nie, m'attiroient, O Lodoïska! Sur-tout, Dieu d'équité, Providence infatigable, j'étois pas à pas, tantôt précédé, tantôt suivi, de ta protection, que tu ne refuses pas toujours à l'innocence.

Mont-Pont, chef-lieu de district, à deux lieues delà, étoit un passage dangéreux : la prudence conseilloit de le franchir avant le jour. Cependant mes membres, toujours engourdis, refusoient d'aller vîte. Bientôt l'exercice reporta dans toutes les parties du corps ce feu qui nagueres n'enflammoit que ma tête et mon cœur. Mon sang, réchauffé, circula sans obstacle ; la transpiration se rétablit ; j'allai vîte, j'allois longtems, je ne sentois plus mes fatigues. Il est probable qu'en nous repoussant avec tant de barbarie, cette femme venoit de m'épargner une maladie. Le soleil se levoit quant je vis Mont-Pont. Ses habitans, pour s'assurer que rien ne sortiroit de la Gironde, sans avoir été bien examiné, avoient placé une sentinelle à l'entrée de la ville, de ce côté-là. Je voyois bien le factionnaire ; il étoit appuyé contre le mur, sous une espece d'auvent ; et là, tout-à-fait immobile, il avoit l'air de me regarder venir, et de m'examiner attentivement. Pour ne pas me rendre suspect, je diminuai la vîtesse de ma course, je m'avançai avec précaution, tenant tout prêt mon méchant passeport, que je comptois lui présenter d'un air détaché, espérant qu'après y avoir jetté un coup d'œil, il me diroit *Passe !* Il ne me dit pas un mot, car il dormoit ; le bout

bout de ſon fuſil repoſoit ſur ſon eſtomac, la croſſe étoit par terre, et barroit mon chemin : je paſſai par-deſſus. Pour ne pas troubler l'heureux ſommeil de ce jeune homme, je continuai de marcher à petit pas, à bas bruit. Au bout de la rue, je repris ma marche. Alors il s'éveilla, il demanda, Qui vive ! Il le cria deux fois. Il l'auroit crié dix, que l'envie ne m'auroit pas pris de retourner pour lui répondre.

Je voulois pouſſer beaucoup plus loin, mais, à demi-lieue, je ſentis, aux environs de la cheville du pied gauche, une vive douleur qui me ſaiſit comme un coup de foudre. Je comptois que ce ne ſeroit rien, je la voulus ſourmonter : elle devint plus vive, et ſe fixa, deſcendant juſques ſous la plante du pied. C'étoit apparemment le reſte du dépôt de la tranſpiration arrêtée, une humeur inflammatoire qui ſe jettoit ſur la poitrine, au moment où je perdis connoiſſance à la porte de cette femme ; et que mes derniers efforts venoient de déterminer à ſe porter aux extrémités. Quoiqu'il en ſoit, je ne fis pas ſains peine une autre demi-lieue. Ce fut dans une auberge de village que j'obtins une chambre, un grand feu, et un déjeuner dînatoire, dont j'avois grand beſoin.

J'y trouvai même une écritoire et une bonne plume, qui ne m'étoient pas moins néceſſaires. Mon paſſeport étoit de Rennes. Dans la Gironde, un ami de notre curé, un écrivain non moins officieux

 qu'habile,

qu'habile, y avoit fait, de la même main, et pourtant de quatre écritures différentes, quatre visas divers: l'un du bureau des classes de la Marine de l'Orient, l'autre d'un de ses municipaux, le troisieme de la Marine de Bourdeaux, le dernier du nouveau maire de cette ville. Tous certifioient qu'ils avoient *vû passer* le citoyen Lacher, (c'étoit mon nouveau nom,) et que j'étois un brave sans-culotte. Fort bien! Mais depuis Bourdeaux, il me falloit aussi quelques visas. Je savois le nom du président du Comité de Surveillance de Libourne; je me hasardai de l'y ajouter de ma main, beaucoup moins habile à se déguiser: j'y réussis néanmoins passablement; et je fis bien; à dix lieues de-là, j'étois arrêté sans cette précaution.

Vous saurez que ce passeport, ainsi bardé de signateurs, pouvoit aller dans les villages, mais que pour les villes il ne valoit rien. Il y manquoit encore assez de choses pour que les citadins n'en fussent pas toujours dupes, il y manquoit le visa du district et son cachet; et puis tout ce qui avoit passé à Bourdeaux étoit très suspect dans les chef-lieux de district et de département; et sur mon passage il y en avoit peut-être vingt de ces chef-lieux; et dans chacun quelques commissaires du pouvoir exécutif, tous émissaires des Jacobins de Paris, à qui ma figure étoit bien connue, ou, qui pis est, des Montagnards qui me connoissoient mieux! Je devois donc m'arranger de maniere à ne jamais passer

les

les villes qu'au lever du ſoleil, où à l'entrée de la nuit; il falloit ne coucher que dans les villages. Ceci même avoit l'inconvénient de me rendre quelquefois ſuſpect, mais ce péril étoit moindre que celui auquel je m'expoſerois, ſi je m'arrêtois même dans un bourg.

Cette après-dinée je devois donc faire trois lieues pour traverſer *Muſſidan* à la brune, et m'aller gîter une lieue plus loin. Je partis à trois heures, un peu répoſé, bien ſéché, mais non moins travaillé de mon rhumatiſme. Bientôt les douleurs devinrent ſi vives, qu'à chaque pas mon corps ſe plioit à moitié et ne ſe relevoit point ſans un grand effort. La jambe malade enfloit, devenoit brulante, et prenoit un poids accablant. Pour ſurcroit de peine, je me traînois ſur un chemin tantôt coupé par de profonds monçeaux de boue, tantôt recouvert de cailloux pointus, ſur leſquels je ne m'aventurois que comme ſur des charbons ardens. Le travail de cette marche étoit ſi pénible, qu'au bout de cinq minutes je me trouvois inondé de ſueur, et qu'alors force étoit de m'arrêter au moins autant de tems, et de reſter penſif, inquiet, ſouffrant, une jambe en l'air, l'autre bien laſſe, et le corps appuyé ſur un bâton. La nuit commençoit, et d'ailleurs mes forces étoient vraiment épuiſées, quand je me trouvai dans un village à demi-lieue au-deſſous de Muſſidan. Je vis un bouchon, où je m'arrêtai.

Les

Les bonnes gens qui l'habitoient! Ah, monſieur, vous paroiſſez bien malade! Ils examinerent ma jambe, ils me préparerent avec zele le bain d'eau tiede que je deſirois. Ils coururent chercher la fleur de ſureau que je demandai. Ils voulurent que je ſoupaſſe dans une petite chambre ſéparée, parcequ'ils préparoient à ſouper pour une bande de révolutionnaires très-furieux, très-bavards, et qu'un malade étoit bien-aiſe d'être tranquille. Je ne ſais s'il dévinoient que j'avois quelques raiſons de ne pas aimer cette compagnie. Enfin l'hôteſſe découcha pour me donner ſon lit. Il ſeroit meilleur, et d'ailleurs je ſerois ſeul dans une chambre. J'étois ſi las, j'avois tant ſouffert, j'avois paſſé deux nuits ſi fâcheuſes, ma jambe paroiſſoit exiger ſi impérieuſement le plus long repos poſſible; mes hôtes avoient tant d'attentions et de ſi bonnes figures, et je vous ai déjà dit que je crois aux figures auſſi; quelquefois je compte un peu ſur les belles, et toujours beaucoup ſur les bonnes. Enfin, ces braves gens prenoient tant de ſoin d'écarter de moi tout ſujet d'inquiétudes et tout regard curieux! Je crus ne pouvoir mieux faire que de me repoſer chez eux juſqu'au ſur-lendemain. Leurs ſoins ne ſe démentirent par une minute; ſur-tout ils ne m'allarmerent point de cette foule de queſtions dont les aubergiſtes vous accablent toujours. Seulement ils me diſoient quelquefois: Vous venez de Bourdeaux

deaux ſurement, monſieur ! Et ſans attendre ma réponſe, ſans en demander davantage, ſans rien ajouter, ils levoient au ciel les yeux et les mains d'un air tès ſignificatif. Une fois pourtant la femme, en regardant mes vêtemens que mes dernieres courſes n'avoient pas embellis, me dit : Ah ! monſieur, vous avez beau faire : on voit bien que vous êtes fait pour porter des habits plus propres que ceux-là ! Le compliment ne me fit pas autrement plaiſir ; ce m'étoit un avertiſſement que je ne me donnois pas encore bien toute l'encolure d'un ſale Jacobin, et je me promis de ne rien négliger pour l'attrapper. Ce ne fut dont qu'à la fin du ſecond jour que je pris congé de mes hôtes ! Qu'avec peine je les quittai les excellentes gens ; et qu'en ſoldant le petit compte de ma dépenſe, je reſſentis au déplaiſir ſecret du trop bon marché qu'ils me firent !

Je m'achemine ſur Muſſidan ; j'y entre à la brune. Un corps-de-garde eſt au milieu de la rue principale ſur la droite ; je me gliſſe à gauche, pendant que des rouilliers paſſent avec leurs charettes, entre deux. Me voilà, ſans accident, hors de la ville. Mais le moyen de me traîner plus loin. J'ai vainement ſoigné mon rhumatiſme, le mal a empiré ; le peu d'exercice que je viens de prendre a beaucoup augmenté l'enflure ; elle monte à mi-jambe. Les douleurs ſont extrêmes. Qu'elle fatalité ! Moi qui nagueres encore

core marchois ſi bien, me voilà privé de mes jambes, au moment où je comptois principalement ſur elles pour mon ſalut. Si je ne fais que deux lieues par jour, qu'elle eſpérance puis-je conſerver! Ils ſe trouvent quintuplés les périls de mon entrepriſe, déja ſi audacieuſe. M'arrêter dans plus de ſoixante auberges! reſter deux grands mois en route! comment n'être pas découverte? au moins s'il m'eût été donné de preſſer encore une fois Lodoïſka ſur mon cœur! mais il eſt trop vrai qu'enfin le cruel deſtin nous ſépare! Ainſi je murmurois contre la Providence: et qu'elle pardonne aux foibleſſes de l'homme; il ne l'accuſe ſi ſouvent, que parcequ'il ne pénêtre point ſes vues!

Je vous aſſure que j'eus beſoin d'un vrai courage, pendant les mortelles deux heures que je mis à faire trois petits quarts de lieue. Enfin, parvenu au premier village, j'y réveillai des payſans, les priant de m'enſeigner l'auberge. L'un d'eux me conduiſit à une maiſon de mauvaiſe apparence, au reſte trop ſemblable à ſon maître, qui vint en grommelant m'en ouvrir la porte. Il me toiſa d'un air défiant; puis, dans ſon patois, que j'eus le bonheur de comprendre, il dit à mon guide: Où l'as tu trouvé? Ma foi, ſur le chemin! répondit celui-ci: à quoi le brutal répliqua, Bon, bon. On le retournera.

J'étois

J'étois entré. L'homme avoit déjà repris ſa pipe, la fumoit ſans rien dire, me crachoit preſque ſur les pieds, s'étoit campé tout au beau milieu du feu qu'il me cachoit, et ſembloit avoir complettement oublié qu'il y avoit là quelqu'un. Sa petite femme, au contraire, venoit de prendre avec moi le ton le plus careſſant. Mais il y avoit dans ſes diſcours je ne ſais quoi de contraint, dans ſes regards quelque choſe de faux, et ſur toute ſa mine hypocrite un air de malice méchante, qui ne me permit pas d'être un inſtant ſa duppe. Je ne pouvois gueres être plus mal tombé, mais je ne pouvois pas non plus être mieux averti. Sur le champ j'arrangeai mon viſage, mes geſtes, mes paroles, ſelon le peſonnage que j'étois appellé ſi malheureuſement à repreſenter.

Tout en brûlant mon omelette, la bavarde ſempiternelle m'aſſaſſinoit de ſes queſtions, qu'elle entremêloit de reflections inſidieuſes. Comme elle les plaignoit ces bons ſeigneurs, ces pauvres prêtres, tous ces braves marchands qu'on guillotinoit par douzaine! Cela ne prit pas. Elle ſe rabattit ſur Corday, dont elle fit l'éloge; ſur Marat, dont elle dit pis que pendre. J'entrai dans une groſſe fureur, et ne la menaçai pas moins que de la guillotine, le tout en vrai ſtyle de Pere Ducheſne: enfin je me rendis un Jacobin, hideux de reſſemblance. Elle ne s'étonna point; elle ne ſe rendit point; elle continua ſon vilain rôle avec une perfidie conſtante,

ſtante, et je demeurai dans le mien avec une épouvantable intrépidité.

Pourtant fallut-il s'aller coucher. Par précaution, je me mis au lit avec mon pantalon, où je tenois toujours mes deux bons piſtolets de poche. Ma chere eſpingolle, je la braquai ſous mon chevet. Au reſte, quelque formidable que fût cette arme, qui, de ſa large embouchure, comme d'un canon chargé à mitraille, vomiſſoit quatre balles et quinze chévretines à la fois, et laiſſoit enſuite échapper une puiſſante bayonette, ce n'étoit pas ſur elle que je comptois le plus. Ce qui me donnoit ſur-tout l'audace de regarder avec calme les renaiſſans périls de chaque jour, et de traverſer, tête levé, la foule ennemie, c'étoient pluſieurs pilules d'un excellent opium, don précieux de mon *univerſel* du Finiſtere. Je les tenois enveloppées d'un morceau de gant, cachées ſur ma peau même, d'ailleurs ſi bien et dans un endroit ſi ſecret, qu'à moins de me mettre nud de la tête aux pieds, et de me palper le plus indécemment du monde, il étoit impoſſible de rien trouver. Au cas d'une attaque imprévue, de quelque bruſque ſurpriſe, qui ne m'eût permis ni de me faire jour ni de terminer mon ſort avec mes piſtolets, une reſſource derniere, mais aſſurée, me reſtoit encore. Du fond de l'affreux cachot où ils ne manqueroient pas de me jetter d'abord, au moyen de mon inviſible narcotique, j'échappois à leur exécrable échafaud. Je me complaiſois dans cette penſée,

penſée, que, juſqu'à mon dernier ſoupir, défiant leur fureur, je l'aurois trompée.

Le lendemain je fus un peu ſurpris d'avoir paſſé toute une bonne et longue nuit dans le même lieu. C'étoit à plus de neuf heures que l'hôteſſe me reveilloit, pour me demander ſi je ne partois pas. Je l'aſſurai que, me trouvant fort bien chez elle, j'y dinerois : il ne tint pas à elle que ce ne fût mon dernier dîner. Comme je le finiſſois elle ſortit, me diſant d'un ton patelin, que je la payerois à ſon retour ; qu'elle alloit rentrer dans l'inſtant. Il eſt vrai qu'elle ne tarda pas, mais elle amenoit un gros payſan, encore plus embaraſſé qu'énorgueilli de ſa magiſtrature. C'eſt le citoyen notre Maire, me dit-elle ; il vient voir votre paſſe ! Je le produiſis d'un air ſatisfait. A la maniere dont il le lut, je reconnus preſqu'auſitôt qu'il ne ſavoit pas lire. Mais il demanda le cachet. Il avoit un timbre que je lui montrai, ajoutant qu'on ne cachetoit pas d'une autre maniere dans mon pays ; et du même tems je commençai ſur cette eſpece de cachet une longue et belle hiſtoire, ſouvent interrompue par les raſades du petit vin aigrelet, dont je venois de faire apporter pinte, pour que le citoyen Maire me fit l'honneur de boire un coup avec moi. J'avois très-bien fait, et je m'apperçus, dans le cours du récit de mon hiſtoire, que les épiſodes faiſoient merveilleuſement valoir le fonds. La méchante hôteſſe s'en apperçut auſſi, le Maire trouvoit mes papiers trop bons, ce n'étoit

n'étoit pas ſon compte. Je vais, dit-elle, chercher le citoyen Procureur-Syndic ; c'eſt celui-là qui déchiffre tout couramment dans les écritures. Il entra preſqu'auſſitôt, fût reçu comme un homme dont je connoiſſois l'éclatant mérite, prit un troiſieme verre, et d'abord entendit l'un de mes derniers contes, que le Maire me pria de recommencer pour ſon collegue. Sur celui-là un ſecond fut anté, et ſur le ſecond un troiſieme, que pluſieurs autres ſuivirent, encore le tout accompagné du cliquetis des verres et du fracas des éclats de rire que mes villageois pouſſoient à pleine gorge. Pour eux prodigue, avare pour moi, je rempliſſois à tout moment leurs verres, et ne vuidois le mien que le moins poſſible. Peu-à-peu néanmoins je m'étois échauffé moi-même, j'en avois une pointe, et n'en valois que mieux. Mes récits, toujours plus divertiſſans, les faiſoient pâmer de joie. Ils oublioient le paſſeport; qu'au reſte j'avois grand ſoin de leur rappeller ſans ceſſe. La femme, qui ne buvoit pas, grilloit de l'impatience de le voir reparoître ; il reparoiſſoit en effet, mais pour diſparoître auſſitôt. *Le devoir, le reſpect pour les Magiſtrats du Peuple,* me le mettoient à chaque inſtant à la main ; mais les vertus de Marat à publier, les grandes proueſſes de la Montagne à peindre, tant de récits intéreſſans ou gais que j'avois à faire, ne me permettoient pas de l'ouvrir. Sans que j'y fiſſe la moindre attention, il retomboit dans mon porte-feuille. Je ne tardois

pas

pas à l'en retirer, mais pour l'y laiſſer retomber encore. Dans l'eſpace d'une heure il fit trente fois le voyage; trente fois ils l'entrevirent, ils ne virent pas une fois. Au reſte, il n'en étoit plus beſoin. Plus je parlois, plus je criois, plus je jurois, plus je guillotinois, plus j'inſultois à la morale, à la juſtice, à l'honnêteté publique, moins ils avoient envie de lire mes papiers; nul doute déſormais que je ne fuſſe un des bons patriotes de la France. L'hôteſſe en enrageoit, elle alla chercher un municipal, pour renfort. Je le fis boire et rire, rire et boire, mais pour le paſſeport il ne lui fut permis, comme aux autres, de l'appercevoir que de loin. Pourtant la mijaurée n'en vouloit point démordre; ne fut-ce que pour le débit de ſon vin, elle iroit chercher toute ſa municipalité, piece à piece! Ne m'amenoit-elle pas encore deux recrues, mais ſi puiſſamment robuſtes, qu'eux ſeuls auroient vuidé la cave. On eut fini par m'y enterrer. Dès que je les apperçus, je me levai pour payer ma dépenſe. L'honnête femme, qui pourtant s'étoit contentée de regarder boire, voyoit double: elle comptoit quelques pintes de plus. Moi, qui n'avois rien à craindre, je l'envoyai à tous les diables, et lui offris pour le voyage mon *paſſe*, dont je ceſſois de parler, et avec lequel j'aſſurois aux nouveaux venus, qu'on iroit juſqu'au fond de l'enfer. Cette aſſertion ne fut contredit par aucun des anciens. Le Maire, qui ne l'avoit pas lû, quoique je lui en euſſe laiſſé le pouvoir, juroit qu'*il n'y avoit*

rien à y reprendre, mais il le juroit moins fort que ſes deux acolytes, auxquels je n'avois pas permis de le lire. Ce fut au milieu de leurs complimens que je payai, avec la dépenſe déjà faite, une autre pinte, que je fis apporter; et dès que j'en eus gouté à la ſanté des deux derniers auxiliaires, je pris congé, au regret de la compagnie, fâchée de perdre un ſi bon compagnon; ſur-tout au grand regret de la méchante femme, intérieurement déſepérée d'être enfin réduite à ne plus eſpérer cette fois aux cents francs de gratifications, dont on récompenſoit tous les délatours.

Le lendemain rien de nouveau; ce ne fut que le jour d'après que je vis Périgueux, dangereux paſſage, aux environs duquel l'ami de Valady s'étoit fait arrêter. Heureuſement la route de Limoges tourne la ville par un fauxbourg, où perſonne ne m'inquiéta; mais il étoit nuit pleine, lorſqu'excédé de fatigue, j'arrivai dans un hameau, diſtant d'une lieue, appellé *les Tavernes*. L'aubergiſte s'alloit coucher. A peine je lui demandois un lit, qu'il me demanda mon paſſeport: dès qu'il eut reconnu qu'il n'étoit point viſé du chef lieu, il ſe récria; Je vois bien, diſoit-il, qu'il eſt de Libourne, *ſans quoi je vous ferois arrêter tout-à-l'heure*; mais vous paſſez Périgueux, ſans vous préſenter aux autorités; dès demain, pardieu, on vous y fera reconduire! Le moyen de ne pas frémir; je n'ignorois pas que deux ou trois Montagnards étoient dans Périgueux, ou d'ailleurs

leurs tous les corps adminiſtratifs avoient été, dans le ſtyle d'Hebert, *régénerés*. Je fis néanmoins bonne contenance, annonçant que je ne voyois à ce retour d'autre inconvénient que celui d'allonger ma route, à moi, pauvre diable, déjà ſi malade; je croyois d'ailleurs inutile et même impoſſible de faire viſer mes papiers par-tout où je paſſois. A quoi l'hôte repondit toujours trop laconiquement: Ah, pardieu, vous y ſerez reconduit! Enfin, une eſpece de voiturier, qui avoit l'air de la franchiſe, de la douceur, et de la bonhommie, prit parti pour moi, contre l'aubergiſte, auquel il remontra, d'un ton amical mais ferme, qu'en effet *ce pauvre homme* n'étoit pas tenu de ſe faire viſer dans toutes les villes; qu'il y auroit de la cruauté à le faire retourner ſur ſes pas dans l'état où il ſe trouvoit; qu'à force de chicanner les voyageurs, on les dégoutoit; et que c'étoit ainſi *qu'on acheveroit de ruiner les aubergiſtes, le commerce, la France, et les voituriers!* A ce diſcours, notre hôte, un peu calmé, ne répéta plus ſa terrible phraſe; mais, quoique je puſſe eſſayer, il ne dit pas non plus un ſeul mot qui fût propre à me raſſurer: je trouvai même que toutes ſes manieres étoient de mauvaiſe augure. Il ne me donnoit pour ſouper qu'un morceau de pain noir et de la piquette. Mon brave *partenaire* prit encore pitié de ma peine; il m'offrit et me força d'accepter le dernier morceau d'un morceau de volaille, qu'il dévoroit quand j'étois entré. Puis on cauſa. Je ne ſais comment on paria de

divorce. Mon bon homme alors se mit en colere ; protestant qu'on ne le réduiroit jamais à se séparer de sa femme et de ses enfans. Je vis qu'il les adoroit ; et quelques mots suffirent pour m'apprendre que cet homme, mal-élevé, mais bien né, seulement aidé de ses simples lumieres et de sa probité naturelle, détestoit les excès du jour : je n'appris pas, sans quelque joie, qu'il alloit à Limoges, avec une petite charette chargée de marchandises ; et je me promis bien de me lever d'assez bonne heure pour faire route avec lui, pourvû que l'aubergiste n'eût peut-être le secret dessein de me faire reprendre le chemin de Périgueux. Sa femme, comme j'allois dans un grenier vers le grabat qu'elle m'indiquoit, me déclara qu'il falloit payer sur l'heure mon méchant repas et mon plus méchant lit. Qu'un philosophe même est quelquefois foible et bisarre ! Cette circonstance, qui d'ailleurs me prouvoit qu'enfin je jouois à merveille le sans-culotte, et que le représentant du peuple étoit bien caché, cette circonstance m'affecta beaucoup plus vivement que l'approche des plus grands périls. J'avois en vérité les larmes aux yeux, lorsque je tendis à cette femme le pietre assignat de quinze sols, sur lequel elle me rendit encore *un monneron* de cinq ; et dès qu'elle se fût éloignée, Que de peines, m'écriai-je, que de peines à souffrir, que d'humiliations à dévorer ! Hélas, et pour finir peut-être sur un échafaud !

Jugez

Jugez pourtant de l'imprudence que je venois de commettre et de l'angoiſſe qui la ſuivit, lorſque preſqu'auſſi-tôt le bruit, cauſé par quelques mouvemens, partis d'une autre maniere de lit, que je n'avois pas apperçu à l'autre extrémité de mon taudis, me fit comprendre qu'un pauvre haire étoit là, qui, s'il ne s'étoit pas trouvé profondément endormi, devoit m'avoir entendu. Dès lors c'en fut fait de ma nuit; l'inquiétude amena l'inſomnie; à la pointe du jour ſeulement, la fievre m'ayant laiſſé, je tombai dans un aſſoupiſſement trop long. Quand je rouvris les yeux, il y avoit une bonne heure que le charretier tutélaire étoit parti; et mon opium, qui, s'étant détaché dans les mouvemens de ma veille, étoit apparemment perdu. Dans quelle anxiété me jetta la recherche de ce ſecours plus que jamais indiſpenſable; quel tourment juſqu'à ce que je l'euſſe retrouvé! Peut-être aucun des cruels accidens de ce triſte voyage ne m'avoit fait autant ſouffrir!

Je deſcendois pour me traîner dehors, quand, du ſeuil de la porte, l'aubergiſte, déjà à cheval, me cria, Bon voyage! je vais à Périgueux. Un inſtant après, réfléchiſſant ſur l'étrange ſoin qu'il avoit pris de me dire où il alloit, à moi qui ne le lui demandois pas, je m'inquiétai de ſavoir s'il avoit bien pris cette route; et, regardant de tous côtés, je ne vis rien ſur celle de Périgueux, mais, au contraire, un cavalier qui galloppoit du côté de Thiviers. Dès lors je ſuis en proie aux plus vives allarmes: ſans

doute il prend l'avance pour me dénoncer et me faire arrêter dans le premier bourg ; pourtant je me mets en chemin, bien réſolu d'interroger les paſſans. Le premier à qui je demande ſi le cavalier, qui eſt en avant, n'a pas un cheval noir, un manteau gris, à-peu-près cinquante ans, cinq pieds ſix pouces, les cheveux bruns, me répond Oui. Autant m'en dit le ſecond. Le troiſieme c'étoit mon charretier de la veille ; il avoit été lentement, parcequ'il y avoit toujours à monter. J'affecte un air riant, et je lui dis, Bon jour ! Notre aubergiſte eſt donc en avant ? Il me répond ſimplement que non. Préoccupé de mes craintes, je n'ajoute rien ; je paſſe, et, demi-quart de lieue plus loin, je queſtionne un quatrieme voyageur. C'eſt bien l'homme que vous me dépeignez, dit-il ; mais vous ne pouvez manquer de le ratrapper. Il vient de s'arrêter au bas de la montagne, dans le gros village que vous pouvez appercevoir d'ici. Ces mots ne me permettent plus de douter du malheur qu'un traître me prépare. Pour l'éviter, s'il eſt poſſible, je ferai bien, quoiqu'il m'en coute, et quelqu'un ſoit le riſque, de revenir ſur mes pas, de retourner à Périgueux, et de m'y faire viſer. Sans doute il vaut encore mieux aller de moi-même me préſenter dans cette redoutable ville, où du moins ma démarche, en apparence volontaire, inſpirera quelque confiance, que d'y être reconduit dès ce ſoir par les Jacobins de ce bourg, où un dénonciateur m'attend. Quelle alternative néanmoins !

néanmoins! Que le choix eſt cruel! Et quelle notre méchanceté m'y réduit! Enfin, je me décide, et me voilà, bien triſte, reprenant le chemin de la ville. Je retouve le charretier, qui me demande ſi j'ai perdu quelque choſe? — Hélas, oui, mes fatigues et mon tems! je retourne à Périgueux! Mais vous, qui m'aviez inſpiré tant de confiance, vous auſſi, pourquoi me tromper maintenant? Pourquoi vous réunir à cet homme qui me trahit? — Qui? me dit-il. — L'aubergiſte! C'eſt lui qui vient de paſſer ſur ce cheval noir, avec un manteau gris. Il vous a prié de ne m'en rien dire; il eſt allé me dénoncer à Paliſſoux. — Pas un mot de vrai! s'écrie mon charretier. Je l'ai bien vu ce voyageur; ce n'eſt pas l'aubergiſte: s'il en étoit capable, je ne retournerois jamais loger chez lui! et de ce ton que le menſonge n'imite pas, de cet air ſenſible que le méchant n'aura jamais, il ajoute, Tenez, mon pauvre ami, vous me faites compaſſion; dans l'état où vous êtes, avec une jambe enflée juſqu'au genou, vous ne retourneriez à Périgueux! Croyez-moi, montez ſur ma charrette, faites-vous un trou dans mes marchandiſes; venez diner à Paliſſoux; je vous promets, que, dans ma compagnie, perſonne ne vous y dira mot! Après tout, je m'en tiens à mon premier dire, vous n'avez pas l'air d'un voleur.

Quel heureux changement dans ma ſituation! Cette charrette me ſecoue à faire trembler! Et dans chaque cahos je dois me cramponer fortement, ſi

je ne veux pas être précipité du haut en bas! Mais ma jambe se repose. Les sueurs abondantes, les fatigues cruelles, les douleurs aigues, me sont épargnées; et puis si le bon charretier me continue sa protection! .... Il faut encore m'assurer! .... Il faut voir!

Nous dinâmes ensemble : le repas fut trop court. Plus je lui parlois, plus il m'inspiroit de confiance, et plus il s'assuroit de son côté *que je n'avois pas l'air d'un voleur*. Cet étrange compliment, auquel il bornoit ses éloges, ne pouvoit que me frapper beaucoup. Je l'avois d'abord expliqué dans ce sens; que le bon charretier, tout plein de son état, avoit le bonheur de ne connoître que cette espece d'ennemis; apparemment son esprit naïf et simple n'en imaginoit aucune autre; mais bientôt j'appris que l'hôte des Tavernes ne m'avoit craint ni comme aristocrate, ni comme Girondiste : il ne se mêloit que de ses affaires, et tout bonnement il m'avoit pris pour un voleur. De-là venoit que sa femme m'avoit fait payer d'avance; et, pendant que je me couchois, mon charretier avoit par instinct dissuadé l'aubergiste, qui, sans cela, m'eût peut-être fait arrêter. Mes marches douloureuses, par de mauvais chemins et des tems affreux, m'avoient déjà si fort changé! D'ailleurs j'étois arrivé dans cette auberge à une heure indue; quoiqu'il en soit, mon brave homme ne se repentoit pas de m'avoir défendu : il répétoit

répétoit ſans ceſſe que je n'avois pas l'air d'un voleur.

C'eſt qu'au contraire, lui dis-je, je ſuis leur ennemi ! Nous entrâmes en explication ; je continuai, Les voleurs, ce ſont les Maratiſtes, ce ſont les gens qui guillotinent les négocians pour s'emparer de leurs marchandiſes, et qui détruiſent le commerce par cette loi du maximum, également ruineuſe, inexcuſable, et qui n'eſt qu'une permiſſion donnée à tous les brigands de piller tous les magazins ! Bravo ! s'écria-t-il, en m'appliquant ſur la poitrine un rude coup du plat de ſa main. Je repris : Eh bien, moi, je ſuis du commerce de Bourdeaux. Je me ſuis prononcé contre les voleurs. Je les ai tout haut appellés par leur nom. J'ai décidé nombre de mes camarades à leur faire la guerre : je la leur ai faite longue et mortelle. Enfin, ils ſont les plus forts ; ils veulent ma tête, et je me ſauve. — A ta ſanté ! s'écria-t-il, en pouſſant ſon verre ſur le mien. Il ne buvoit pas, il avaloit, il trépignoit d'aiſe. Des coquins ! des coquins ! me dit-il ; un tas de drôles qui n'ont jamais rien fait, et qui mangent le bien de celui qui travaille ! Mon beau cheveau ne l'ont-ils pas requéri, comme ils diſent ? ils ont tellement chargé la pauvre bête qu'il en eſt devenu malade et mort : je l'avois payés vingt beaux louis. Et ce divorce ! c'eſt auſſi pour requérir ma femme qu'ils ont inventé ça ! eſt-ce qu'on peut m'ôter ma femme ? voyons ! ſacrebleu, que j'ai bien

bien fait de vous avoir défendu! Et vous viendrez avec moi, dà! Je ſuis connu ſur toute cette route. Avec moi, on ne vous dira rien: ſacrebleu, je le voyois bien que vous n'aviez pas l'air d'un voleur!

Pour qu'il en fût plus ſur, je payai *tout le fricot*, et, le priant de ſe charger dorénavant de ma dépenſe, je le forçai de recevoir un aſſignat de cinquante livres, qu'il ne mit point dans ſon portefeuille, ſans me parler de ſon cheveau, de ſa femme, de ſon Dieu; et ſans avoir répété quatre ou cinq fois que je n'étois pas un voleur.

Il eut, pour moi, l'attention de ne point aller coucher à Thiviers. Ce fut dès le grand matin que nous paſsâmes ce chef-lieu de diſtrict; étendu dans la charrette et couché à plat-ventre ſous la toile qui couvroit les marchandiſes, j'étois inviſible. Dans toutes les auberges, mon conducteur étoit connu. Les queſtions curieuſes ne s'adreſſoient qu'à lui; il me donnoit pour un jeune *Libournois* de ſes amis, et ne manquoit pas d'affirmer que j'étois bien en règle. Dans les villages, dans les petits bourgs, je ne prenois pas l'inutile peine de me cacher ſous la toile; je paſſois à viſage découvert, ſeulement à demi-couché ſur la charrette; la jambe malade, enveloppée du ſareau de mon guide, l'air fatigué, ſouffrant, mais pourtant fier et déterminé. Qui dans cet équipage, et ſous

ce

ce maintien, eût ſoupçonné l'un de ces proſcrits trop fameux, pourſuivis dans toute la France! Je reſſemblois tout-à-fait à un pauvre volontaire, tout-à-l'heure ſorti des hopitaux, et s'en retournant au pays avec un congé de ſemeſtre.

Cette reſſemblance et ma préſence d'eſprit me tirerent à la fin de la troiſieme journée d'un très-mauvais pas. C'étoit à *Aixe*, petite ville à deux lieues de Limoges. Mon conducteur m'avoit dit qu'on n'y montoit point la garde; ainſi je ne m'étois pas mis ſous la toile; tout d'un coup, au détour d'une rue, nous tombons dans un poſte tout nouvellement établi. Pour cette fois, il faiſoit beau, il faiſoit jour, le factionnaire ne dormoit pas, et, qui pis eſt, vingt de ſes camarades, aſſis au dehors à côté de lui, me regardoient curieuſement. Citoyen; ton paſſeport! me dit la ſentinelle. Moi, ſans héſiter, je lui crie en ſoulevant ma jambe avec effort: Attend petit b***! (c'étoit un enfant de ſeize ans.) Va-t-en à ma place te faire mettre à terre par les brigands de la Vendée! Puis, en revenant, paſſe hardiment par-tout; ta jambe à moitié caſſée te ſervira de paſſeport. A ces mots la ſans-culotterie charmée partit d'un éclat général; tous, en battant des mains, s'écrioient: Bien, bien, camarade! Et le pauvre petit ſoldat, tout honteux, prit auſſi le parti de rire. Quand à mon guide, preſſé d'aller plus loin, il remuoit terriblement ſon fouet. C'étoit la premiere fois que je le

voyois

voyois battre ſes chevaux ; c'étoit auſſi la plus grande preuve d'attachement qu'il pût me donner !

Ce fut dans la même ſoirée que nous arrivâmes à Limoges : mon conducteur ſavoit que je ne pouvois y deſcendre à l'auberge : il me reçut chez lui. Je n'y demeurai pas ſans quelque péril ; ſa maiſon étoit ouverte à tout venant ; j'occupois, dans une chambre du fond, un bon lit, d'où je ne ſortois gueres, que pour tremper ma jambe dans le ſceau, plein d'eau tiede, qu'on m'apportoit dix fois par jour : deux journées s'écoulerent ainſi, au milieu des ſoins que la femme ſe donnoit pour rétablir ma ſanté, et des recherches que faiſoit le mari, pour trouver quelque *bon garçon* qui me conduisît plus loin ; et qu'alors je remerciois la Providence, qui ne ſembloit m'avoir lié les jambes, qu'afin de me forçer à tomber dans les bras de cet excellent protecteur !

Nous étions à la fin de la troiſieme journée, l'heure étoit paſſé à laquelle mon conducteur ordinairement rentroit : ſa femme vint tout-à-coup, d'un ton myſtérieux, me conter que ſon mari l'avoit chargée de me conduire ſur l'heure à l'auberge du fauxbourg, où j'allois trouver des voituriers qui m'en meneroient à Orléans. Non, non, vous vous trompez, lui dis-je, ce n'eſt point à l'heure qu'il eſt que des voituriers partent ; ce n'eſt point à l'auberge du fauxbourg que je dois aller :

aller : au dehors de ce fauxbourg je trouverois un corps-de-garde, qu'il me faut éviter ! Mon brave ami m'en a prévenu ; c'eſt lui, lui ſeul, qui me veut guider dans ce paſſage difficile ; il m'en a donné ſa parole, j'y compte, et ſuis bien ſur qu'il ne m'abandonne pas ! Alors elle ſe mit à pleurer, m'avoua qu'elle prenoit peur ; et me conjura de ne point affliger ſon mari, par le récit de la *petite ruſe* qu'elle avoit inventée pour *me déloger* pendant ſon abſence.

Petite ruſe, ſoit, pauvre femme ! mais ſi je vous avois cru, je faiſois naufrage dans le port !

Il rentra preſqu'auſſi-tôt ſon mari. Ses yeux étoient étincelans ; jamais ſon maintien ne m'avoit paru ſi animé ; il vouloit parler, et ne pouvoit pas. Enfin il campa ſes deux poings ſur mes épaules et ſa rude barbe dans mon viſage, puis m'écraſant la main, qu'il croyoit ſeulement ſerrer, Sacrebleu ! s'écria-t-il, c'eſt fini ! vous partez demain ! un bon garçon *vous roule* juſqu'à Paris ! il eſt prévenu que vous êtes *marchandiſe de contrebande*, que tout le long de la route *il faut ſouffler*. Sacrebleu, que je ſuis content !

Le brave homme ! qu'il l'auroit été davantage, s'il eût ſu tout ce que j'étois ! mais le lui confier, c'étoit en même tems le dire à ſa femme, avec laquelle il ne ſavoit pas garder un ſecret. Et jugez, dans ſa mortelle frayeur, quelles nouvelles *petite ruſes* elle eût peut-être inventées ! aſſurément la

tête

tête lui en eût tournée, et dès le lendemain, sans doute, avant que j'eusse fait dix lieues, son mari, moi, le *bon garçon*, nous étions tous perdus. Je me vis, à regret, forcé de cacher quelque chose à ce digne ami.

Il me reveilla avant deux heures du matin; c'est qu'il falloit avoir le tems de vuider chacun sa bouteille, d'entamer l'andouille, et de mettre sur le tout quelques *bonnes gouttes* de café. Le moyen de me refuser à ce très matinal repas! il m'y convioit de si bon cœur! il avoit tant de plaisir à trinquer avec moi! pourtant j'appercevois sa joie mêlée de quelque tristesse. Ce ne pouvoit être seulement le chagrin de me quitter, puis qu'à ce prix il étoit mon libérateur. Enfin je sus que sa femme, toujours plus effrayée, n'avoit pu jamais se décider à rester cette nuit dans sa maison: — çà me fait bien de la peine, disoit-il, car aussi-tôt que je vous aurai conduit à votre occasion, moi, aussi je partirai. Je vais à Périgueux; c'est un voyage de plusieurs jours; on est alors bien aise de causer avec sa femme. Je le crois, il l'adoroit comme au premier jour de ses nôces. Eh bien! poursuivit-il, c'est partie remise; je retrouverai ma femme, et je n'aurois pas retrouvé l'occasion de sauver un honête homme.... Vous qui me lisez, je ne sais si vous êtes émus autant que je le fus: je l'écoutois, j'admirois en silence, et mes yeux se mouilloient de larmes!

Quand

Quand nous eûmes bien bu, bien mangé, nous partîmes; mais il fallut auparavant souffrir qu'il farcît mes poches de pain, de viandes, de fruits, de châtaignes; il m'offrit encore une paire de gants de laine et un bonnet de coton, que j'acceptai de grand cœur, et que je conserve.

Aux premiers rayons du crépuscule, nous fîmes un assez long détour, au moyen duquel, le corps-de-garde et tous les postes extérieurs furent évités. A demi-lieue, sur la grande route, nous entrâmes dans un bouchon, où le nouveau guide m'attendoit. Après qu'il m'eut remis dans ses mains, et repété cent fois ses recommandations, mon brave ami me serra, m'embrassa, pleura même! Moi aussi, je pleurois; mais qu'elles sont douces les larmes de la reconnoissance! . . . . Enfin nous nous dîmes adieu!

Adieu brave homme, homme sensible et généreux, bon sans-culotte, tels qu'ils devroient être, tels qu'ils seroient tous, si des scélétats n'avoient pris à tâche de les pervertir! Tu dois être persécuté dans ma triste patrie, puisque ton âme, agreste et simple, est douée de toutes les vertus auxquelles la plus haute philosophie n'atteint que rarement . . . Il doit être persécuté! . . . . O Dieu! Dieu juste, rends-lui du moins dans ses infortunes tous les secours qu'il m'a prêtés!

Mon nouveau conducteur étoit ce que m'avoit dit l'ancien: un bon garçon, dans le sens qu'il avoit

avoit du courage et me montroient les meilleurs diſpoſitions. Mais un premier coup-d'œil jetté ſur ſa voiture, fort différente de celle de mon charretier, me fit comprendre que j'y ſerois dans une ſituation ſouvent très-périlleuſe et preſque toujours très-délicate. D'abord elle étoit lourde cette voiture, et très-peſamment chargée: nous n'irions donc qu'à petites journées. Enſuite, j'avois ſept compagnons de voyage, et quels compagnons! c'étoient . . . . . ! tous ſept, d'humeur très diſcordante, ne s'entendoient que ſur un point; tous ſept, ils s'honoroient d'être Jacobins, et n'étoient pas médiocrement Jacobiniſés.

Tels étoient les voyageurs, appellés, d'abord par le ſeul intérêt de faire quelque choſe d'agréable au conducteur, appellés, dis-je, à garder mon ſecret dans tout le cours du voyage, et même à payer pour moi de leurs perſonnes en maintes occaſions. A l'entrée d'une ville, à chaque corps-de-garde, à chaque poſte, à tout endroit où l'on demanderoit des paſſeports, il faudroit que je me tinſſe couché tout de mon long dans la voiture, une moitié de mon corps couverte des habits, des manteaux, des corps mêmes de tous ces francs Montagnards, et l'autre moitié cachée ſous les jupons de leurs femmes Maratiſtes. C'étoit ainſi qu'on prétendoit me paſſer par-tout: on n'avoit pas d'autre moyen!

Si vous prenez un inſtant ma place, vous concevrez toutes les difficultés de ma poſition. Premierement,

mierement, il y avoit des circonſtances extrêmement périlleuſes, où je devois pourtant prendre avec mes camarades l'air d'un homme qui ne redoute rien. Par exemple, dès que les paſſeports avoient été vus quelque part, on m'y croyoit hors d'affaire : l'auberge où l'on s'arrêtoit pour diner, pour coucher ſur-tout, étoit ordinairement la meillure du lieu, par conſéquent la plus fréquentée des voyageurs. C'étoit-là que j'avois à craindre la rencontre d'un député, d'un commiſſaire, de ces coureurs en chaiſe de poſte, dont la plûpart, employés par le gouvernement, me connoiſſoient. C'étoit-là néanmoins que je devois conſerver un front tout-à-fait tranquille ; que ſi j'euſſe laiſſé tranſpirer quelques-unes de mes mille inquiétudes, on ſe fût dit à l'oreille : Cet homme eſt donc très connu ! ſeroit-ce un émigré ? ſeroit-ce un perſonnage de quelque importance ? et bientôt on ne ſe fût pas gêné de le dire tout haut. Je ne devois donc jamais prendre d'autres précautions ni témoigner d'autres craintes que celles qui convenoient à un obſcur déſerteur : perſonne ne me croyoit autre choſe. Malheur à moi ſi mes compagnons avoient pu deviner qui j'étois ; les uns euſſent pâli d'éffroi, les autres euſſent voulu m'arracher les yeux ; je ne ſais pas même ſi le conducteur, malgré l'appas de la récompenſe que je lui avois promiſe, malgré les recommandations de mon bon ami, qui étoit auſſi le ſien, malgré ſa haine pour les tyrans du jour, je ne ſais pas s'il eût oſé tenir ferme.

Il me falloit, en ſecond lieu, au milieu des petites factions qui diviſoient la carroſſée, conſtamment éviter de prendre parti ; je ne devois en mécontenter ni en épouſer aucune, mais au contraire les ménager toutes, et doucement me faire jour entre elles. Que dis-je ! il me falloit, par un art plus profond que celui de la coquette la plus exercée, m'attacher à m'attirer tous les ſoins, à me gagner toutes les bienveillances, à me conquérir tous les cœurs. Ce n'étoit pas ſeulement un ennemi que j'avois à craindre ; il ſuffiſoit d'un indifférent pour me perdre. Mon ſalut exigeoit que, dans cette coterie, compoſée de tant d'originaux diſcordans, il n'y eût perſonne qui ne s'accordât à raffoler de moi.

Ils en raffolerent tous, et bientôt. Le cavalier, je lui tenois tête, le verre en main, dans les repas du ſoir, . . . le * * * *, * * * *, * * * *, le * * * *, dès la ſeconde journée, ils raffoloient de moi.

Pardon de tous ces détails ; mais c'eſt qu'auſſi jamais homme ne ſe trouva dans une ſituation ſemblable, et maintenant le récit des faits va ſuivre avec rapidité.

Pendant les deux premiers jours, tout alla bien ; perſonne ne s'inquiéta de nous. Au milieu du troiſieme, la méſaventure d'*Aixe* ſe renouvella. C'étoit à *Bois-Remont*, je crois ; un miſérable petit hameau, compoſé de cinq à ſix chaumieres. Le moyen de ſoupçonner qu'une ſentinelle étoit là ! Il avoit gêlé, il faiſoit très-froid ; pour me réchauffer, j'avois mis

pied

pied à terre, je marchois avec le cavalier. Tout-à-coup un factionnaire nous apparoît. Je vais à lui : Que fais-tu là camarade ? il me paroît que tu ne brûles pas ? — Lui se met à rire. — Si tu veux que j'aie plus chaud, me répond-il, tu n'as qu'à m'apporter un verre de vin. — De tout mon cœur ! Je le vais chercher. Je ne le lui portai pas, je le lui envoyai. Cependant il regardoit les passeports des autres ; il oublia le mien.

Pourquoi donc une sentinelle dans ce hameau ? disois-je au maître de poste, qui tenoit un bouchon qu'il appelloit auberge. Il nous apprit que la Vendée, qui grossissoit beaucoup et s'avançoit de ce côté, forçoit à cette surveillance. Sur une route de trente lieues nous trouverions des corps-de-garde dans tous les endroits où nous passerions. — A ces mots, notre voiturier fronça le sourcil. Après Limoges, il avoit cru ne devoir être visité qu'une fois à Château-Roux ; puis d'Orléans à Paris, très mauvais passage, quatre ou cinq fois. *Sa contrebande* devenoit bien plus difficile à *souffler !* C'est dans cette occasion que j'eus lieu de reconnoître qu'avec un grand courage cet homme avoit plus d'adresse et de pénétration qu'on ne devoit l'attendre dans son état. — Vous vous conduisez très-bien avec ces gens-là, me dit-il tout bas en me montrant la carrossée : continuez, ne craignez pas que je vous manque. Fussiez-vous le diable, ajouta-t-il en me serrant la main, je vous passerai ! Je repondis : Fort bien !

mais, puiſque les obſtacles ſont doublés, je doublerai la récompenſe. A la bonne heure ! repliqua-t-il : vous êtes un homme juſte, et cela me fait plaiſir. Cependant ne vous gênez pas ; on ſe retrouve dans le monde, et alors comme alors !

Le ſoir du lendemain, nous fûmes arrêtés à l'entrée d'*Argenton* ; mais on ne fouilla point la voiture, on ſe contenta de regarder les papiers que chacun produiſit. Moi, pour n'en pas produire, j'étois, comme je l'ai annoncé, tapis ſous un tas de hardes et de juppes. Je ne m'en dépêtrai que pour deſcendre à l'auberge. Tous les eſprits y étoient occupés de l'évènement de l'après-dinée. Sans ſe faire preſſer, on nous le conta. Deux volontaires avoient été rencontrés hier, aux environs *Dufay*, vers minuit, dans la traverſe, et n'ayant pour tout paſſeport qu'une permiſſion qui n'avoit pas paru fort en règle. Aujourd'hui douze gardes nationaux les amenoient à Argenton, pour qu'on les examinât de plus près. A quelques portées de fuſil de la ville, un des deux ſuſpects avoit prétexté un beſoin. On lui avoit permis de s'écarter. Arrivé ſur les bords de la riviere, il en avoit d'un coup-d'œil ſondé la profondeur : il avoit jetté un couteau à ſon camarade, en lui criant ; Tâches de t'en ſervir ! et il s'étoit précipité. On s'étoit vainement efforcé de le ſecourir : depuis deux heures on le cherchoit ſous l'eau. Son compagnon venoit d'être jetté dans les priſons de la ville. — Ce récit me fit frémir. Je ſavois que

Guadet

Guadet et Salle nourriſſoient depuis long-tems le téméraire projet de traverſer toute la France, avec une permiſſion qu'ils ſe ſeroient fabriquée, comme étant des ſoldats qui alloient rejoindre l'armée du Nord. Parvenus aux frontieres, ils auroient traverſé les Pays-Bas, pour aller chercher à Amſterdam quelque vaiſſeau qui les eût portés en Amérique. Tremblant pour mes amis, je demandai le ſignalement de ces volontaires ; on me les dépeignit tels à-peu-près que je les connoiſſois. Hélas, étoit-il bien vrai que ce fût Salle, qui non loin de moi gémit dans les cachots, et que mon cher Guadet eût trouvé ſon tombeau dans les eaux de la Creuſe ! Je n'ai pu depuis ce tems-là rien apprendre de ce qui les touche.*

Tourmenté de cette inquiétude nouvelle, il me falloit cependant affecter quelque joie. L'heure du ſouper étoit venue. Acharnés ſur le premier plat, les convives ne s'appercevoient pas que je ne pouvois manger ; mais le cavalier ſe fut bien vîte apperçu que je ne pouvois boire. Entre lui et moi le choc des verres avoit déjà commencé. Jugez de ce que je ſouffrois !

---

* Je ne le ſais que trop maintenant. Ce n'eſt pas ſous les eaux de la *Creuſe* qu'ils ont péri, mais dans Bourdeaux même, dans cette ville que leur courage avoit défendue, que leurs talens avoient illuſtrée ! O cité malheureuſe ! quand mettras-tu leurs ſtatues où tu as vu leurs échafauds ?

Il y eut péril à *Château-Roux* dans la journée ſuivante. C'étoit un chef-lieu de département: les paſſeports furent longuement examinés. Puis un des Jacobins de garde ſe hiſſa, je ne dois pas dire à la portiere, je dois dire à l'ouverture de notre voiture. Il vouloit s'aſſurer s'il n'y avoit en effet que ſix voyageurs, *craignant toujours que quelque Girondin n'échappât.* (C'étoit ainſi qu'en ce moment il le diſoit lui-même.) Heureuſement nos précautions avoient été priſes. Habits, manteaux, juppons, paille, cartons, paquets, hommes, femmes, enfans, tout me cachoit, me couvroit, m'étouffoit; je ne bougeois pas, je ne ſoufflois point; mais mon cœur battoit fort. Enfin l'inquiſiteur nous abandonna d'un air aſſez mécontent; et il devoit l'être, car, malgré toute ſa ſurveillance, il laiſſoit échapper un fier Girondin.

Il étoit écrit que ce ſeroit dans cette ville de Château-Roux que commenceroient pour moi des épreuves d'une autre eſpece. Dans la Gironde nous avions ſu l'évènement du 10 Brumaire, je veux dire l'aſſaſſinat juridique de nos vingt-un malheureux amis, la plûpart fondateurs de la République. D'autres reſtoient, qui pouvoient échapper; du moins nous voulions l'eſpérer encore. Ce ſoir, à Château-Roux, un homme, qui venoit de Paris, vint ſe mettre à notre table. On lui demanda des nouvelles. Madame Roland vient d'être guillotinée, nous dit-il. Quel coup pour moi! J'y réſiſtai le moins

moins mal que je pus. Les Parisiens avoient donc souffert aussi qu'elle tombât sur l'échafaut, cette femme courageuse, qui seul, aux premiers jours de Septembre, osoit prendre encore leur défense, et dans ses écrits immortels, tonner contre les assassins. Au moins on avoit recueilli ses dernieres paroles. Après avoir entendu son arrêt, elle avoit dit aux brigands du Tribunal Révolutionnaire : *Vous me jugez digne de partager le sort des grands hommes que vous avez assassinés. Je tâcherai de porter à l'échafaud le courage qu'ils y ont montré !* Comme on la traînoit sur un indigne tombereau, la foule, émue de pitié ou saisie d'admiration, mais glacée de terreur, la foule se taisoit ! Seulement, de loin en loin, quelques scélérats apostés croioient : *à la guillotine !* Elle, avec sa douceur mêlée de fierté, leur répondoit : *J'y vais : tout-à-l'heure j'y serai : mais ceux qui m'y envoient ne tarderont pas à m'y suivre ! J'y vais innocente, ils y viendront criminels ! et vous, qui applaudissez aujourd'hui, vous applaudirez alors !* On lui avoit donné pour compagnon d'infortune, ou plutôt de gloire, un Citoyen Lamarche, homme foible. Auprès de cette femme qui sourioit aux approches de la mort, il étoit dans l'accablement. Elle le soutenoit, elle le consoloit ; et jusqu'au pied de l'échafaud, par un dernier égard, digne de cette grande âme : *Allez le premier*, lui dit-elle, *que je vous épargne au moins la douleur de voir couler mon sang !* Elle n'étoit

plus cependant cette femme, dont le moindre mérite avoit été de réunir en ſa perſonne toutes les grâces, tous les charmes, toutes les vertus, de ſon ſexe; cette femme dont les rares talens et les mâles vertus auroient honoré les plus grands hommes! Elle n'étoit plus! Ma Lodoïſka venoit de perdre l'amie de ſon choix, ſon intime et digne amie! Elle n'avoit un moment embelli ſa patrie et travaillé à l'affranchir, que pour atteſter encore, par un grand exemple, l'ingratitude ou l'aveuglement des hommes! . . . Elle n'étoit plus! . . . et lorſque j'en recevois l'affreuſe nouvelle, je devois garder un front calme. Que dis-je? il auroit fallu que je partageaſſe la cruelle joie de mes compagnons égarés! Je ne me ſentis pas ce courage atroce. A ſon nom révéré, ma bouche murmura quelques mots d'éloge et de plainte. C'étoit aſſez de retenir mes larmes! Quel tourment, grands dieux!

Plus nous nous rapprochions de Paris, plus nous rencontrions de gens qui en arrivoient. Ma poſition en devenoit plus périlleuſe; elle en devenoit ſurtout plus cruelle. Des viſites à eſſuyer deux ou trois fois par jour, le danger toujours plus preſſant d'être reconnu, tout cela n'étoit que mon moindre mal. Les nouvelles, les nouvelles qu'on nous débitoit, portoient le déſeſpoir dans mon cœur! Deux jours après, à *Vierzou*, c'étoit de *Cuſſy* que j'apprenois la fin: on l'avoit immolé dans la Gironde! Le lendemain, à *Salbris*, c'étoit de

Manuel

Manuel et de *Kerſaint:* on les avoit aſſaſſinés à Paris ! Deux jours après, non loin de la *Ferté-Lovendal*, c'étoit *Roland !* A la nouvelle du trépas de ſa femme, il n'avoit pu ſupporter plus long-tems le fardeau de la vie. Pour ne pas compromettre l'ami qui lui donnoit aſyle, il avoit été ſe frapper ſur la grande route de Rouen. On avoit trouvé ſur lui, parmi d'autres écrits, cet ligne : *Paſſant, reſpectez les reſtes d'un homme vertueux !*

La fin tragique de *Lidon* mérite auſſi quelques détails à part, Il s'échappoit de *la Gironde*, et vers *Brives*, lieu de ſa naiſſance. Bientôt, ne pouvant plus marcher, il écrit à *un ami* de lui envoyer un cheval. Ce miſérable étoit devenu Maratiſte ; et certes il ſe montra digne de ne jamais ceſſer de l'être. Le monſtre ! il porte au Comité de Surveillance de ſa Commune, dont il étoit chef, la lettre du trop confiant *Lidon* ; et, au lieu d'un cheval, il lui envoie deux brigades de gendarmerie. Lidon ſe défendit juſqu'à la derniere extrémité : après avoir tué trois malheureux, il ſe tua !

Tels étoient les récits journaliers qu'il me falloit entendre ſans changer de viſage. Quiconque n'éprouva point un pareil ſupplice ne ſauroit en avoir une juſte idée. O Lodoïſka ! ſans le ſouvenir de ton amour, qui donc auroit pu m'empêcher de terminer mes peines ? Cependant, quand je dévorois tant de maux pour aller à toi, qui pouvoit déſormais me garantir que j'euſſe la conſolation de te retrouver ?

trouver ? T'avoit-il été poſſible de rentrer dans ce Paris, vers lequel je me traînois lentement à travers de ſi grandes ſouffrances ? et même à ſuppoſer que tu y fuſſes parvenue, les impitoyables ennemis de tous les talens, de toutes les vertus, ne t'y auroient-ils pas pourſuivie, recherchée, découverte ? Dieux ! S'ils t'avoient déjà précipitée dans la tombe, à côté de la Citoyenne Roland ?

Depuis quelques jours, mon imagination ne pouvoit ſe diſtraire de cette horrible image. J'étois de tous les hommes le plus tourmenté, le plus impatient, le plus excédé, du fardeau de la vie. Peut-être étoit-ce encore un bienfait de la Providence. Peut-être, au milieu des immenſes dangers qui me reſtoient à courir avant de rentrer dans ma ville natale, peut-être il étoit bon que la mort, qui m'alloit ſerrer de plus près, que cette mort, toujours prochaine, toujours menaçante, me parut un bien.

Je venois d'entrer dans le département, où tout un peuple, libre de ſon choix, m'avoit élu ; j'avois, avec quelque courage peut-être, rempli les devoirs difficiles qu'il m'avoit impoſés. Cependant, j'arrivois au milieu de lui, fugitif, déguiſé, proſcrit, trop heureux s'il me laiſſoit paſſer. *Orléans*, ſon chef-lieu, renfermoit depuis longtems mes plus implacables ennemis. C'étoit pluſieurs brigands vendus à la faction de l'étranger, longtems ſans pain et ſans reſſource, maintenant inveſtis du pouvoir, couverts de richeſſes, et toujours chargés de mépris, de haines,

haines, et de crimes ! Ils me connoiſſoient bien, car ils avoient entendu, quelques jours avant le 31 Mai, ma derniere opinion dans une Aſſemblée, qui avoit encore une ombre de liberté. Ils m'avoient vu, dans la tribune nationale, tonner contre eux et leurs forfaits. Si l'un d'eux pouvoit m'entrevoir, j'étois reconnu : ſi j'étois reconnu, je ne vivois pas vingt-quatre heures !

Les portes de la ville étoient fermées, par meſure de ſûreté générale. A la ſuite des viſites domiciliaires, faites dans la nuit précédente, on avoit donné quarante nouveaux compagnons de malheur aux cinq cents infortunés déjà mis en réſerve pour l'échafaud. C'étoient encore des *Louvetins*, jugez dignes du plus prompt trépas. Ainſi, dans ce paſſage difficile qu'il me falloit franchir, mon nom ſeul valoit la mort à quiconque étoit ſoupçonné de lui garder quelque attachement.

Après que nous eûmes eſſuyé l'examen ordinaire, au danger duquel je m'accoutumois, on nous permit d'entrer. Je brûlois d'en ſortir ; mais le malheureux voiturier avoit des paquets à décharger et des paquets à prendre. Nous reſtâmes impunément quatre heures dans cette ville, où je ne pouvois ſans témérité reſter dix minutes.

Enfin, nous partons. Nous allons franchir la grille du pont : on nous y arrête. Nos paſſeports ont été vus, dit mon cavalier. Il n'eſt pas queſtion de cela, répond l'officier de garde : que tout le monde

monde descende. Pourquoi donc? s'écrie la marchande. Que tout le monde descende! répete-t-il d'un ton plus impérieux.

Il faut obéir. Les hommes commencent. Cela ne suffit pas, crie l'officier, les femmes aussi doivent descendre, certaines hommes prennent bien des habits de femmes. Je vous réponds, que leurs passeports ont été vus par-tout et sont bien en règle, disoit le voiturier; mais le cher homme avoit déjà la voix toute changée. Que je le plaignois! Que je me reprochois de l'avoir embarqué dans cette affaire! L'officier venoit de repliquer, Qui vous parle de passeports? Je ne demande pas les passeports; *ce sont les figures qu'il faut voir*; *nous savons ce que vous ne savez pas!* Et, pour la troisieme fois, mais d'un ton très menaçant, Que tout le monde descende! *Qu'il ne reste personne là-haut!* ajouta-t-il après un moment de réflexion: j'y regarderai, je vous en préviens. Les femmes, donc! les femmes!

Pour cette fois, je crus mes travaux bientôt finis. Apparemment j'avois été reconnu quelque part; on m'avoit dénoncé; j'étois attendu sans doute. A cause de tous ces braves gens du moins, ne feroisje pas bien de paroître? Cette idée ne fit que passer dans ma tête; car, à quoi leur eût-il servi que je me découvrisse? Pour n'avoir pu me conduire jusqu'à Paris, auroient-ils été moins coupables aux yeux de mes persécuteurs? L'aventureuse entre-

prise

priſe étoit trop avancée, pour eux-mêmes je devois patiemment en attendre la fin.

Les femmes, qui venoient de deſcendre, emportant leurs juppes ſecourables, laiſſoient une bonne moitié de mon corps abſolument découverte. Sans bruit, mais promptement, j'étendis ſur mes jambes et ſur mon eſtomac un peu de paille, et le grand manteau que mon cavalier avoit laiſſé là. Enſuite je ramenai de mon mieux, ſur ma poitrine et ſur ma tête, les hardes et les cartons ſous leſquels on les avoit d'abord enſevelies. Cela fait, je tirai doucement de mon ſein l'eſpingolle que j'y tenois toujours, je l'armai, je la mis dans ma bouche! Je donnai un ſoupir à ma patrie toujours ſi chere, à ma femme adorée une larme, une penſée encore à la Providence rémunératrice, et j'attendis l'inſtant, l'inſtant ſuprême. O! que ſon approche étoit lente! O! qu'alors un moment paroît long!

Un demi-quart-d'heure, un demi-ſiècle, péniblement ſe traîna, pendant lequel ce cruel viſiteur examina ſcrupuleuſement toutes les figures. Puis enfin, N'y a-t-il plus perſonne dans la voiture? s'écria-t-il. Du même tems il y ſauta. Je l'entendis, je le ſentis entrer! L'extrémité d'un de ſes pieds venoit de s'appuyer contre ma cuiſſe. Ses mains ſondoient les gros ballots entaſſés derriere le ſiege du fond; il donna pluſieurs coups ſur les bancs, au pied deſquels j'étois giſant pêle-mêle avec un tas de petits paquets. Dieu tutélaire! ſes pieds ne

ſurent

ſurent point me ſentir, ſes mains ne purent me toucher, ſes yeux qui me cherchoient ſe promenerent ſur moi ſans doute, et ne me virent point! S'il ſe fût tant ſoit peu baiſſé, s'il eût de bas en haut jetté ſeulement un coup-d'œil, s'il eût dérangé quelques brins de paille, ou ſoulevé le coin de ce manteau! dans l'inſtant même c'en étoit fait, je déchargeois mon arme, je quittois mon pays et Lodoïſka, je tombois dans les abîmes de l'éternité!

Parbleu, nous l'avons échappé belle! me dit le voiturier, tout pâle encore et tout defait, quoique nous fuſſions dehors depuis plus d'un quart-d'heure. Le cavalier, dont la voix trembloit auſſi, me demanda pourquoi, puiſque ce n'étoit pas les paſſeports qu'on vouloit examiner, je ne m'étois pas fait voir. Je lui répondis qu'un bruit vague avoit bien frappé mes oreilles, mais, qu'ayant la tête enveloppée et ſurchargée de paquets, je n'avois pas entendu ce qui ſe diſoit. On ſent que ce menſonge étoit néceſſaire. Il eut paru fort ſingulier que j'euſſe ſciemment refuſé de me montrer. Je ne pouvois avoir l'air de croire que mon ſignalement, à moi ſimple déſerteur, eût été envoyé, et que ce fût à la recherche d'un pauvre diable qu'on mît cette importance. On ſe ſouvient qu'il me falloit par-deſſus tout éviter de me rendre ſuſpect à la carroſſée.

Je

Je fus bien près de l'abandonner à *Thoury*. Je balançai longtems ſi je ne me jetterois pas ſur la droite, pour aller par *Pithiviers* gagner *Nemours*, où Lodoïſka pouvoit s'être retirée, où je croyois trouver encore nombre d'amis. Mon bon génie m'en détourna. J'ai ſu depuis que de mes infortunés amis une partie étoit en arreſtation, et l'autre en fuite. L'affreux Maratiſme avoit fini *par conquérir à ſa maniere* quinze à vingt mauvais ſujets de cette petite ville où j'avois vu longtems régner le meilleur eſprit. Là, comme ailleurs, cette bande dominoit par la terreur. Comme j'avois fait jadis quelque ſéjour dans ce joli endroit, pluſieurs de ſes nouveaux tyrans connoiſſoient très-bien ma figure: ſi j'y avois paru, j'étois arrêté.

De combien peu je manquai l'être à *Etampes?* D'abord la viſite y fut chaude, moins terrible que celle d'Orléans, mais aſſez ſemblable à celle de Château-Roux, et plus ſévere. Comme à Château-Roux, un trop curieux Jacobin ſe hiſſa ſur le marche-pied et mit la tête dans notre voiture. Ce fut dans cette attitude qu'il lut les paſſeports; après quoi, promenant ſes regards et comptant ſur ſes doigts, il s'aſſura longuement s'il y avoit autant de *paſſes* que de voyageurs. Encore, après le calcul deux ou trois fois recommencé, demandoit-il s'il n'y avoit *perſonne autre?* On n'avoit garde de lui dire qu'un mince individu, qui auroit beaucoup donné pour être plus mince encore, étoit preſque

étouffé

étouffé ſous les individus qu'il nombroit, que deux femmes piloient ſes jambes et ſes cuiſſes, qu'une petite fille écraſoit ſa poitrine, et qu'un ſac de ſoldat peſoit ſur ſa tête. On ne le lui diſoit pas, mais il auroit pu s'en appercevoir ; car pluſieurs fois, pour retrouver ſon équilibre, il poſa la main ſur ce ſac.

Nous paſſâmes cependant, mais nous trouvâmes dans la ville un mouvement conſidérable. Sa rue principale étoit obſtruée de ſoldats ; les tambours battoient aux champs : un cavalier, qui venoit de recevoir les hommages de la municipalité, paſſoit dans les rangs, et les troupes lui portoient les armes. Pour comble de diſgrace, on venoit de faire ſigne à notre voiturier d'arrêter juſqu'à ce que la cérémonie fût finie ; et la femme du cavalier, curieuſe à l'excès, s'obſtinoit à tenir nos rideaux ouverts. Je me rencoignois de mon mieux, pour échapper aux regards de cette multitude, au milieu de laquelle il ſuffiſoit d'un ſeul homme pour me perdre.

Cependant le voiturier venoit de s'informer pourquoi tout ce bruit ? C'étoit qu'après quelque ſéjour dans ſe chef-lieu de diſtrict, un commiſſaire de la Montagne le quittoit, pour ſe rendre dans *Arpajon* ce ſoir, et demain à Paris. La commune n'avoit pas voulu le laiſſer partir, ſans lui donner les marques de ſon attachement. On eſpéroit bien le garder encore quelques heures, parcequ'apparemment il ne refuſeroit

refuſeroit pas de vuider quelques dernieres boutéilles avec les Jacobins de la ville. Et ce Jacobin, c'étoit.....! Puis un exterminateur, et l'un des plus lâches, des plus cruels, des plus forcenés, qu'il y eût ſur l'horrible Montagne, par conſéquent l'un de mes mortels ennemis. C'étoit.....!

.....! Tous deux, après ſix mois, nous nous retrouvions dans une même cité, ſur la même place, pour ainſi dire encore en face l'un de l'autre. Quel contraſte cependant! Moi, pour avoir voulu ſacrifier quelques talens peut-être, tous mes goûts ſi ſimples, toutes mes occupations chéries, que dis-je? tous mes attachemens les plus ſaints; mes parens, mes amis, mon amante auſſi, ma Lodoïſka; oui, pour avoir tout voulu ſacrifier au bonheur des hommes, je me trouvois fuyant ſous les livrées de la miſere, réduit à l'humiliation des derniers expédiens, menacé de la mort des criminels! Et lui, vil, ignorant, corrompu, lâchement ambitieux, comme tous ceux de ſa mépriſable faction, il ſe voyoit environné d'honneurs, de reſpects, de toutes les apparences de l'amour de ſes commettans! Peuple inſenſé! malheureux peuple!

Et ſi ce brigand, pouſſé par le génie de la malveillance, eût approché ſeulement deux pas plus près, de ce charriot ouvert, d'où je pouvois entendre le bruit de ſa marche; quelle proie pour lui! quel doux préſent à faire aux rois du dehors et aux rois de la Montagne!

Ce fut en cette occasion que je reconnus que mon conducteur avoit gardé de l'aventure d'Orléans une impression forte, et que, s'il ne s'en croyoit sûr, du moins il soupçonnoit violemment que je devois être un personnage de quelque importance. Quand tout eût défilé: Voilà un terrible *remue-ménage!* dit-il en fixant ses regards sur moi d'un air très significatif: Si nous poussions plus loin? J'affectai de l'indifférence, à cause de mes compagnons; je répondis nonchalamment, Il est certain qu'il y a là bien du monde; tout cela mange dans les auberges aujourd'hui; nous ne trouverions peut-être point à dîner dans la vôtre. C'est cela! s'écria-t-il, vous avez raison. Du même tems, malgré les murmures de la femme du soldat, qui n'auroit pas été fâchée de se produire dans cette cohue, le coup de fouet du depart fut donné.

Nous allâmes, deux lieues plus loin, à *Etréchi*, petit village, où néanmoins dix voyageurs vinrent se mettre à notre table-d'hôte. Ceux-ci venoient de *Tours*, ceux-là d'*Orléans*, plusieurs de *Toulouse*, un canonnier *Parisien*, des Pyrénées Orientales, où il avoit laissé un bras. Tous se rendoient à Paris. A mesure que nous approchions de cette ville, les rencontres de cette espece devenoient plus fréquentes et plus nombreuses. Est-il bien sûr que plusieurs ne m'aient pas reconnu? Comment n'ai-je pas été dénoncé? Vous ne l'avez pas voulu, Providence impénétrable! à quoi donc me réservez-vous?

Comme

Comme j'avois commencé d'assez bon appétit, on se mit à crier dans la rue, Vive le Représentant du Peuple! vive.....! Nous étions dans une chambre haute, parceque le rez-de-chaussée se trouvoit plein. Il y avoit là toute la sans-culotterie du village; cinquante à soixante lurons, qui, le verre en main, attendoient au passage leur Représentant. Habile à saisir l'occasion des séductions les plus viles, celui-ci ne manqueroit pas de payer, en passant, quelques centaines de bouteilles, et de s'arrêter quelque tems pour en prendre sa part. Peut-être aussi, comme quelques-uns des siens, poussé d'un instinct d'espionnage encore plus que d'un desir de popularité, peut-être voudroit-il paroître un moment à la table des voyageurs. En ce cas, mon plan étoit fait! Je prêtois l'oreille. Dès que j'entendrois monter avec fracas, sous prétexte d'un besoin pressant, je m'éloignerois de la compagnie, je me tiendrois quelques minutes à l'écart. Cette évasion subite avoit de grands dangers, elle éveilleroit les soupçons; je le sentois; mais aussi on pouvoit ne pas s'en appercevoir. Enfin, quel autre moyen?

Cette fois encore ce n'étoit qu'une fausse alerte. Un domestique, que le Représentant faisoit courir en avant, avoit été pris pour lui. Mais si le courier passoit déjà, le maître ne tarderoit donc pas! au moins on le croyoit fermement dans l'auberge. A chaque instant, j'entendois: *Le voilà! Le voilà!* Vous jugez dans quelles transes j'achevai, ou plutôt

je n'achevai pas, le diner, dont tous les mets, peut-être très-bons, me parurent dès-lors déteſtables. A mon grand ſoulagement, on y mit fin pourtant. Quelques heures après, nous entrâmes dans *Arpajon*.

L'aubergiſte, quoiqu'ordinairement il logeât notre conducteur, refuſa de nous recevoir. Nous avions été prévenus par deux diligences ; d'ailleurs le Repréſentant du Peuple et *tout ſon cortege* devoient venir coucher et ſouper. Pas poſſible que je pouſſe plus loin, me dit tout bas mon voiturier d'un air triſte : il eſt nuit : d'ici à Lonjumeau il y a trois lieues, et l'un de mes chevaux eſt bleſſé ; je vais voir les autres auberges.

Toutes étoient pleines. Je vais inſiſter ici, me dit-il ; il faut bien qu'on me loge, on y eſt obligé ; mais c'eſt vous qui me donnez de la tablature. Il me fixa beaucoup, et pourſuivit ; Ce monſieur député vous connoît peut-être ? — Peut-être bien : du moins je ſuis sûr qu'il m'a ſouvent paſſé en revue dans mon bataillon. — Oui, oui, reprit-il en ſecouant la tête, j'entends bien ! Il réfléchit un inſtant ; puis : Tenez, vous faites aujourd'hui bien des choſes que vous n'avez jamais faites, je crois. Eh bien, ſi vous alliez paſſer la nuit ſur la paille, dans l'écurie ? — Bien trouvé ! .... Cependant n'y auroit-il pas de l'affectation ? .... Qu'en penſeroit la carroſſée ? .... Non. Allez ſeulement à l'aubergiſte, obtenez qu'il nous garde, et laiſſez moi faire !

Il

Il fallut bien qu'il consentît à nous garder, mais ce ne fut pas sans nous avoir prévenus que sûrement nous serions éveillés avant minuit, et qu'alors il faudroit céder nos lits: pour le souper, nous l'allions faire incessamment, à table-d'hôte, avec tous les voyageurs. C'étoient encore des Orléanois et des Tourangeaux, mais renforcés d'Angevins, de Poitevins, et de trois Parisiens. C'étoit beaucoup trop de monde. Je pris aussi-tôt grand mal de tête; malgré le mauvais repas de midi, je me contentai d'une rôtie bientôt apprêtée, puis j'allai choisir dans les combles un taudis, et, parmi tous les plus mauvais lits, le plus mauvais, bien sûr qu'à son arrivée le Représentant du Peuple et son cortege découcheroient tout le monde avant de me découcher. Fatigué, malade que j'étois, disois-je à la servante, J'aime mieux me reposer tant bien que mal sur ce grabat, que d'être obligé de me lever dans deux heures et de passer le reste de la nuit sur pied. La servante trouvoit que j'avois raison, et mon inquiet voiturier, qui me voyoit faire, me serroit la main et disoit: Quand on travaille avec un homme de ressource comme vous, la besogne fait plaisir!

Excédé des agitations de cette journée, je fis à part moi et mon traversin quelques bons raisonnemens sur les peines de la vie et les douceurs de la mort; elles ne pouvoient me fuir: je venois de m'assurer que l'opium et l'espingolle étoient en bon état. Ainsi résigné, je m'endormis profondément.

A mon réveil je ne m'informai pas ſi le Repréſentant du Peuple et ſon cortege étoient venus. Il ne faiſoit pas jour quand nous partîmes ; mon ennemi ne ſongeoit point ſans doute à ſe lever.

Lonjumeau, perdu de brigandage, nous fit ſubir un examen plus menaçant que celui d'Etampes. Néanmoins l'évènement en fut ſemblable. Toujours même malveillance et même mal-adreſſe d'un côté ; même audace et même bonheur de l'autre. Notre diner à *la Croix de Bernis* m'offroit encore de vifs ſujets d'inquiétude. Nous étions un grand nombre à table. Je ne ſais plus à-propos de quoi un des convives, qui m'avoit beaucoup regardé, je le croyois du moins, dit et répéta pluſieurs fois à l'aubergiſte, d'un ton qui me parut affecté : Me prenez-vous pour un romancier ? je ne fais pas de romans ; moi ! — Etoit-ce un appel à *Faublas* qu'il prétendoit faire ? Quoiqu'il en ſoit, il chuchotta quelques mots à l'oreille d'un ami, qui, l'inſtant d'après, ſe mit à fredonner le refrain d'une de mes romances très-connue : *Eſt-ce crainte, eſt-ce indifférence ? je voudrois bien le deviner !* Tout ceci n'étoit-il donc qu'un jeu de haſard ? Au reſte, ſi ces deux hommes n'ignoroient point qui j'étois, je ne devois pas m'en alarmer beaucoup. Ce n'eut pas été par des plaiſanteries qu'un ennemi m'eût fait comprendre qu'il me reconnoiſſoit. Ainſi raſſuré par mes réflexions, je m'aventurai ſur Paris.

La

La visite aux barrieres nous épouvantoit; nous prîmes contr'elle nombre de précautions très-inutiles: on nous laissa passer sans nous dire un mot. Rue d'*Enfer*, je remerciai mille fois mes compagnons de voyage, et *sous les murs des Chartreux*, lieu peu fréquenté, je mis pied à terre. Brave homme, dis-je, à mon conducteur, vous avez couru des hasards; mais, entre Dieu et nous, je vous jure que vous avez fait une bonne action! Que ne m'est-il permis de vous récompenser autant que je le voudrois!—Je lui donnai les cent francs d'assignats qui me restoient, et que j'avois promis; j'y ajoutai une montre d'or, qui valoit six fois autant; Et au revoir encore, m'écriai-je, si jamais la chose est possible! C'est pour vous que je le voudrois en vérité, me répondit-il; quant à moi, cela ne seroit pas, et même vous ne m'auriez rien laissé que je serois toujours très-content! Il me serroit la main: il alloit m'embrasser. D'un signe, je lui fis comprendre que c'étoit une imprudence que je ne permettois pas. . . . . Je m'éloignai.

Non loin de-là étoit un cabaret, où je m'y réfugie, tandis que le cavalier va me chercher un fiacre. Il l'amene bientôt: je m'y jette. Me voilà seul, en plein jour, à deux heures de l'après-dinée, le 6 Décembre, traversant d'une extrémité à l'autre cette ville ingrate, où j'avois tant de partisans foibles et tant de cruels ennemis!

Mais je puis eſpérer d'y retrouver ma Lodoïſka. N'y fut-elle point, je ſaurai du moins en quels lieux elle vit; quels derniers haſards me reſtent à courir pour l'aller rejoindre. Je vais trouver ſes amis et les miens, nos amis ſûrs, dévoués, nos amis de vingt ans. Ils me croient à jamais perdu ſans doute; ils vont pleurer de plaiſir en me revoyant. Pourquoi donc mon cœur ne peut-il s'ouvrir à la joie! Quel eſt ce douloureux preſſentiment qui m'accable?

Mon plus grand danger m'attendoit, à l'endroit même où j'allois chercher un aſyle. Mon intime ami n'y demeuroit plus. Moi, qui ne m'en doutois pas, je renvoie mon fiacre au coin de la rue voiſine, et vrais frapper à la porte que je connois ſi bien. Un enfant de ſept à huit ans me l'ouvre: je reconnois le fils d'un député, qui l'amenoit ſouvent à l'Aſſemblée. Je m'écrie: Qu'eſt-cela! n'eſt ce pas ici le logement du Citoyen Brémont? (Qu'on me permette de déguiſer ainſi le nom de l'ami que je demandois!) L'enfant répond Non. Qui donc y demeure? lui dis-je. — C'eſt mon papa, le voilà qui vient! En effet, quelqu'un venoit de la piece voiſine. Je n'en demande pas davantage; je me précipite ſur l'eſcalier, dans la cour, au milieu de la rue! Cependant une ſervante alloit rentrer dans la maiſon: je lui demande où loge actuellement le Citoyen Brémont! Elle me l'indique. Me voilà réduit à m'y rendre à pied, à viſage découvert: heureuſement

reuſement il n'y a pas loin, et je n'y vais pas, j'y cours.

Je ſuis dans la maiſon et à la porte de l'appartement indiqué. La premiere voix, la ſeule qui me frappe, eſt celle de Lodoïſka ! J'entre, je me précipite ! Elle pouſſe un cri, ſe jette à mes genoux qu'elle embraſſe, ſe releve, me preſſe ſur ſon cœur, pleure, et tombe des mes bras ! Je ne crains rien ! ce ſont les larmes, c'eſt le délire, de la joie ; c'eſt cette joie qui m'agite, qui me remplit comme elle, qui confond déjà nos ſoupirs et nos ſanglots ! O Dieu, voilà de tous mes maux l'entier dédommagement ! voilà de tous mes travaux la digne récompenſe !

La maîtreſſe du logis, les neveux, la niece, ſont accourus. Tous ils s'écrient, tous ils m'embraſſent, tous il pleurent comme nous ! Cette ſcene, ſi douce à mon cœur, ſe prolonge ! enfin, nous nous appercevons qu'il me faut du linge, des habits, du repos ; que des beſoins de toute eſpece me preſſent ! On me conduit à la chambre la plus reculée de l'appartement : c'eſt celle de Lodoïſka : elle et moi nous y entrons. Perſonne ne nous y ſuit ; c'eſt apparemment une attention délicate de l'amitié qui nous livre à l'amour. O mon épouſe, mon épouſe adorée, qui peindra mes tranſports et le charme de tes careſſes ? C'eſt aux amans, qui ſeront aſſez favoriſés pour brûler de tous les feux du véritable amour, que j'en lègue le ſoin !

Cependant

Cependant tant de marches, de fatigues, de hasards, et même cette douce joie, ce vif bonheur, qui leur succedent, ont épuisé un corps trop foible contre tant d'agitations ! Un lit, mais quel lit ? celui de mon épouse va me recevoir. C'est-là qu'enfin je vais avec délices reposer cette tête arrachée à tant de périls. Ma femme un instant m'a quitté, pour me faire apporter plus vîte les choses les plus nécessaires : elle rentre un moment après d'un air assez triste. Nous sommes presque seuls dans la maison, me dit-elle ; les jeunes gens sont sortis. La niece aussi ; elle a prit son mantelet devant moi, et ne m'a point dit adieu ! Sans doute, elle n'est allée qu'à deux pas ; elle va revenir ; mais ne pouvoit-elle pas différer un moment ? Et moi, sans défiance, je répete avec ma femme : Sans doute, elle va revenir !

Non, non ! nous nous trompions tous deux ; elle ne reviendroit pas cette jeune personne, si intéressante, qui m'étoit si chere, qui avoit grandi sous mes yeux, pour laquelle ma femme avoit pris l'attachement le plus tendre, et qu'en des tems plus prospères nous parlions d'adopter. La lâche peur commençoit à glacer, autour de nous, toutes les âmes : elle nous abandonnoit déjà ; celle que nous avions voulu faire notre fille, elle ne reviendroit pas ! . . . Ma femme ne l'a revue qu'une fois ; je ne l'ai jamais revue, moi ! et, quoiqu'il arrive, je ne dois jamais la revoir ! Oh, l'ingrate ! c'est elle surtout,

tout, c'eſt elle, qui a déſormais fermé mon cœur à l'amitié !

Il étoit dix heures et demie, je dormois profondément. O mon ami, raſſemble toutes tes forces ! me dit ma femme, tu n'en eus jamais un ſi grand beſoin ! je t'annonce, de tous les malheurs, le plus cruel peut-être et le moins attendu ! Brémont, qui vient de rentrer, *te donne une demi-heure pour ſortir de chez lui !* je ne change pas ſes paroles ! C'eſt le compagnon de l'enfance de ton pere, c'eſt celui qui t'a vu naître, c'eſt notre ami de tous les tems, qui refuſe de te recueillir, qui craint de t'entrevoir, qui nous envoie ſur la Place de la Révolution ! . . . . . Raſſemble tes forces !

Se peut-il que je ſois réveillé ? n'eſt-ce pas un affreux ſonge qui me tourmente ? je tâche à recueillir mes eſprits, toutes mes facultés ! Je ne puis en croire le premier témoignage de mes oreilles et de mes yeux : dix fois je tâte et regarde autour de moi. Enfin, il eſt trop certain que je n'ai pas le bonheur de rêver ; c'eſt bien ma femme qui eſt là, et certainement elle a dit les cruelles choſes que je viens d'entendre ; car je la vois debout, immobile de douleur, le regard fixe, trop affectée pour verſer une larme, et faiſant effort afin de retenir ſes gémiſſemens ! A ma ſurpriſe indicible ſuccéda preſqu'auſſi-tôt une indignation vive qui brûloit d'éclater. Ma Lodoïſka le remarquoit bien. Je n'ai plus en ce moment d'eſpérance que dans ton courage !

rage ! me disoit-elle de sa voix si tendre : au moins quelque consolation me reste. Tu n'ès plus dans la Gironde, absolument abandonné, tout-à-fait seul. Tu n'éprouveras pas le tourment de finir loin de moi, je n'aurai pas celui de te survivre ; c'est ensemble que nous allons mourir ! Ses doux accens, ces courageuses paroles, calmoient mes agitations desordonnées. Eh oui, pensois-je déjà, quelques êtres privilégiés existent encore, fideles, généreux, magnanimes ! Déjà je nourrissois plus tranquillement l'indigllation que m'inspiroit la lâcheté des hommes.

Pour se pénétrer de toute la barbarie qu'il y avoit dans cet ordre de sortir sous *demi-heure*, il faut savoir qu'après la retraite battue, et sur-tout quand dix heures ont sonné, nul ne se montre dans les rues de Paris, qu'aussi-tôt on ne le fasse entrer dans un corps-de-garde, pour qu'il y produise *sa Carte de Sûreté*, sur laquelle se trouvent, avec son nom et le nom de sa section, sa demeure et son signalement. Mon ancienne carte, avec mon nom, ne pouvoit me servir ; je n'en avois pas d'autre qui pût m'aller ; on le savoit bien. Me renvoyer ainsi, c'étoit donc, comme le disoit ma femme, me pousser sur l'échafaud.

Mon ami, quel parti prendre actuellement ? poursuivoit Lodoïska. Je lui dis d'un ton calme et déterminé : Réponds-lui de ma part qu'il mériteroit qu'à l'instant même je me traînasse au seuil de sa

porte

porte pour m'y brûler la cervelle. Qu'il se rassure pourtant ; il aura le bonheur d'apprendre que j'ai fini sans le compromettre. Mais je crois avoir, au prix des périls que j'ai courus pour venir me rejetter dans ses bras, acquis le droit d'exiger quelques heures de répit, et de prendre, avant de terminer mon triste sort, le tems de me reconnoître. Déclare-lui donc positivement qu'aucune puissance ne m'arrachera vivant de chez lui à l'heure qu'il est ; de même que rien ne pourra m'empêcher d'en sortir, avec les précautions convenables, demain à sept heures du soir. Que si la peur lui tourne entierement la tête, qu'il découche ; quelque ami de trente ans pourra le recevoir pour une nuit : il n'est pas proscrit ! Il va sans doute insister, crier, menacer. Ajoute alors que pourtant il lui reste un moyen, mais un moyen unique, de me voir sortir d'ici avant le tems que je fixe ; et qu'après la leçon qu'il me donne, j'attends encore une autre leçon : c'est que tout-à-l'heure il m'aille dénoncer ; c'est que lui-même, au lieu de m'envoyer à mes assassins, il me les amene !

Du moins il n'ignoroit pas que je savois garder mes résolutions. En les apprenant de la bouche de ma femme, il pâlit, il sortit sur l'heure, il ne rentra que le sur-lendemain.

Cependant Lodoïska ne revenoit pas seule vers mon lit. Madame Brémont accouroit me consoler, elle

elle accuſoit l'inhumanité de ſon mari. La néceſſité de m'abandonner, pour lui obéir, la déſeſpéroit. Qu'allois-je devenir? elle me couvroit de ſes larmes. Je m'étonnois de voir que Lodoïſka demeurât tout-à-fait inſenſible aux proteſtations d'attachement qui m'étoient prodiguées. Dès que nous fûmes ſeuls, ma malheureuſe épouſe dût m'éclaircir cet autre myſtere de douleur. Des indices trop ſûrs la forçoient à penſer que c'étoit la Citoyenne Brémont, dont nous connoiſſions d'ailleurs l'empire ſur l'eſprit de ſon mari, plus acceſſible encore à ſes conſeils quand il avoit peur, que c'étoit-elle qui avoit déterminé cet homme, foible en tout, à montrer du moins quelque force pour me mettre dehors. Pourtant ce n'étoient que de fortes préſomptions; depuis nous en avons eu la preuve. Quel abominable aſſemblage de barbarie, de fauſſeté, de lâches trahiſons! O Guadet, m'écriai-je, mon pauvre Guadet, tu te plaignois de tes *amis!* .... ſi tu voyois les miens!

Au milieu de tant d'horreurs, cependant, l'hymen donnoit à l'amour une nuit. Oui, l'hymen! Eh! quel plus ſaint contrat que celui que nous avions écrit et juré devant nos malheureux amis! devant quelle autorité civile aurois-je pu, malheureux proſcrit, me préſenter et faire reconnoître mon épouſe légitime! Dans quel tems elle avoit uni ſes deſtinées aux miennes! au ſein de notre cruelle patrie

trie nous ne pouvons plus avoir d'autres autels que les échafauds !

Hélas ! ſeroit-elle du moins ſuivie de pluſieurs nuits ſemblables, cette nuit ſi fortunée ? Ne nous touchoit-il point, le jour, le jour fatal, où nos doux liens, à peine formés, ſeroient rompus, de la ſeule maniere qui pût les rompre ? Ecoute, me diſoit mon amante, il nous reſte du moins une conſolation qu'on ne peut nous ravir ; celle de mourir enſemble. Voici mon plan ; dès demain, je cherche dans ce quartier perdu un logement ; je le prends ſous mon nom de fille, et je t'y reçois. Je ſais qu'on ira bientôt s'informant qu'elle eſt cette nouvelle venue ; je ſais qu'on ne peut tarder à me découvrir, et qu'alors, à ſuppoſer même qu'on ne me ſoupçonnât point de te donner aſyle, il leur ſuffira de retrouver en moi ton amie, ton amante, la compagne de tes travaux, pour qu'auſſi-tôt mon ſupplice ſoit préparé ! Ils ne m'y traîneront pourtant pas ! avec toi, comme toi, je ſaurai me dérober à leur échafaud. Remarque cependant qu'ainſi nous allons gagner huit jours, quinze jours peut-être, peut-être un mois. O mon ami, combien, dans ce court eſpace de tems, pourrons-nous vivre davantage que tel qui ne tombe que de vieilleſſe. Comme St-Preux, tu me pourras dire, Nous n'aurons pas quitté la vie, ſans avoir connu le bonheur !

Je

Je la ſerrois dans mes bras, ſur mon cœur ; je la couvrois de baiſers ; mes yeux verſoient des pleurs délicieux ! Si pourtant, lui dis-je, il n'étoit pas impoſſible qu'un jour, ſans moi, la vie te fût moins à charge ; qu'avec le tems . . . . . Pourquoi cet outrage ? interrompit-elle. Par où l'ai-je mérité ? Elle m'échappa, joignit les mains, leva les yeux au ciel. Non, je jure que, ſans toi, la vie m'eſt un tourment, un inſupportable tourment ! Seule, je périrois bientôt, je périrois déſeſpérée. Ah, permets, permets que nous mourions enſemble !

Je n'ai pu me réſoudre à paſſer ces détails ; on les trouvera longs peut-être ; qu'on me le pardonne : ces momens furent à la fois les plus doux et les plus cruels de ma vie !

Avant ſept heures du ſoir, le lendemain, ce brave jeune homme, qui m'avoit déjà recueilli quelque tems avant mon départ pour Caen, vint me prendre encore : il ne put me garder que trois jours. Des Maratiſtes demeuroient actuellement ſur ſon carré ; le mur, qui ſéparoit les deux logemens, étoit ſi mince qu'il n'y avoit point de mouvement qu'on ne pût mutuellement entendre. Une amie de ma femme me reçut alors ; mais elle prit peur dès le ſecond jour. Ma femme ſe vit obligée de me venir chercher, quoique la cache qu'elle me préparoit dans ſon nouveau logement ne fût pas achevée.

Les

Les jolies mains de ma Lodoïska, ſes délicates mains n'avoient jamais, comme vous le penſez bien, manié le rabot, ni les clous, ni le plâtre ; pourtant, en cinq jours encore, elle acheva ſeule, ſans mon ſecours, car mon myopiſm me rendoit abſolument inhabile à cet apprentiſſage, elle acheva un ouvrage en menuiſerie maçonnée, d'un plan ſi parfaitement conçu, et ſi artiſtement imaginé, qu'un tel coup d'eſſai eût paſſé pour le chef-d'œuvre d'un maître. A moins qu'on ne ſût qu'il y avoit quelqu'un dans cette boîte, qui paroiſſoit un mur, et un mur où l'on n'appercevoit pas une fente, à moins qu'on ne la ſût; je défiois le plus habile de me trouver là.

Déſormais nous étions parfaitement aſſurés contre ces viſites générales, dont les ſections s'aviſoient de tems en tems, chacunes dans ſon arrondiſſement. Celles-là ſe faiſoient de jour, elles n'avoient point pour objet telle perſonne en particuler; elles ſe bornoient à quelques coups-d'œil d'inquiſition dans chaque logement. Ma cache étoit, en ce cas, un rempart certain : j'y volois, au premier coup de ſiflet du portier. Si l'on venoit à frapper chez nous, ſans que le ſiflet nous eût avertis, ma femme, à deſſein lente et lourde dans ſa marche, n'ouvroit jamais la premiere de nos trois portes, qu'après m'avoir donné le tems d'aller, au fond de la quatrieme piece, me laiſſer doucement tomber dans mon aſyle, où j'entrois fort vîte, et beaucoup plus

commodément que je n'en pouvois ſortir. Elle avoit calculé que pour cette derniere opération, j'aurois toujours aſſez de tems. Si c'étoit quelque importun, (mais dans notre adverſité nous n'en avions gueres,) quelque bavard, (on en rencontre en tout tems,) une voiſine, par exemple, et ſouvent la portiere, qui, ſoit déſœuvrement, ſoit curioſité, reſtoit là quelquefois deux heures : alors je m'arrangeois pour un eſpece d'établiſſement. O Lodoïſka, deux heures ſans te voir ! c'étoit bien un exil ! je tâchois d'en alléger les rigueurs. J'avois, dans mon retranchement aſſez large, un ſiege pour m'aſſeoir, un paillaſſon ſous mes pieds, un petit bricquet phoſphorique dont j'allumois une bougie, les journaux du jour, et par un contraſte aſſez frappant les Géorgiques de Virgile, les Jardins de Deliſle, les Ydilles de Geſmer : j'avois encore de l'encre, du papier, des plumes, et à tout haſard quelques proviſions. Une eſpece de ſoupape me rendoit de l'air, quand j'en ſentois le beſoin. Combien de *Hors la Loi*, pour avoir ma cache, euſſent pris l'engagement de n'en jamais ſortir !* Je n'en ſortois que quand ma femme accouroit me donner elle-même le ſignal convenu ; et nous

* Des raiſons majeures m'empêchent d'en donner aujourd'hui la deſcription. Je n'y ſuis plus ; mais l'invention n'en eſt pas reſtée inutile.

nous

nous embraſſions alors, comme après une longue abſence.

Nous avions des voiſins à côté de nous et deſſous. Les planchers, les murs, étoient minces : pour les aſſourdir, nous avions couvert ceux-ci d'une tapiſſerie épaiſſe, ceux-là d'un fort tapis ; et afin que je puſſe mouvoir, me promener, courir même ſans être entendu. Lodoïſka, toujours inventive et toujours adroite, m'avoit fait de bons chauſſons de groſſe laine, avec une forte ſemelle de crin ; c'étoient là mes ſouliers. Mille autres précautions ſubalternes avoient été priſes, et n'étoient jamais négligées.

Mais cette excellente cache et toutes ces précautions tutélaires ne pouvoient rien contre une viſite de l'ordre du Comité de Sûreté Générale ou de la Municipalité ; celle-ci ſe faiſoient, à domicile donné, contre telles perſonnes ſuſpectes qu'on vouloit arrêter. A ſuppoſer que rien ne pût jamais indiquer aux bourreaux, qu'en dépit de toutes leurs fureurs, une proie ardemment convoitée étoit là, qui vivoit encore ; toujours paroiſſoit-il certain que ma femme devoit être bientôt reconnue, et ſeroit plutôt encore ſuſpectée. Tôt ou tard le municipal Hébert, ou le conventionel Amar, tous deux ſes ennemis perſonnels et ſes ennemis jurés, lui enverroient leurs aſſaſſins. Heureuſement ceux-ci, comme tous les brigands, craignoient la lumiere, et ne faiſoient jamais leurs expéditions que dans les ténè-

bres. Quand on viendroit frapper chez nous, au milieu de la nuit, qu'avions-nous réſolu de faire ? Nous jetter tous deux dans mon retranchement, c'eût été notre perte. Quelque bien que vous puiſſiez vous trouver cachés, vous ne l'êtes réellement plus dans un petit logement, où des inquiſiteurs arrivent, bien ſûrs que vous vous y tenez quelque part. Un ſimple feu de paille mouillée, vous enfume dans votre aſyle, et la nature, qui machinalement réſiſte à l'aſphixie, vous livre à la guillotine. Le bruit de vos convulſions vous trahit : vous tombez vivant aux mains de vos bourreaux. Non, non ! m'avoit dit Lodoïſka, ma digne compagne. Si l'on frappe au milieu de la nuit, nous nous garderons bien d'aller ouvrir. Nous nous garderons bien ſur-tout de diſputer un inſtant à la mort. Qu'ils enfoncent la premiere porte ! il en reſte encore deux, pleines, épaiſſes, garnies chacune de ſa ſerrure et de ſes verroux. Tes piſtolets et l'eſpingolle ſont ſous l'oreiller. Non pour les aſſaſſins. Pourquoi tremper nos mains dans un ſang auſſi vil ! deſcendons ſans tâche au tombeau ! Du moins nous aurons tout le tems de nous frapper ; et, ſur-tout, je t'en conjure ne commence pas. Laiſſe-moi, d'une ſeconde, ſeulement d'une ſeconde, mourir avant mon époux !

Que de fois nous nous endormîmes, à-peu-près ſûr que preſqu'auſſi-tôt nous allions rouvrir nos yeux pour les refermer à jamais ! que de fois, lorſqu'un

locataire

locataire attardé venoit, à près minuit, frapper à grands coups de marteau, réveillés en ſurſault par le bruit, puis entendant la porte-cochere crier ſur ſes gonds, que de fois il nous arriva de nous embraſſer, et de ſaiſir nos armes !

Mais quelle joie, lorſque le ſoleil revenu nous apportoit la douce certitude qu'un jour nous reſtoit encore ; que nous avions, de bon compte, au moins ſeize heures à paſſer enſemble ! que de tems gagné pour l'amour ! Elle ſe levoit ma Lodoïſka, elle ſe levoit toujours plus charmante. Toujours auſſi plus attentive à ma ſûreté ; plus occupée de mes beſoins ; ſes ſoins pour moi recommençoient avec l'aurore. Une fille, ſûre et fidelle, hélas plus fidelle que tous nos amis ! venoit l'aider au petit tracas du ménage, en moins d'une heure achevé. La bonne ſervante alloit nous acheter quelques proviſions ; ma femme auſſi devoit en chercher ; car, dans ces tems de diſſette, une ſeule perſonne ne pouvoit obtenir, même à prix d'aſſignats, double portion. Elle ſortoit donc, mon amante ! hélas, oui, nous nous quittions pour quelques inſtans ; pour des ſiècles ! elle ſortoit, laiſſant enfermé, ſous la double garde de ſes trois clefs et de mon retranchement, ſon précieux dépôt, qu'elle trembloit encore de ne pas retrouver. Et moi, que j'étois inquiet, juſqu'à ce qu'elle fut rentrée ! Enfin, la voilà de retour, et c'eſt pour la journée. Qu'il ſera délicieux ce repas qu'elle apprête de ſes mains charmantes !

au moins, c'eſt moi qui mets le couvert! c'eſt moi qui dois ſervir à table, quoique je le faſſe bien maladroitement, car je n'y vois goutte. Mais, j'ai mes raiſons pour m'y obſtiner : de peur qu'il ne m'en reſte point aſſez, elle me donnera tout, ſi je la laiſſe faire, et ſi quelquefois je ne me fâche. Après dîner, c'eſt elle qui me fait tout haut la lecture, puis elle eſt à ſon piano ; enſuite une partie d'échecs ; et parmi tout cela de doux entretiens à voix bien baſſe. Enfin, nous ſoupons encore tête-à-tête, car peu de gens ſont curieux de troubler notre périlleuſe retraite ; et nous nous couchons, ſouhaitant avec ardeur que des barbares ne viennent pas nous ravir la ſuperbe journée du lendemain.

Non, rien n'en eût troublé la douceur de ces journées trop courtes ; rien, ſi j'avois pu gagner ſur moi de répondre à l'attention de ma femme, qui tâchoit toujours de me faire oublier les journaux. Mais le moyen de n'y pas chercher continuellement des nouvelles de mes malheureux amis ! que de fois j'en trouvai de funeſtes ! tour-à-tour ils étoient malheureuſement découverts, impitoyablement aſſaſſinés.

C'étoient : *Lebrun*, ex-miniſtre des affaires étrangeres, ſurpris dans un grenier, ſous des habits d'ouvrier, à peine interrogé, ſur le champ conduit à la mort.

Bougon, adminiſtrateur du Calvados, qui, à l'époque de la défection de ſon département, s'étoit réfugié

réfugié dans Fougeres, où les tyrans furent le trouver. Avant de le frapper, fideles à leur méthode de calomnier ceux qu'ils égorgoient, ils publierent qu'ils l'avoient pris au milieu des rébelles de la Vendée. C'eſt le même que Charlotte Corday a immortaliſé, en parlant de lui dans ſa lettre à Barbaroux.

Claviere, miniſtre des contributions : plus heureux que les deux autres, il avoit pu, avant de paroître devant les aſſaſſins du Tribunal Révolutionnaire, ſe donner la mort. Sa vertueuſe femme l'avoit ſuivi. Un poiſon ſubtil, obtenu, dit-on, de l'amitié de C***, venoit de la réunir à ſon époux. Ils avoient de dignes compagnes, qu'ils rendoient heureuſes, et dont ils étoient adorés, preſque tous ces républicains. Et telle eſt la réponſe victorieuſe que les amis de leur mémoire feront à ces vils libelliſtes, qui, non contens de les calomnier dans leur vie publique, ont oſé les attaquer dans leur vie privée.

Rabaud (Saint-Etienne), bien caché dans Paris, mais vendu, dit-on, par l'infâme cupidité d'une fille de confiance, qui le ſervoit depuis long-tems. La femme de Rabaud fit comme celle de Claviere, mais elle tomba plus tragiquement. Elle alla s'aſſeoir ſur le bord d'un puits, de maniere que le coup de piſtolet, qu'elle ſe tira, la précipita dans le fond. Elle mourut ainſi de deux morts à la fois !

Bois-Guyon, généreuſe victime qu'ils immolerent avec *Girey-Dupré*. Avec quel courage il finit, ce digne Girey! Les tigres du tribunal entendoient lui faire de ſon attachement pour Briſſot un chef d'accuſation. N'avez-vous pas été ſon ami? lui demandoit-on. Il répondit: Oui, je l'aimois. Oui, je le reſpecte et je l'admire! Il a vécu comme Ariſtide, il eſt mort comme Sidney, je n'aſpire qu'à partager ſon ſort! En allant au ſupplice, il chantoit gaiement ſon hymne de mort qu'il avoit compoſé. Comme il paſſoit au coin de la rue Saint-Florentin, il vit, aux fenêtres du logement de Robeſpierre, la maîtreſſe de celui-ci, ſes ſœurs, et quelques-uns de ſes féroces complices. A bas les tyrans et les dictateurs! leur cria-t-il; et il leur répéta ce ſouhait prophétique, juſqu'à ce qu'il les eût perdus de vue. Il mourut enfin comme il avoit vécu, plein de courage et de civiſme! Son dernier vœu fut pour la République.*

Cuſtine,

---

* Ces deux républicains furent arrêtés dans Bourdeaux, avec les Repréſentans du peuple, *Duchâtel* et *Cuſſy*. Celui, qui les a dénoncés tous quatre, eſt un nommé *Mahon, aide de camp de Wimpfen*, et qui s'étoit réfugié dans la même ville, avec la femme de ce *Puyſay*, dont j'ai déjà parlé. Je ne ſais où ce *Mahon* traîne ſon exiſtence, mais, quelque part qu'il ſe cache, les remords le rongent et la honte l'atteindra. Vil délateur, il a fait aſſaſſiner quatre hommes de bien! Comment ſe peut-il qu'à

Cuſtine, le fils du général, aſſaſſiné, comme ſon pere, pour avoir trop bien ſervi cette république, maintenant anéantie. C'étoit un jeune homme de la plus grande eſpérance ; celui dont Mirabeau fait l'éloge dans ſa correſpondance ſecrette ſur la Pruſſe. Il mourut en ſouriant, comme devoit mourir un homme loué par Mirabeau.

---

qu'à ſon âge, (il eſt tout jeune encore,) on uniſſe tant de baſſeſſe à tant de barbarie ! Mais faut-il donc s'en étonner : il eſt l'éleve de Wimpfen !

Le miſérable vouloit encore nous cauſer d'autres pertes irréparables. Avec les quatre proſcrits que je viens de nommer, on arrêta *Marchena* et *Riouffe :* tous deux ils ont langui quatorze mois dans les priſons de Robeſpierre. Comment n'ont-ils pas été tués ! Talens, vertus, lumieres, courage inébranlable, ardent civiſme, que de titres pour l'échafaud ! Mais, dans la foule immenſe, l'*aſſaſſin public*, autrement dit *accuſateur*, les a perdus de vue. Le même haſard a ſauvé pluſieurs dignes républicains ! les mangeurs d'hommes ne pouvoient tout dévorer, le tems manquoit à leurs maſſacres.

Une choſe digne de remarque, c'eſt que le digne ami de Briſſot, *Marchena*, écrivit pluſieurs fois à *Fouquier*, Vous m'oubliez, je ſuis là pour qu'on me guillotine, et je le deſire ! Il eut beau faire, on l'oublia toujours : ſans doute ils le prirent pour un fou. Le mépris de la mort et l'enthouſiaſme de la vertu ! le moyen que ces gens du *tribunal* compriſſent cela.

Quant à *Riouffe*, il a fait un digne uſage de ſa liberté recemment recouvrée. Il eſt l'auteur des *Mémoires d'un Détenu ;* c'eſt une brochure qu'on ne ſauroit aſſez lire. Je n'entends pas ſeulement parler du rare talent dont elle brille, mais que de faits y ſont conſignés pour l'hiſtoire !

Mazuyer,

Mazuyer, coupable d'avoir, par une amere plaiſanterie, un moment déconcerté la ſcélérate hypocriſie du Maire Pache. Oui, Mazuyer a perdu la tête pour un bon-mot.

Enfin, *Valady*, que j'avois laiſſé dans la Gironde, et qui fut apparemment bientôt abandonné du parent ſur lequel il comptoit. J'ai lu, que l'infortuné avoit paſſé quelques ſemaines après moi à Périgueux; qu'il avoit été arrêté dans les environs où j'avois couru le même riſque; ramené dans cette ville, où l'on vouloit auſſi me ramener, qu'il y avoit été examiné, queſtionné, dépouillé de ſon déguiſement, enfin conduit à *le Roux Fazillac*, et delà à l'échafaud. Hélas! quoique le moins intéreſſant des ſept, à ce que je crois. Il aura coûté bien des regrets à cet ange du ciel, qui, dans la Gironde, déſolée de nous voir quitter ſa maiſon, diſoit, Si l'un d'entre vous périt, je ne me conſolerai pas!

C'étoit une amie, celle-là! Mais les miens, ces amis de Paris, ſur leſquels j'avois tant compté, les miens, au milieu des chagrins que me cauſoient tant de pertes ſi grandes, quelles conſolations me prodiguoient-ils? De quels ſecours aidoient-ils ma Lodoïſka?

La Citoyenne Brémont, du moins, nous rendoit quelques viſites, et il eſt conſolant pour moi d'avoir à déclarer, que ſon mari, par réflexion rendu à lui-même, à ſon cœur naturellement généreux et bon, s'expoſa bientôt davantage pour nous maintenir dehors

hors avec quelque ſureté, qu'il ne l'eût fait en nous gardant chez lui. Quant au compagnon de mon enfance, il ne vint me voir que quinze jours après mon arrivée ! il ne vint, dans l'eſpace de deux mois, que trois fois ! Il nous reſtoit d'autres amis, réputés intimes, auxquels j'aurois cru faire injure de leur cacher que je fuſſe dans Paris, et qui ſentoient bien qu'en un tems où tout étoit matiere à ſoupçons, on ſuſpecteroit bientôt une demoiſelle, à-peu-près inconnue, nouvellement emmenagée, tombée tout-d'un-coup on ne ſavoit trop d'où ; laquelle, ſe réclamant d'une aſſez nombreuſe famille, n'alloit pourtant jamais manger dehors, et ne recevoit non plus jamais perſonne. Une voiſine, le portier, tous les curieux, et tous les eſpions, ſe diroient, Seroit-ce une aventuriere ? une émigrée ? ou ſeulement une perſonne ſuſpecte, avec laquelle on ne veut point *avoir d'intelligences ?* C'en étoit aſſez pour qu'elle fût inceſſamment notée au Comité Revolutionnaire de ſa ſection, et tôt ou tard arrêtée. Ils le ſentoient bien ; ils n'en tinrent compte. Aucun ne paru chez nous ! pas une fois, pas même une ſeule fois ! De ſorte qu'il eſt vrai de dire, qu'à la délation près, ils firent abſolument tout ce qu'il falloit pour nous perdre. Au reſte, s'ils ſe privoient du plaiſir de nous voir, ils ne s'épargnoient pas celui de s'entretenir de nous. Notre poſition devenoit l'objet perpétuel de leurs entretiens et de leurs allarmes. Moi, j'étois bien malheureux, et je ne l'avois pas mérité ; on en convenoit.

convenoit. Mais on me plaignoit tout bas de n'avoir pas assez de courage pour terminer mes peines ; de n'être pas assez l'ami de mes amis pour les débarrasser, en mourant une fois, de la crainte où ils étoient toujours de me voir mourir. Ma femme, on la trouvoit *fort extraordinaire*. Soit ! Je l'accorde ! Mais on ajoutoit, *Forte égoïste, égoïste à l'excès*. Et cela, non pas précisément parcequ'elle exposoit sa vie pour sauver la mienne, mais parcequ'en, s'obstinant ainsi à me vouloir sauver contre toute apparence, elle finiroit par compromettre tous mes amis et tous ses amis. Bon Dieu ! quels amis ! Comme ils m'ont appris à me défier de ce nom !

Heureusement, il existoit un homme, qui, dans le cours de mes prospérités littéraires et politiques, n'avoit jamais affecté de se parer du titre de mon ami, mais qui en réclama tous les droits dès qu'il me vit dans le malheur. Dix ans auparavant, le connoissant à peine, je ne lui avois rendu qu'un service léger en soi, qui tiroit seulement quelque mérite de l'à-propos. Dès qu'il fut de retour à Paris, et qu'il m'y fut rentré, il accourut. Il vint tous les jours. Vainement nous le conjurions de ne pas paroître si souvent chez nous. Tantôt sous un prétexte et tantôt sous un autre : aujourd'hui, parcequ'il passoit dans le quartier ; demain, pour nous rendre compte de quelque nouvelle propre à nous tranquilliser ; une autre fois, pour nous apporter quelques

provisions,

proviſions, dont il s'appercevoit bien que nous étions dénués; il venoit, il revenoit. Son eſprit ne rêvoit qu'aux moyens de me ſortir de mon cruel état; et, s'il ſe trouvoit quelqu'occaſion où il pût me ſervir, il ſe croiroit le plus heureux du monde.

Lorſque, tombé dans le plus profond de l'abîme, on reconnoît qu'on ne peut eſſayer d'en ſortir qu'au riſque d'y entraîner l'ami fidele, qui, de ſes bords, vous appelle et vous tend la main, on détourne les yeux, on craint d'imaginer quelque choſe; on tremble roit de rien demander: mais pour un autre, pour l'objet aimé, qu'on ſe ſent d'aptitude à inventer le ſecours et d'éloquence à le ſolliciter! Ma Lodoïſka, depuis qu'il ne lui étoit plus permis de porter ſes regards vers l'Amérique, ne voyoit d'aſyle pour moi que dans le Jura. A force d'y penſer, elle découvrit que, ſans parler de ſa bonne volonté bien reconnue, F***, (je lui donne le nom qu'aujourd'hui je porte: il l'a conquis!) F*** ſembloit avoir en lui, par un rare concours de circonſtances et les haſards les plus ſinguliers, tous les moyens de me faire arriver à cette terre promiſe, des moyens dont je ne donne point de détails, de peur de le compromettre; mais tels qu'il ſembloit que la Providence nous eût conſervé tout exprès, tout exprès ramené cet ami. C'en étoit un celui-là! c'étoit un ami véritable. Il en eſt donc! et moi qui paroîs en outer, moi qui me plains amerement des hommes, ne ſerois-je auſſi qu'un ingrat? Car enfin, quelque

petit

petit que ſoit le nombre de ces êtres privilégiés qui honorent l'eſpece humaine, m'ont-ils manqué quelquefois? ne s'eſt-il pas, toujours à point, préſenté pour moi, quelques-unes de ces créatures bienfaiſantes, douces, généreuſes, intrépides, autant que .....! Eh bien donc, oublions la foule égoïſte, et ne nous ſouvenons que des héros !

Ma femma médita, mûrit ſon projet. Dès que F*** revint, c'eſt-à-dire dès le lendemain, elle lui en fit l'ouverture. Il la ſaiſit avidement. Dès lors plus de repos pour lui. Comme ſon eſprit, ſon corps, fut dans un continuel travail. Point de démarches qui lui coûtaſſent, point de peines qu'il ne prît gaiement, point d'obſtacles qui pût l'arrêter, point de danger qui l'étonnât. Quel zèle! quel dévouement! que de grandeur d'âme! mon cœur en gardera l'éternel ſouvenir!

En moins de quinze jours les difficultés diſparurent devant ſon invincible activité. Le 6 Février, 1794, deux mois, jour pour jour, après ma rentrée dans Paris, tout ſe trouva prêt: déguiſement, paſſeport, voiture. Nous partions le lendemain à l'aurore. Je dis nous partions, car il m'accompagnoit juſqu'à la Montagne ; il vouloit m'y voir établi ou périr avec moi. Le courage de Lodoïſka ne s'étoit point démenti dans le cours des préparatifs ; mais les obſtacles étant ſurmontés, l'heure de notre ſéparation et celle de mes périls s'approchant, la tendreſſe de l'amante s'étoit allarmée. Pluſieurs fois dans

dans la journée elle m'avoit dit : Si pourtant je ne devois plus te revoir ! ſi, voulant te ſauver, je cauſois ta perte ! tiens, je tremble. Tiens, ne pars pas, ne me quitte pas, reſte ; hélas ! nous avions réſolu de mourir enſemble !

Le ſoir, elle venoit de m'enfermer ; elle me laiſſoit un inſtant ſeul ; elle étoit allée me chercher quelques derniers renſeignemens indiſpenſables. Je profitai de ce moment pour lui écrire. C'eſt afin que le lecteur acheve de prendre une juſte idée de la ſituation où nous avions été à Paris, et de nos vains projets pour l'avenir, que je lui donne ici l'exacte copie de ma lettre. Il ne tardera point à ſavoir comment l'original m'eſt revenu.

A MA FEMME.

De ma Cache, à Paris, ce 6 Fevrier, 1794, sept heures du soir.

C'EST donc demain, ma bien-aimée, que je pars pour la cabane. Par quel chemin la deſtinée nous aura-t-elle conduits à cet objet de tous nos vœux. Il falloit donc qu'auparavant bienfaiteur et victime de mes compatriotes, lâchement abandonné par tous mes faux amis, je me trouvaſſe ſeul au fond de l'abîme où m'avoient précipité les ſcélérats qui oppriment mon pays. Mais non, non; je n'étois pas ſeul. Quelque choſe me reſtoit de plus conſolateur, de plus ſecourable, de plus fort que mon courage, que mon amour, et même que mon innocence: tu me reſtois, ma bien, aimée! ... et chaque jour, au péril de ta vie, tu m'as défendu, tu m'as ſauvé! ..... Quel étrange bonheur! chaque jour, chaque nuit, environnés de nos dangers imminens, nos armes toujours prêtes ſous notre chevet, un pied pour ainſi dire dans la tombe, mais l'âme exempte de tout reproche, mais le cœur plein de nos amours, nous avons conſtamment, au ſein de cette imperturbable tranquillité, qui n'appartient qu'à l'homme de courage

rage et de bien ; car toi, ma bien-aimée, ma digne épouſe, toi la plus aimable des femmes, tu ès en même tems homme de courage et de bien ; nous avons goûté de raviſſans plaiſirs que peu de mortels connoîtront. Nous avons par notre bonheur bravé, puni, nos tyrans. Nous avons, toujours préparés à la mort, épuiſé la coupe de la vie. Nous aurions, dans notre ivreſſe, épuiſé l'amour même, s'il n'étoit pas vrai qu'une paſſion comme la nôtre, à l'épreuve du tems et des ſupplices, eſt inépuiſable. Nous avons, grâces t'en ſoient rendues, idôle de mon cœur, toi peut-être encore autant que ma femme idolâtrée, Liberté ! nous avons dans l'aſyle ſecret, dans le profond myſtere où les oppreſſeurs nous tenoient enſevelis, nous avons trouvé le moyen de reſter libres !

Mais cet état ne pouvoit durer. Des mille précautions qui nous ſauvoient, une ſeule oubliée pouvoit nous perdre ! . . . . La Providence, oh, oui, la Providence vient à mon ſecours ! O ma bien-aimée, c'eſt encore toi . . . . c'étoit toi, c'étoit l'aſcendant de ton étoile, c'étoit ton impérieux génie, qui, du fond de cette Gironde, où m'environnoient tant d'embûches mortelles, m'appelloient, et m'appelloient ſans ceſſe. Eh bien ! le viſage découvert, le front levé, le bras toujours armé, l'eſprit toujours vers toi, au milieu de leurs comités, de leurs commiſſions, de leurs ſatellites, à travers cette foule d'aſſaſſins, j'ai paſſé. Sans toi, je périſſois là-bas ;

ſans toi j'allois périr ici ! C'eſt toi, c'eſt ta patience, qui ne s'altere point quand il s'agit de ton amant ; c'eſt ton courage, que rien n'étonne quand il faut réſiſter à l'oppreſſion ; c'eſt ta douce éloquence, qui me ſuſcite des libérateurs. O ma bien-aimée, s'il arrivoit que cette entrepriſe, commencée ſous de ſi favorables auſpices, eût une fin malheureuſe ; je t'en conjure, n'aies pas cette horrible injuſtice, ne me fais pas cette peine cruelle de t'accuſer. Redis-toi, redis-toi ſans ceſſe qu'infalliblement je périſſois ici. Oui, ſi je me ſauve, c'eſt par toi : ſi je ſuccombe, c'eſt la fatalité, c'eſt le tort de la deſtinée. N'accuſe . . . . mais non, n'accuſe pas . . . . avec le calme de l'innocence, hâte-toi de te réunir à ton époux. Que dans la tombe encore nous nous retrouvions enſemble ! . . . . Tiens, ce ſont tes allarmes pour moi qui m'entraînent dans de telles ſuppoſitions. Jamais je n'eus autant de confiance. Eſpere ! crois moi ; ne crains rien : me voilà ſauvé ! Je le ſuis : le ciel le doit, peut-être, aux ſacrifices que j'ai faits pour le bonheur des hommes, mais ſurtout à ta genéreuſe conſtance, à ton malheureux amour, à ton dévouement magnanime. Ma bien-aimée, je te le dis : long-tems j'ai travaillé pour fonder la cabane ; * je vais maintenant la choiſir.

* C'étoit ainſi que nous déſignions la retraite, où, depuis dix ans, nous brûlions de nous dérober au tourbillon du monde, pour nous livrer ſans partage à l'amour. Et cette retraite, on m'aſſuroit aujourd'hui que je l'aurai dans *le Jura*.

Dans

Dans six semaines je t'y posséderai. Nous habiterons enfin cette vie casanière que j'ai toujours ardemment desirée ; je les savourerai ces délices de la retraite où je serai tout entier à toi, ces charmes de la solitude que j'ai si long-tems sacrifiés à ma patrie ingrate. Mon amie, entends la priere que je te fais à genoux ; veille sur toi ! Je laisse derriere moi la plus chere moitié de moi-même : tu le sais. Veille sur toi ! Laisse tes affaires, si leurs soins doivent te coûter quelqu'imprudence. Soyons plus pauvres encore, et soyons plus promptement réunis. Songe à l'inquiétude mortelle où je vais languir. . . . . Te voilà de retour. Que j'aurois de choses à te dire encore ! . . . . Adieu, je t'adore : conserve-toi ! je pars le premier, je t'attends !

Le 7 Février, dès six heures du matin, je repris ma course aventureuse. A l'extrémité de la rue Charenton, je laissai ma femme dans le fiacre où elle avoit voulu m'accompagner. Je la laissai. J'étois à plaindre, elle l'étoit davantage : *celui qui reste est le plus malheureux !* La prudence exigeoit que la séparation se fît à quelque distance en-deçà de la barriere : il falloit y passer seul et à pied, pour être

moins examiné. De la portiere de devant, Lodoïska me ſuivoit d'un œil plein d'inquiétude ; elle trembloit que je n'allaſſe échouer au premier écueil. Elle vit trop bien que la ſentinelle m'arrêtoit ; mais elle vit auſſi, que d'un air aſſuré je produiſois une carte qui n'étoit pas la mienne, et que d'un air amical je paſſois. Qu'en ce moment je ſentis vivement ta joie, ma Lodoïska ! mais que je ſouffrois des promptes allarmes qui alloient ſuccéder. Bien des paſſages plus dangereux me reſtoient à franchir, et tes regards ne pouvoient plus m'y accompagner ! Que je ſouffrois pour toi ! l'abſence d'ailleurs, la cruelle abſence, commençoit. Ah ! du moins ne néglige rien pour l'abréger. A ton tour, dans ſix ſemaines, tu me l'as promis ! dans ſix ſemaines au plus tard, viens te préſenter à cette porte ; mets-toi ſur cette route où je te devance. Hâte-toi, ſors de cette ville, où ſi long-tems nous avons cru trouver notre tombeau. Viens avant la fin de Mars me joindre dans cette contrée qu'on nous a dit être ſûre, tranquille, hoſpitaliere ! . . . . Hélas !

Dans le bourg de *Charenton* je trouvai mon brave ami qui m'attendoit. Enſemble nous entrâmes à *Villeneuve-Saint-Georges*. Par une heureuſe précaution, j'avois décidé ma femme à trouver bon, que, partant un jour plutôt, et devançant la voiture où ma place étoit retenue de Paris à Dol, je fiſſe dix lieues à pied, pour l'aller attendre à Melun. C'étoit un ſûr moyen de diminuer les dangers de ma ſortie

de

de Paris, et d'être beaucoup moins inquiété dans ſes redoutables environs. Nous lui dûmes notre ſalut à *Villeneuve-Saint-Georges*. Un commiſſaire du pouvoir exécutif ſe tenoit là, pour examiner à leur paſſage toutes les voitures publiques, tous les voyageurs à voitures. On me dit ſon nom, que j'ai oublié ; tout ce qui m'en reſte, c'eſt que c'étoit un Jacobin, qui très-probablement m'auroit reconnu ; mais on ne nous fit point à nous braves piétons l'injurieux honneur d'une viſite commiſſariale. On nous conduiſit ſeulement à l'officier de garde, qui n'examina que très-légerement nos papiers, et ſans difficulté laiſſa paſſer deux ſoldats. Deux ſoldats, car F**** en avoit le coſtume ordinaire. Moi je portois, avec un large pantalon de laine noire, la courte veſte pareille, un gilet tricolore, une perruque Jacobite à poils courts, plats, et noirs, tout récemment faite exprès, et qui m'alloit ſi bien qu'on eût juré que c'étoit mes cheveux : enfin le bonnet rouge, l'énorme ſabre, et deux terribles mouſtaches, que j'avois laiſſés croître pendant ma réclusion. Si dans cet équipage je repréſentois encore quelque choſe, ce n'étoit aſſurément pas un muſcadin : tout cela étoit alors le grand habit *des grands patriotes*, et s'appelloit une carmagnole complette.

J'avois pu entreprendre et j'achevai très-bien cette marche de dix lieues, parceque deux mois de repit et de ſoins convenables avoient chaſſé mon rhumatiſme.

Le lendemain, tous les voyageurs de la voiture publique que je venois de joindre à * * * * furent conduits à la municipalité. Un membre du Comité de Surveillance viſoit les paſſeports. Je lui donnai le mien: il le lut attentivement, me regarda beaucoup, et, ſans me le rendre, demanda ceux de mes compagnons de voyage. Il les examinoit tour-à-tour, les leur rendoit, et retenoit toujours le mien: il le gardoit à part dans la main gauche, qui ſe retiroit chaque fois que j'avançois la mienne pour le reprendre. Un moment! me diſoit-il toujours. Je commençois à n'être pas fort à mon aiſe. Tous mes camarades de route étoient déjà renvoyés, je reſtois ſeul avec le ſurveillant. Tu vas rejoindre l'armée? me demanda-t-il. — Eh non! tu as pourtant aſſez lu! Je vais pour affaire de commerce. — Il y rejetta les yeux. Ah, pour affaires de commerce! oui! — Donne donc! m'écriai-je. J'avançois la main. Il fit encore le même mouvement en arriere. Tu ès bien preſſé! dit-il. — Et toi tu ne l'ès gueres! ne vois-tu pas que tu as expédié tous les voyageurs et que la voiture va partir ſans moi? — Mais n'as-tu rien à me dire? — Non! repliquai-je bruſquement, dans le ſtyle du jour et de mon accoutrement. Il répondit: Eh bien, j'ai quelque choſe à te dire moi. — Sacrebleu! dis tout de ſuite! — J'ai à te dire, pourſuivit-il, en prenant une de mes mains qu'il ſerra, et en remettant mon paſſeport dans l'autre: j'ai à te dire que je ſouhaite de tout

mon

mon cœur que tu fineſſes ton voyage ſans accident. Adieu !—Je répétai Adieu ! n'en demandai pas davantage, et je cours encore.

Etoit-ce à mon ſeul habit que je devois cette politeſſe ? M'avoit-il pris pour quelqu'un de ſa connoiſſance ? ou plutôt, quoique je ne le connuſſe pas, ne me connoiſſoit-il pas très-bien ? Voilà ce que le lecteur ſe demandera, ce que je me ſuis demandé cent fois à moi-même, et ce que je n'ai jamais pu décider.

Je ne pourrois fidelement rapporter toutes les biſarres aventures de ce voyage, ſans riſquer de compromettre le généreux compagnon de mes périls. Je vais donc tout-à-coup ſauter à * * * * * ; et de ce qui nous arriva dans ce dernier endroit, je dirai ſeulement que la voiture y reſtoit, mais que nous ne fîmes point la faute de nous y arrêter, même deux minutes. Je ſavois qu'il y ſéjournoit un Repréſentant Montagnard : nous évitâmes habilement le corps-de-garde, qui nous eût peut-être conduits à la municipalité ; celle-ci au comité de ſurveillance, et l'un des inquiſiteurs au repréſentant.

De-là à * * * * *, ſix lieues que nous fîmes à pied par un affreux tems. Pour comble de diſgraces, l'abondante pluie, qui nous traverſoit dans la plaine, nous promettoit une neige plus abondante dans les montagnes. C'eſt en ſortant de * * * * * qu'on commence à gravir le Jura. On nous dit que la route portoit, dans les paſſages les moins

chargés, trois pieds de neige. Dès cinq heures du matin, nous nous y enfonçâmes.

Avant la fin d'une journée pénible, j'embrassai le généreux F***. Charmé d'avoir achevé son ouvrage, il alloit reporter une heureuse nouvelle à ma femme impatiente. Ah, qu'il jouisse à Paris d'un bonheur constant! qu'au milieu des forfaits qui regnent dans ma patrie, ses vertus y demeurent méconnues, pour n'y être pas châtiées. Il est du moins une récompense qui ne sauroit lui manquer: cette joie intérieure, ce délicieux sentiment, qui suit les belles actions courageusement faites, vivra dans son cœur. La reconnoissance ne mourra pas dans le mien. — Adieu, mon ami!

Je fis quelques pas, j'entrai dans ma retraite. S'il daigne un moment arrêter ses regards sur moi, Dieu même doit jouir de l'une de ses œuvres! Ce ne peut être un spectacle indifférent à sa justice, que celui d'un homme libre, d'un homme de bien, enfin arraché au glaive des dictateurs et des brigands. Mais sa protection n'embrassera-t-elle que moi? Voudra-t-il laisser un peuple immense sous le joug des oppresseurs les plus détestables? ou, pour le châtiment d'une multitude entraînée, souffrira-t-il que ces tyrans soient remplacés par d'autres tyrans? A peine débarrassé de mes plus imminens périls, je tournois ainsi sur mon pays des regards d'inquiétude; ainsi je formois pour son affranchissement d'inutiles vœux.*

* Souvenez-vous que Robespierre vivoit encore.

De

De l'impénétrable asyle, de la caverne profonde où je m'étois jetté sur les âpres montagnes, qui de ce côté limitent la France, je voyois et je touchois pour ainsi dire l'antique Helvétie. Au premier bruit, à la moindre allarme, je pouvois me précipiter sur le territorie neutre; puis, ayant vu passer l'ennemi, remonter à ma retraite, et rentrer en même tems dans ma patrie.

Tout ce que j'ai souffert, tout ce dont j'ai joui dans ces retraites, vous ne pouvez le concevoir. Au moins j'y nourrissois mon indépendance. Tous les bons sentimens de mon cœur, ses mouvemens les plus louables, il m'étoit permis de les épancher. Je le pouvois au milieu de ce bois solitaire, où je restois des journées entieres, où je ne restois pas assez. C'est là que, tantôt renversé sous de noirs sapins, pensant à ma famille à jamais quittée, je soupire; et tantôt, me rappellant toute ma patrie, la gloire qui lui étoit promise et l'opprobre dont ils la souillent; la prospérité dont elle alloit jouir et les décombres qui la couvrent; sa liberté d'un jour et son esclavage éternel; je pleure! C'est encore là, qu'appellant l'amour à mon aide, l'amour et l'espérance, son inséparable compagne, je grave sur l'écorce tendre du *fayard* le chiffre de mon amante, qui demain, peut-être, me sera rendue. Et puis, afin de donner l'échange à mes vives agitations, je foule de mes pieds impatiens cette terre agreste,

avec

avec rapidité je parcours les ſilencieux labyrithes de ces retraites; avec effort je gravis les énormes roches, jettées ſans ordre, taillées à pic, chargées de chênes immenſes; bientôt comme ſuſpendu, ſur les bords les plus élevés de cet abîme, au fond duquel un torrent innavigable roule à grand bruit ſon onde anti-diluvienne: je me retrouve, je penſe, je donne l'eſſor à mes idées les plus hardies! Quel mortel viendroit ici juſqu'à moi? Ici, loin des hommes et devant Dieu, malgré toutes les révolutions, en dépit de tous les tyrans, je ſuis encore moi, je ſuis libre!

Mais, O tourment! ſi dans le lointain quelques hommes ſe montrent, s'il n'eſt pas impoſſible que l'un d'eux m'entrevoie, il me faut ſoudain quitter ces hauteurs, m'enfoncer dans le plus épais du bois, retrouver mon dernier aſyle; ou malheur à moi! ..... Alors je me rappelle que ce fût ton ſort, O mon maître, O mon ſoutien, ſublime et vertueux Rouſſeau! Toi auſſi, pour avoir bien mérité du genre-humain, tu t'en vis perſecuté. Toi auſſi pour avoir été l'ami du peuple! .... Ciel! que d'efforts ont été tentés pour rendre odieux ce titre, qui, malgré tant de forfaits, reſtera toujours honoré! Toi auſſi, pour avoir été l'ami du peuple, tu fus méconnu, déteſté, maltraité par lui. Dans des contrées voiſines, à quelques vingt lieues d'ici, à Neufchâtel, on te jettoit des pierres! En de telles extrémités pourtant

pourtant tu m'as donné l'exemple de porter encore le poids de la vie ; mais qui t'en imposoit le devoir ? tu n'avois que *Théreſe*, et c'eſt Lodoïſka que j'attends !

Hélas ! elle n'arrivoit pas ! plus de ſix ſemaines s'étoient écoulées ; je n'avois eu de ſes nouvelles qu'une fois. L'eſpérance commençoit à quitter mon cœur. J'avois donc perdu l'unique bien par lequel, attaché déſormais à la vie, j'aurois pu la chérir encore. Je l'avois perdu ! Eh, comment ! pour m'avoir voulu ſauvé, elle gémiſſoit dans les priſons, elle périſſoit ſur l'échafaud ! Quel homme aſſez malheureuſement ſenſible ſe repréſentera mes agitations, mes angoiſſes, tous mes deſirs de vengeance et de mort ! Avec l'aurore j'allois me jetter dans ces bois nagueres ſeulement mélancoliques, maintenant triſtes, ſombres, pleins d'horreurs. Sur ces roches, où dernierement je me bornois à fuir les hommes, aujourd'hui je venois chercher les images du chaos, des abîmes, de la deſtruction. Que de fois j'ai, d'un œil d'envie, meſuré ces deux cents pieds d'élévation, d'où je pouvois, me précipitant, rouler de pierres en pierres, et déjà mille fois briſé, m'engouffrer dans ces eaux rapides, tempétueuſes, blanchies d'écume, et d'ailleurs trop peu profondes pour empêcher, que de tout mon poids, centuplé par la chûte, je n'achevaſſe de me mettre en pieces ſur les tranchans

du

du roc vif qui formoit leur lit ! Mais de quelle utilité ſeroit cette fin ? Auſſi-tôt mon eſprit s'élevoit à d'autres penſées. Il n'y en eût point de ſi folles, de ſi forcénées qu'elles fuſſent, que je n'embraſſaſſe d'abord avec paſſion. Je voulois, ſous un nouveau déguiſement, rentrer à Paris, pénétrer juſqu'au cabinet de Robeſpierre, et, le piſtolet ſur la gorge, le forcer à me ſigner l'ordre, qui rendroit à ma Lodoiſka ſa liberté ! Puis, contraint de m'avouer les invincibles difficultés de l'exécution, je me bornois à examiner lequel des oppreſſeurs de mon pays je devois aller immoler ſur la tombe de mon épouſe. Enfin, ma tête s'étant un peu repoſée, je m'arrêtai au deſſein que voici.

Je manderois au *dictateur*, que l'un des proſcrits du 31 Mai, celui qu'il déteſtoit le plus ſans doute, reſpiroit ſur la frontiere de France, hors de ſes recherches, hors de ſes atteintes. Pourtant je lui propoſerois la tête de cet ennemi, à cette condition ſeule que ma femme ſeroit amenée ſaine et ſauve dans mes roches. Au moment où elle y poſeroit le pied, je deſcendrois dans la plaine, moi je me remettrois ſous la hache des licteurs.

On ſentira tout ce que ce projet avoit de haſardeux. Ma derniere eſpérance étoit que ma femme, qui portoit dans ſon ſein l'unique fruit de nos amours, conſentiroit à vivre pour élever le fils de de ſon amant, et peut-être un vengeur à la patrie. Que ſi le traître Robeſpierre prenoit ſes meſures

de

de ſorte qu'en attirant la ſeconde victime, il put auſſi retenir la premiere, au moins Lodoïſka ne mourroit pas ſeule ; enſemble nous irions au ſupplice ; je finirois d'une maniere moins triſte pour elle et plus digne de moi !

Cinq ſemaines s'étoient écoulées dans les tourmens de cette fièvre, où mon corps épuiſé perdoit le reſte de ſes forces, mais où mon âme s'exerçoit de plus en plus aux réſolutions magnanimes. — Un jour, celui-là doit faire époque dans ma vie ; c'étoit vers midi, le 21 Mai ; un homme, comme moi, victime de la tyrannie, un ami que je m'étois fait dans ces ſolitudes, m'entraîna, ſous je ne ſais plus quel prétexte, dans une route où je n'avois jamais été, une traverſe de * * * à * * *. Vous vous laiſſez abattre par le chagrin, me dit-il ; eh pourquoi ? votre malheur n'eſt pas certain : je parierois même que vous reverrez votre épouſe très-inceſſamment. . . . Jamais, citoyen ! tout me le dit : jamais ! — Il s'étoit arrêté ; il attachoit à quelque cents pas ſon regard attentif. C'eſt un char-à-bancs, reprit-il, je n'y diſtingue qu'une citoyenne avec le conducteur. Tenez, c'eſt peut-être votre femme ! — Ah citoyen ! par pitié, gardez-vous de préſenter de pareilles images ! — Il pourſuivit : Ma foi ! je n'y vois qu'une femme en habits de voyage, et elle a des malles. — Je m'écriai : Ami, ne vous jouez pas de mon déſeſpoir ; je vous avertis qu'il y auroit de quoi me rendre fou ! — Il indiquoit de la main le

point

point de la route où il appercevoit la voyageuſe : je repouſſois ſa main, je tournois la tête, je fermois les yeux.

Cependant le conducteur faiſoit claquer ſon fouet. La légere voiture venoit à nous de toute la viteſſe des chevaux. Bientôt une voix, quelle voix, grand Dieu ! celle de ces eſprits céleſtes, que peint Milton, ne laiſſe point à l'oreille charmée d'impreſſion plus raviſſante ! Une voix dit, *Arrêtez !* Son doux accent m'a fait treſſaillir. Je vole, je me précipite vers le char. C'eſt Lodoïſka qui s'élance ; c'eſt elle que j'enleve dans mes bras ! Quel fardeau ! quel moment !

Mon bonheur n'a duré que trois jours. Il a fallu ſe reſoudre encore à l'abſence, à ſes tourmens, à ſes périls, ma femme a dû le vouloir ; j'ai dû le ſouffrir. Elle eſt partie ! elle eſt rentrée ! . . . . . Quoi ! dans Paris ! dans cette ville ennemie ! . . . . Elle y eſt rentrée : oui. — Je ne ſaurois dire, en ce moment, comment ni pourquoi l'invincible néceſſité l'ordonne. Au reſte, tant de ſûretés garantiſſent le ſuccès ! Je ſuis tranquille. Depuis douze jours elle eſt à Paris. Elle y eſt arrivée ſans accident, ſans inquiétude. J'en ai la nouvelle. C'eſt après demain qu'elle en ſort. Je l'attends dans neuf jours ; dans neuf jours nous nous réunirons. Nous nous réunirons pour eſſayer de nous ouvrir, à travers de nouveaux dangers, le chemin de quelques contrées plus

plus heureuſes ; mais, quoiqu'il arrive, pour ne nous plus ſéparer.

Bois d'*Elinens*, de ce jour, du jour de ſon arrivée, vous avez recouvré toutes vos beautés naturelles. Vos frais gazons, vos bocages tranquilles, vos perſpectives variées, vos ſites romantiques, n'inſpirent plus que les douces rêveries, les émotions tendres, l'eſpoir, la joie, le bonheur ! Je l'ai conduite ſous vos rians berceaux mon épouſe ; avec tous ces attraits elle s'y eſt promenée, avec toutes ſes grâces elle s'eſt repoſée ſur l'énorme coloſſe, dernierement déraciné par l'ouragan terrible. Abſente maintenant, c'eſt ici que je la retrouve, j'ai remarqué le lieu, j'ai remarqué la place. Chaque jour je la viens reconnoître, je viens chaque jour reprendre celle que j'occupois tout auprès d'elle ; la ſienne, je la lui garde, je la lui garde entiere et reſpectée. Non, jamais couple heureux, auſſi doucement agité d'une paſſion à la fois vive et tendre, ſainte et durable, ne parut dans vos retraites, jamais ! A moins que de *Clarens*, peu diſtant de vos ſolitudes, de ce Clarens célébré par *l'écrivain ſublime*, Julie d'Etanges n'y ſoit venu, belle de ſa jeuneſſe, de ſes charmes, de ſon amour ſur-tout, et même de ſes remords après la nuit ſi fortunée ; à moins qu'elle n'y ſoit venue amenant avec elle le digne ami de ſon cœur, ce Saint-Preux, rappellé pour mille délices de l'exil *de Meillerie*, de cette roche déſormais immortelle, que je n'ai pas touchée,

mais

mais que j'ai vue. Que s'ils ont auſſi viſité vos ombrages, bois d'Elinens, vous pouvez vous glorifier d'un rare prodige ; en moins d'un demi-ſiècle, vous avez vu deux couples amans !

Depuis que je parcours leur vaſte enceinte pour y chercher les plus douces retraites, Lodoïſka j'ai découvert, entre ce bois touffu, qui, vers l'Occident, ſe préſente en amphithéâtre, par mille détours monte peu-à-peu vers la plaine, la couvre toute entiere, et d'une pente inſenſible ſe prolonge juſqu'à la vallée. Entre ces roches, qui, du côté de l'Orient, bornant ces vaſtes promenades, élevent, taillé pour ainſi dire à pic, leur inabordable rempart, chargé de forêts éternelles. Près de ces eaux, qui plus loin reſſerrée ſe précipitent impétueux torrens, mais ici, libres dans un vaſte eſpace, s'écoulent ruiſſeau paiſible ; au milieu de ces jardins inimitables, où, dans ſa ſauvage magnificence, la nature a jetté des modeles pour le génie *de Kent* ;* et le déſeſpoir de ſes trop foibles ſucceſſeurs ; parmi tant d'enchanteurs aſyles, j'ai découvert l'aſyle enchanteur. Des chênes centenaires, et des ſapins avec eux vieillis, entrelacent leur cent bras de cent manieres différentes ; autour d'eux, ſous leur ombre, et condamnés à ne s'élever qu'après leur chûte, de jeunes fayards, quelques rares platanes, une foule de roſiers

* Il paſſe pour l'inventeur des jardins Anglois.

ſauvages,

ſauvages, ſe preſſent, ſe confondent, et, dans les formes variées qu'ils affectent, laiſſent au centre un ſallon de verdure, d'où les flammes de l'été, qui commence, ne chaſſeront jamais les perles du matin, les ombres du ſoir, la fraicheur, amie de Vénus, et les ténèbres, miniſtres de l'amour. Là, j'entends l'onde amoureuſe expirer ſur ſa rive, le zéphir careſſer la prairie ; aux pieds de ces arbriſſeaux, philomele, tendre et timide, gémir ſes amours ; tandis qu'énorgueilli des ſiennes, au ſommet de ce chêne altier, le chantre des forêts module ſes airs poétiques. Enfin, mille oiſeaux ſaluer, de leurs concerts, la brillante aurore et tous les plaiſirs qu'elle ramene. Mais, ce qu'il m'eſt donné de n'y plus entendre, ce ſont les êtres de mon eſpece : jamais le bruit de leur marche et le ſon de leur voix ne m'y inquietent. Je ne ſais qu'elle déité conſervatrice veille ſur ces lieux préférés, et de ſes ſoins jaloux en écarte tout mortel indigne. J'y ai paſſé des journés entieres ſans qu'aucun profane y ſoit venu troubler mes ſouvenirs et mes eſpérances, ſans qu'aucun m'ai réduit, par ſon approche, à voiler ton image. La fable nous a-t-elle trompés ? Seroit-ce donc ici qu'Endymion reçut un baiſer de Diane ? Ou, plutôt, je me figure que tel étoit le boſquet, où la tendre Héloiſe reçevoit de ſon heureux maître les leçons de l'amour. Je t'y menerai dans ce boſquet, Lodoïſka : à travers les nombreux détours du labyrinthe qui le maſque, je ſerai ton

guide : tu ſeras accueillie de la déité tutélaire ; ton nom lui plaît. Elle a cent fois répété ton nom. Tiens ! nous avons longtems erré ; je viens d'écarter quelques branches : regarde. Voilà cette difficile entrée ; tu n'apperçois rien encore ? Avance, approche, baiſſe toi. Paſſe inclinée ſous ces peſans rameaux que je ſouleve, ſous cet arc triomphal que mon bras ſoutient pour toi.

Maintenant, O mon épouſe idolâtrée, je vais graver ſur ces arbriſſeaux tes chiffres, déjà mille fois gravés dans ces ſolitudes ; et ſi quelque jour des hommes libres et des amans, ſans doute il s'en retrouvera dans ces contrées républicaines : ſi des amans ont mérité que ce délicieux aſyle leur ſoit ouvert, à l'aſpect de cet antique monument de notre union fortunée, ils ſentiront leurs cœurs pénétrés d'une émotion plus douce ; alors, reportant ſur les évènemens de notre vie leurs triſtes penſées, touchés d'attendriſſement, ils accorderont quelques plaintes à nos malheurs peu communs ; qu'ils pleurent le fruit laborieux de nos veilles, le précieux reſte de nos amis, la patrie ſi chere, à nos printems perdus, et perdus ſans retour ; qu'ils pleurent, nous le permettons ! Mais que bientôt, conſultant leurs cœurs, ſaiſis de cet enthouſiaſme qui n'appartient qu'aux vrais amans, que bientôt ils s'écrient dans leur joie : La foule des mortels dut encore leur porter envie ; il leur reſtoit l'amour !

Dieu

Dieu protecteur, grâces te soient rendues : elle est de retour. C'est sous ses yeux que je jette ces dernieres lignes. Il est donc certain qu'il existe une Providence rénumératrice. Chaumette, La Croix, Marat, tous leurs plus vils complices, tous mes plus cruels persécuteurs, ne sont déjà plus. Qu'ai-je dit ? Le plus cruel respire encore ; il règne, il règne en tyran. Mais je doute qu'au sein de ses passageres grandeurs il parvienne quelquefois à saisir l'ombre d'une vraie jouissance : moi, cependant, je vis pour Lodoïska !

Tu m'appelles ! un moment, je t'en prie ! Permets que j'ajoute deux mots ; ce travail m'est doux, c'est de toi que je vais m'entrenir.

Un lecteur attentif a pu s'appercevoir qu'il y avoit dans ces mémoires une lacune importante ; je n'ai pas fait le récit des obstacles que ma femme a surmontés pour retourner de Finistere à Paris, et venir de Paris au Jura, je ne l'ai pas fait, je m'en suis bien gardé. C'est elle qui l'écrira ; elle l'écrira de ce style enchanteur, qui dictoit les lettres qu'elle m'adressa pendant les dix premieres années de notre amour alors malheureux. Puisse toute sa correspondance et la mienne, précieux dépôt laissé en France aux mains d'un ami fidele, se conserver, et quelque jour être publié ! C'est là que se rencontreroit ma justification complette ; fier de mon amante, j'ai l'orgueil de croire aussi que le monument, où l'on verroit nos âmes, ne paroîtroit pas indigne de ses auteurs. Au reste il m'importe assez peu, qu'après

avoir parcouru le recueil, un lecteur ſuperficiel ſe demande ſi l'homme qui gagna le cœur d'une femme douée de tant d'eſprit, d'une ſenſibilité ſi exquiſe, d'un ſi grand courage, et d'une foule de rares talents, n'en avoit pas lui-même un peu plus que bien d'autres. Mais ce que j'aime à penſer, c'eſt que l'amant tendre et le philoſophe ſenſible n'acheveroient pas cette attendriſſante lecture, ſans s'être dit plus d'une fois: Puiſqu'il mérita d'être aimé d'elle, il fut vertueux!

Pourquoi ma femme a fait ce dernier voyage à Paris, comment elle a ſu ſortir encore de cette ville redoutable, et venir une ſeconde fois dans mes roches, c'eſt-ce que ma femme auſſi dira, mais dans un autre tems. Ni moi non plus je ne ſaurois rendre compte aujourd'hui des haſardeux projets que nous formons, des lointaines eſpérances qui nous reſtent. Dieu protecteur, ne retire pas le bras qui nous appuie; guide nous, marche devant les amis des peuples; peut-être ceux-ci ne ſont pas tous ingrats! Si pourtant, de ces trois proſcrits que je vais confier encore aux évènemens, un doit ſuccomber dans l'aventureuſe entrepriſe; ah, je t'en conjure, que ce ſoit moi! Donne à Lodoïſka la force de me ſurvivre, et ſauve notre enfant!

O Dieu, ſi tu voulois, avant tout, ſauver mon pays!

Fini dans nos cavernes, le 22 Juillet, 1794, quelques jours avant la chûte de Robeſpierre.

LET-

LETTRE A LA CONVENTION.

Le 20 Frimaire, l'an IIIe. de la République, une et indivisible.

REPRESENTANS,

A La voix des libérateurs du 9 Thermidor, les républicains entr'ouvrent leur tombe ; et moi aussi, je demande que vous me rendiez le feu et l'eau.

Hébert poussa sur moi tous ses hommes de sang ; Pache vint me dénoncer ; Henriot s'arma contre vous pour me saisir ; Couthon décréta qu'on m'arrêteroit ; Saint-Just créa mes crimes ; Amar dressa mon acte de proscription ; Barrere me mit hors la loi.

Le premier qui vous dénonça le tyran, les forfaits qu'il avoit commis, les forfaits plus grands qu'il vouloit commettre, ce fut moi ! Me refuseriez-vous la faculté de repousser devant vous la calomnie du tyrant ? Les formes qui ont protégé Carrier même, me les raviriez-vous ? Non, non, vous êtes justes, car vous êtes libres !

Amar et Barrere sont au milieu de vous : reduisez-les, pour la premiere fois, à regarder leur victime en face ;

face ; contraignez-les enfin à m'accuſer, moi préſent, non devant la troupe d'aſſaſſins qu'ils appelloient un Tribunal, mais devant des juges impartiaux, intègres, irrécuſables ! devant vous ! qu'un décret ordonne entre eux et moi cette confrontation ſolemnelle, et j'accours !

Je ne vous parle point des milles périls, des maux ſans nombre, qui m'ont accompagné, tant d'autres en ont enduré plus qui moi. Moi, tantôt au fond des ſouterrains, et tantôt ſur d'âpres montagnes, errant, abandonné, proſcrit ; mais ſeul du moins et libre ; j'ai pu ſouvent à haute voix proteſter contre la tyrannie. Ils ont ſouffert plus que moi, ſans doute, les dignes envoyés du peuple, dont les uns ont, pour l'amour de la liberté, reçu des fers ; et les autres, reſtés en préſence de l'oppreſſeur, ont, ſous ſon bras toujours menaçant, patiemment préparé, généreuſement attendu l'inſtant de ſe relever et de le précipiter. Ce n'eſt donc pas de ce que vous allez terminer mes détreſſes, que je vous remercie ; mais je vous remercie avec la France entiere, de ce que vous avez ſauvé la patrie ! Trop heureux quiconque, ayant été, comme vous, opprimé pour elle, peut reſſaiſir l'eſpoir de la ſervir encore avec vous !

JEAN-BAPTISTE LOUVET,

L'un des Repréſentans proſcrits en 1793.

JE

JE crois devoir laiſſer ici la note des différens Ouvrages que j'ai publiés depuis mil ſept cent quatre-vingt-neuf.* Quiconque prendra la peine de les raſſembler, et de les lire, y trouvera encore la réfutation complette de toutes les calomnies dont ils m'ont chargé.

---

* *Faublas* fut achevé dans les *premiers mois* de 1789. C'eſt ſans doute un ouvrage bien frivole: pourtant je crois pouvoir répété, ce que j'ai dit ailleurs, qu'à travers les légeretés, dont il eſt rempli, on trouve du moins dans les paſſages ſérieux, où l'auteur ſe montre, les principes de philoſophie et ceux d'un *républicaniſme*, encore aſſez rare à l'époque où ce roman fut écrit.

A cette occaſion, qu'on me permette de répéter ici l'annonce que je viens de faire m'inſérer dans quelques journaux: —

Errant depuis le 31 Mai, je trouve à mon retour mes propriétés littéraires, à-peu-près les ſeules que je poſſédaſſe, envahies par des hommes qui devoient au moins quelque reſpect au malheur. Je me borne à déclarer que les nouvelles éditions de *Faublas*, annoncées depuis quelque tems, ſont des contrefaçons.

Au reſte, je me fais Libraire au Palais Egalité. Ma boutique eſt dans la Galerie Neuve, No. 24, derriere le Théâtre de la République. On y trouvera mes différens ouvrages et quelques nouveautés. On s'abonne pour les journaux.

Emilie

Emilie de Varmont, ou le Divorce Néceſſaire, et les Amours du Curé Sévin, 3 vol. in-12mo ; à Paris, chez Bailly, et chez moi.

Paris juſtifié, contre M. Mounier, Paris, &c. chez Bailly, et chez moi.

Mes Trois *Pétitions* à l'Aſſemblée.

Mes Deux *Diſcours* aux Jacobins, à Robeſpierre ſur la Guerre ; à l'imprimerie du Patriote François, Rue Favart, à Paris.

Les Soixante premiers Numéros de *la Sentinelle*.

Mon *Accuſation* contre Robeſpierre, imprimée par ordre de la Convention.

Ma Replique à la Réponſe de Robeſpierre : Replique intitulée, *à Maximilien Robeſpierre et à ſes Royaliſtes* ; in-8vo.

Le Journal des Débats, depuis le Dix Août, mil ſept cent quatre-vingt-douze, juſqu'au Dix Mars, mil ſept cent quatre-vingt-treize ; chez Baudouin, à Paris. — On y trouvera mes diverſes opinions à la Convention, dans les rares occaſions où ils ont bien voulu ne pas m'empêcher de parler.

De *la Conſpiration du Dix Mars et de la Faction d'Orléans* ; in-8vo, chez Gorſas, à Paris.

WELLS BINDERY INC.
WALTHAM, MASS.
AUG. 1964

Louvet ⟨de Couvrai⟩, Jean Baptiste

265468

Louvet ⟨de Couvrai⟩, Jean Baptiste
Quelques notices pour l'histoire, et le récit de mes périls depuis le 31 mai, 1793

265168